

QH 45
B640
V.13

Loc.
Card

1782



RECEIVED

MAY 31 1955

WEST VIRGINIA UNIVERSITY
MEDICAL SCHOOL LIBRARY

WVU - Medical Center Library

Locked Cage QH 45 B64o

c.1 v.13

WVMJ

Oeuvres d'histoire naturelle et de / Bonnet, Char



3 0802 000023934 6

OLD BOOKS

QH45

B64o

V.13

1782

DO NOT CIRCULATE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
Lyrasis Members and Sloan Foundation

COLLECTION

COMPLETE

DES ŒUVRES

DE CHARLES BONNET.



TOME TREIZIEME.



COLLECTION

COMPLETE

DES QUARLES

DE CHARLES HONNAY

—————

TOURNAI

—————

PHILOSOPHIE.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE

Œ U V R E S
D' H I S T O I R E
N A T U R E L L E
E T D E

P H I L O S O P H I E
D E C H A R L E S B O N N E T ,

*De l'Académie Impériale Léopoldine, & de celle de
St. Pétersbourg; des Académies Royales des
Sciences de Londres, de Montpellier, de Lyon,
de Gottingue, de Stockholm, de Copenhague, ho-
noraire de celle des Beaux Arts de la même ville;
des Acad. de l'Institut de Bologne, de Padoue,
de Harlem, de Munich, de Sienne, de Cassel,
des Curieux de la Nature de Berlin; Correspon-
dant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.*

T O M E T R E I Z I E M E.

ESSAI ANALYTIQUE SUR LES FACULTÉS DE L'ÂME.



A N E U C H A T E L ,
Chez SAMUEL FAUCHE, Libraire du ROI.

M. DCC. LXXXII.

DE CHARLES BONNET.
 MÉTHODE DE LA MATHÉMATIQUE
 ÉLÉMENTAIRE.
 TOME I.

Dans ce premier livre on expose les principes de la
 Méthode de la Mathématique Élémentaire, on en
 développe les conséquences, on en fait voir l'usage
 dans les Sciences, on en fait voir l'usage dans
 les Arts, on en fait voir l'usage dans la
 Vie Civile, on en fait voir l'usage dans la
 Vie Militaire, on en fait voir l'usage dans
 la Vie de Famille, on en fait voir l'usage
 dans la Vie de Commerce, on en fait voir
 l'usage dans la Vie de Société.

TOME I. PREMIÈRE PARTIE.

PAR M. BONNET, DE L'ACADEMIE DES SCIENCES
 DE PARIS, ET DE L'ACADEMIE DE BRUXELLES.

Chez SAUVAGEY, Libraire de la Cour, Palais
 National, ci-devant des Arts, ci-après de la
 Nation, ci-après de la Liberté, ci-après de
 la Constitution, ci-après de la République.
 M. DCC. LXXXIII.

AVERTISSEMENT

S U R

CETTE NOUVELLE

ÉDITION.

J'AI peu de choses à dire sur cette nouvelle Édition de l'Essai analytique. Je n'ai fait dans le Texte que de légers changemens, qui ne valent pas la peine que je les indique. J'ai corrigé sur-tout la ponctuation & retranché un très-grand nombre d'Italiques & de Majuscules initiales. Je les avois fort multipliées dans la vue de faire mieux saillir les idées principales ; mais, à force de les multiplier j'avois affoibli & presque détruit leur effet.

Ce que j'ai fait de plus essentiel se réduit donc à quelques Notes additionnelles, la plupart explicatives, & qui m'ont paru nécessaires pour remédier aux fausses interprétations qu'on pourroit donner & qu'on avoit donné en effet à certains paragraphes du Livre.

Si ma Santé & d'autres occupations me l'avoient permis, j'aurois perfectionné davantage mon travail en essayant d'appliquer mes principes psychologiques à d'autres Parties de l'Economie de notre Etre. J'avois déjà tenté de l'exécuter, mais très-en racourci, dans cet Essai d'application des Principes de l'Ouvrage, que j'avois placé au devant de la Palingénésie. Cet Ecrit quoique très-court, suffit néanmoins pour faire juger de ce que j'aurois souhaité de pouvoir exécuter plus en grand. L'Analyse abrégée qui le précède est encore une autre sorte de Supplément à l'Essai analytique.

Le 16 d'Août 1782.



A SA MAJESTÉ
FRÉDÉRIC V,

ROI DE DANNEMARC, DE NORVEGE, DES
VANDALES ET DES GOTHES ; DUC DE
SLESVIC, HOLSTEIN, STORMARIE ET DES
DITHMARSSES ; COMTE D'OLDENBOURG ET
DELMENHORST, &c. &c. &c.

SIRE !

EN plaçant le Nom Auguste de VOTRE
MAJESTÉ à la tête de ce Livre, je
n'ai point dessein de le parer aux yeux du
Public d'une protection également respectable
& glorieuse. Les vérités philosophiques ne
veulent point d'autre protection qu'elles-
mêmes, & si cet Ouvrage en renferme qui
n'aient pas encore été apperçues ou assez dé-
veloppées, c'est d'elles seules que je puis es-

pérer d'obtenir l'approbation des Sages. Mais des motifs plus nobles & plus pressans me sollicitent à rendre à VOTRE MAJESTÉ un hommage aussi libre que sincère; ce sont les sentimens profonds de vénération & de reconnoissance que m'inspirent SES vertus, & les marques réitérées de bonté & d'estime dont ELLE a daigné m'honorer. Je LA prie de me permettre de compter entre ces précieux témoignages de SA bienveillance royale l'intérêt qu'ELLE a bien voulu prendre à la publication de cet Essai & qui l'a portée à déployer en sa faveur cette libéralité qui LUI est naturelle.

Protecteur éclairé des Lettres, VOUS ne VOUS bornez point, SIRE, à les faire fleurir dans ce Royaume fortuné dont VOUS êtes les délices; VOUS VOUS plaisez encore à les encourager dans des Climats éloignés, & VOUS voulez que tous ceux

qui travaillent à l'instruction du Genre --
 humain , en concourant à V O S vues , par-
 ticipent à V O S bienfaits. J'ose mêler ma
 foible voix à la multitude de celles qui ap-
 plaudissent à un Regne caractérisé par les
 traits les plus touchans. Les Louanges d'un
 bon Roi sont bienséantes dans la bouche d'un
 Républicain qui fait admirer dans le Sou-
 verain absolu d'une Monarchie un Pere
 tendre , toujours occupé du bonheur de ses
 Peuples , & qui met sa gloire à bien mé-
 riter de son Siecle & des Siecles futurs.
 Ce Républicain envieroit le sort de l'heu-
 reux Danois , si un Citoyen de Geneve pou-
 voit envier quelque chose ; mais il a un
 cœur fait pour sentir , & il contemple avec
 joie la prospérité constante dont le Danne-
 marc jouit sous le Gouvernement paternel
 de son nouveau TITUS. Il voit les
 Sciences & les Arts , Enfans de la Paix ,
 naître , croître & fleurir à l'ombre du

Trône sur lequel FREDÉRIC LE BIENFAISANT est assis ; & plein des sentimens que tout Ami des Hommes nourrit dans son cœur , il joint ses vœux ardens à ceux des Peuples & de l'Europe Protestante pour la conservation d'un ROI dont les jours sont consacrés à la Paix , à l'Humanité , à la Religion , & QUI a pour maxime que regner c'est faire des heureux.

Je suis avec une profonde vénération ,

SIRE !

DE VOTRE MAJESTÉ

A Geneve le 3.
de Juin 1760.

*le très-humble ; très-obéissant
& très-obligé Serviteur*
BONNET.



P R É F A C E

J'AI consacré à l'Etude de l'Histoire naturelle les premières années de ma Raison ; je consacre celles de sa maturité à une étude plus importante, à celle de notre Etre. J'ai entrepris d'étudier l'Homme, comme j'ai étudié les Insectes & les Plantes. L'Esprit d'observation n'est point borné à un seul Genre : il est l'Esprit universel des Sciences & des Arts. C'est toujours des idées sensibles que nous déduisons les notions les plus abstraites, & les idées sensibles représentent des objets sensibles. C'est donc en observant que nous parvenons à généraliser. La vue étendue & distincte des rapports constitue le Génie. Et comme les rapports dérivent des déterminations propres aux différens Etres, le Génie considère ces déterminations & voit ce qui résulte de leur ensemble. Le Génie n'est donc que l'attention appliquée aux idées générales, & l'attention n'est elle-même que l'Esprit d'obser-

vation. Ainsi la Physique est, en quelque sorte, la Mère de la Métaphique, & l'Art d'observer est l'Art du Métaphysicien, comme il est celui du Physicien.

Je suis plein de respect pour les grands Hommes qui m'ont précédé dans cette carrière difficile. J'admire leurs Ecrits immortels, mais en les admirant, je ne puis que regretter qu'ils ne se soient pas occupés davantage de la mécanique de nos idées. Ils semblent s'être plus attachés à les considérer dans l'Ame elle-même, que dans l'Instrument qui sert à leur formation, à leur rappel & à leur enchaînement. J'ai cru devoir choisir une autre route & qui fût plus analogue à la marche de l'Observateur de la Nature. Tous les Philosophes conviennent aujourd'hui que nos idées tirent leur origine des Sens : j'ai donc dirigé mon attention de ce côté là. J'ai étudié ce qui se passe dans l'organe, lorsqu'il transmet à l'Ame l'impression des Objets. J'ai tâché de découvrir les rapports qui lient les fibres sensibles, & les résultats de ces rapports. La Psychologie a, comme la

Physique, deux Parties principales subordonnées l'une à l'autre ; la Partie historique, & la Partie systématique. La première renferme l'exposition des faits ; la seconde, leur explication. Quand l'explication naît des faits mêmes ; quand elle est le résultat naturel de leur examen & des comparaisons que nous établissons entr'eux, elle a toute la probabilité que nous pouvons raisonnablement desirer dans une Matière où nous ne saurions atteindre à la certitude.

TELLE est donc la marche que j'ai suivie dans cet Ouvrage : j'ai cherché des faits ; j'ai approfondi ces faits : je les ai rapprochés, combinés, comparés, & je me suis rendu attentif aux conséquences qui m'ont paru en découler le plus immédiatement. Ce sont ces conséquences qui ont donné naissance aux principes à la lueur desquels j'ai tenté de pénétrer dans le labyrinthe ténébreux de notre Être.

MAIS, pour arriver à des principes qui puissent étendre un peu nos connoissances sur les

opérations de notre Ame, je ne connois qu'une méthode, & cette méthode est l'analyse. J'ai donc essayé de l'appliquer à mon sujet; & si je n'ai pas été aussi heureux dans cette application que je le desirerois, j'aurai au moins l'avantage d'en avoir bien compris toute l'utilité & d'avoir indiqué quelques moyens de l'étendre & de la perfectionner.

Je ne le dis point pour relever le prix de mon Analyse : pourrois-je m'en dissimuler les imperfections ! cette route est pénible, laborieuse, hérissée d'épines. Il faut se roidir sans cesse contre les obstacles qu'on y rencontre à chaque pas. A peine a-t-on entrepris de résoudre une difficulté qu'il s'en présente une nouvelle. Il faut anatomiser chaque fait, le décomposer jusques dans ses plus petites parties, & examiner séparément toutes ces parties. Il faut chercher les rapports qui lient ces choses entr'elles & aux choses analogues, & trouver des résultats qui puissent devenir des principes. En un mot; il faut ici analyser tout; car dans ce Pays peu connu, l'on ne fait où les sen-

tiers qu'on rencontre vont aboutir : on est donc obligé, pour ne pas s'égarer, de les étudier tous. Si j'avois entrevû dès l'entrée toutes les difficultés, je pense que la plume me seroit tombée des mains. Heureusement elles ne se sont montrées à moi que successivement; & je tenois déjà la plupart de mes principes, lorsque celles que j'avois le plus à redouter se sont offertes à ma méditation. J'en ai été ainsi moins effrayé, & il m'est resté assez de courage pour oser, à l'aide de ces principes, entreprendre de les surmonter. Ce sont, sans doute, ces difficultés qui ont détourné de cette route épineuse tant d'Auteurs d'ailleurs très-estimables. Ils ont préféré la méthode d'instruction à celle d'invention; mais, dans une Matière où l'on connoît si peu de vérités, il est raisonnable de chercher à en grossir le nombre, s'il est possible; & l'on ne peut espérer d'y réussir que par la méthode d'invention. Quelques Auteurs cependant ont senti le besoin d'analyser, & ont entrepris de le faire. Je dois m'abstenir de comparer mon travail au leur & de prononcer sur la manière dont ils ont rempli leur ob-

jet. C'est au Public éclairé & impartial qu'il appartient de faire cette comparaison & de juger.

JE l'ai dit en plusieurs endroits de cette Analyse; je ne le répéterai jamais assez à mon gré : je n'ai point la sotte présomption de penser que j'aie atteint le vrai. L'Oeuvre du TOUT PUISSANT m'est inconnue : mais je n'ai pas soupçonné que ce fût être téméraire, que d'oser l'observer. J'ai exposé avec candeur ce que j'ai cru appercevoir; & je ne me flatte pas même d'avoir toujours saisi le vraisemblable. Je n'ai eu d'autre Guide dans mes méditations que les principes que je m'étois faits à moi-même. J'ai essayé de les développer, d'en suivre l'enchaînement & de les appliquer à la solution des diverses questions que m'offroit l'Economie de notre Être. Plus d'une fois, je l'avoue, j'ai été étonné de la simplicité & de la fécondité de ces principes. Ils me paroïssent acquérir un nouveau degré de probabilité à mesure que je les appliquois à de nouveaux cas. Mais, cette sorte de probabilité ne m'a pas séduit, & n'a point di-

minué la juste défiance que m'inspiroit la nature de mon travail & le sentiment profond de la foiblesse de mes lumieres & de mes talens. Cet aveu est sincere ; quelques efforts que j'aie fait pour approfondir la mécanique de nos Facultés, je n'aurai pas poussé encore l'analyse assez loin : j'aurai été peu exact sur plusieurs points, peut-être très-essentiels : j'aurai commis bien des erreurs, & ces erreurs je n'aurai pû les reconnoître. Des Génies plus éclairés & plus profonds que je ne le suis les découvriront, & la difficulté du sujet me fera trouver grace auprès d'eux. J'ai lieu de penser qu'elles auront plus affecté les principes que les résultats. Pour peu qu'on ait de justesse dans l'Esprit, on tire assez bien des conséquences ; mais, pour ne poser dans un sujet hypothétique que les principes les plus probables, il faut une grande sagacité & un discernement très-sûr. Je ne connois aucun Auteur qui ait suivi la même marche que moi : cependant si des idées que je crois m'être propres, ne l'étoient point, je renoncerois sans peine à l'honneur de l'invention ; si néanmoins c'étoit inventer que d'appercevoir des

choses assez simples & à la portée de presque tous les Hommes qui pensent. En Psychologie, les sentiers qui menent au vrai ou au vraisemblable ne sont pas nombreux; il est facile que deux Auteurs s'y rencontrent comme par hasard, & sans que l'un ait suivi les traces de l'autre.

L'OBJET de la Psychologie est nous-mêmes; c'est donc en nous-mêmes qu'il faut l'étudier. Tout Homme capable de méditer un peu profondément sur ce qui se passe au dedans de lui, peut découvrir des choses qu'il chercheroit vainement dans les Livres. S'il est ici peu d'Auteurs vraiment originaux, c'est qu'il est bien plus aisé d'étudier les Productions du Cerveau d'autrui, que son propre Cerveau. L'Esprit semble plus fait pour regarder hors de lui qu'au dedans de lui. Comme il est naturellement très-actif, il est naturellement très-impatient. Il ne peut se concentrer long-tems dans le même Objet. Il veut voir beaucoup, promptement & sans peine. Une dissection lui répugne; une analyse l'épouvante. Faut-il s'étonner après cela que les Ouvrages de méditation

soient assez rares & que les Compilations soient en si grand nombre? Combien de Compilateurs de PLATON & d'ARISTOTE avant qu'on ait vû paroître un LOCKE & un MALEBRANCHE ! & combien de Compilateurs de LOCKE, pour un s'GRAVE-SANDE ! Les Ouvrages de méditation ont un caractère particulier, & auquel il est facile de les reconnoître : ils brillent de leur propre lumiere. Comme ils ne ressemblent qu'à eux seuls, ils intéressent déjà par leur originalité même. L'air d'invention, de liberté & de vie qui les caractérise, fixe sur eux tous les regards. On est surpris de n'y pas retrouver ce que l'on a vu presque par-tout, d'y découvrir de nouvelles sources de vérités, & plus encore de sentir qu'on y apprend à penser. C'est un nouveau sens qui se développe chez le Lecteur & qu'il est tout étonné d'acquérir. Mais les Ouvrages de ce genre ont aussi leurs défauts : les Auteurs qui travaillent uniquement de méditation sont trop dépendans de leurs propres idées ; ils en sont quelquefois maîtrisés, Quand ils errent, ils errent profondément

parce que c'est toujours en conséquence des principes qu'ils ont cru découvrir ; ils ne peuvent guere se redresser eux-mêmes , parce qu'on est ordinairement fort attaché aux idées qu'on juge à foi. D'un autre côté, quand ces Auteurs ont le bonheur de partir de principes certains ou du moins très-probables , ils savent en tirer une multitude de conséquences justes , qui devenant à leur tour de nouveaux principes étendent les bornes de nos connoissances. Tout cela forme une chaîne dont les chaînons sont si étroitement unis, que pour parvenir à détruire la chaîne il faudroit prouver la fausseté des premiers principes.

ON voit par ce que je viens de dire sur les Ouvrages de méditation, que j'en connois les avantages & les inconvéniens. A présent que cet Essai est sur le point de paroître, les inconvéniens me frappent plus que les avantages. Ce genre n'a pourtant pas été absolument de mon choix. La solitude porte naturellement à la méditation : celle où j'ai, en quelque sorte, vécu jusqu'ici, jointe aux tristes circonstances qui l'ont

M'ont accompagnée depuis quelques années & qui l'accompagnent encore, m'ont fait chercher dans les ressources de l'Esprit une distraction, que l'état de mon Ame me rendoit nécessaire. Mon Cerveau est devenu pour moi une retraite, où j'ai goûté des plaisirs qui ont charmé mes afflictions.

MON Livre a un défaut que je n'ai pu éviter; je souhaiterois qu'il n'en eût pas de plus essentiels; il demande à être étudié. On fait en général ce qu'est une analyse: on imagine assez ce que doit être une analyse de l'Ame. Je ne dirai pas que j'ai tâché d'enchaîner les unes aux autres toutes les propositions: je serai plus exact en disant qu'elles se font enchaînées d'elles-mêmes les unes aux autres. Je n'ai donc fait que suivre le fil analytique que j'avois sous les yeux. Si j'avois connu un Auteur qui s'en fût déjà fait, je l'aurois consulté & je me serois fait un devoir de lui rendre justice: les commodités du plagiat me sont inconnues; mais j'ai souvent goûté le plaisir attaché à la reconnoissance. J'ai regretté mille fois que des Génies heureux, nés pour tout appro-

fondir & pour éclairer leur Siecle, n'eussent pas été conduits à suivre le même fil : ils auroient parcouru en entier une carrière où je n'ai fait que quelques pas en me traînant d'une vérité à une autre. J'ai divisé mon Livre en paragraphes ; je les ai numérotés, & j'y ai pratiqué de fréquens renvois. Si l'on veut tenir fortement la chaîne, l'on consultera ces renvois. J'ai une raison particulière de souhaiter qu'on en use ainsi ; ce n'en est pas une d'espérer qu'on m'accordera cette grace. Trop souvent il arrive que l'on juge de tout un Livre par quelques propositions prises au hasard ; encore est-ce beaucoup quand le hasard seul se mêle de ce choix ; & l'on se hâte ainsi de condamner des principes dont on ne s'est pas donné la peine de saisir les rapports aux faits. Je suis plus qu'aucun Auteur dans le cas de craindre les malheureux effets de cette précipitation. J'ai traité des matieres délicates qui touchent à une infinité de choses dont plusieurs sont respectables. A l'égard de celles-ci, j'ose assurer qu'on ne trouvera rien dans tout cet Ouvrage qui puisse leur donner la moindre atteinte. A l'égard des autres, l'ana-

lyse m'a quelquefois conduit à m'éloigner des opinions reçues, & s'il m'est arrivé de les choquer, ç'a été assurément sans intention de choquer ceux qui les adoptent. J'ai désiré sincèrement de m'éclairer; mais j'avoue que j'ai voulu voir par moi-même. J'ai donc consulté la Nature : elle ne demande qu'à être interrogée; je l'ai interrogée à la manière du Physicien. Je n'ai pas été chercher mes principes; ils me sont venus chercher; & l'observation seule m'a montré les conséquences. Je l'ai dit; je puis m'être trompé : en étudiant mes principes, on découvrira la source de mes erreurs, & cela même en préviendra de nouvelles & tournera au profit du vrai. Démontrer une erreur, c'est plus que découvrir une vérité; car on peut ignorer beaucoup, mais le peu que l'on fait il faut au moins le savoir bien. Si l'on tire de mes principes des conséquences odieuses; elles ne m'appartiendront pas : il est trop aisé d'extraire des poisons; il ne l'est pas assez de trouver les antidotes. Je ne crains point qu'on veuille intéresser la RELIGION dans une recherche purement philosophique. Ceux qui

aiment la RELIGION la respectent; & seroit-ce la respecter que de la mêler à des choses qui ne sont point ELLE? Quels que soient nos systèmes sur l'Ame, la Morale Chrétienne fera toujours la route du bonheur; il restera toujours à l'Homme un Entendement pour connoître cette route & une Volonté pour la suivre; les Dogmes qui appuient cette Morale n'en reposeront pas moins sur des faits dont la certitude est au-dessus des efforts de l'Incrédulité. Au reste, je puis répondre de la pureté de mes intentions; les Esprits bien faits qui ne peuvent lire mon cœur, liront au moins mon Livre.

Je prie qu'on ne juge pas de la difficulté d'entendre mon Analyse par celle que j'ai eue à l'exécuter. Je me flatte qu'un Lecteur un peu attentif la saisira facilement d'un bout à l'autre. Peut-être ne suis-je pas moi-même juge de ceci, parce que je suis trop familiarisé avec les abstractions, & qu'un Auteur doit savoir son Livre, & plus que son Livre. Je dirai bien cependant, que je n'ai rien négligé pour donner à mes idées le plus grand degré de clarté. Je n'ai sup-

primé aucun milieu nécessaire : j'ai tâché d'être aussi clair & aussi précis que la nature de chaque sujet pouvoit le comporter. Je n'ai pas cherché à soulager l'attention par des ornemens : le véritable ornement d'une Analyse consiste dans la vérité, la netteté & l'enchaînement des idées. Un dessein d'Anatomie n'est pas un tableau. Je ne suis pas tout à fait dépourvu d'Imagination : j'ai cru que les Amateurs du vrai me fauroient bon gré de l'avoir tenue captive dans une recherche où l'Entendement seul devoit agir.

J'AI mis dans mon Livre beaucoup de Physique & assez peu de Métaphysique : mais, en vérité, que pouvois-je dire de l'Ame considérée en elle-même ? nous la connoissons si peu ! L'Homme est un Etre *mixte* ; il n'a des idées que par l'intervention des Sens, & ses notions les plus abstraites dérivent encore des Sens. C'est sur son Corps & par son Corps que l'Ame agit. Il faut donc toujours en revenir au physique comme à la première origine de tout ce que l'Ame éprouve. Nous ne savons pas

plus ce qu'est une idée dans l'Ame, que nous ne favons ce qu'est l'Ame elle-même : mais, nous favons que les idées sont attachées au jeu de certaines fibres : nous pouvons donc raisonner sur ces fibres, parce que nous voyons des fibres : nous pouvons étudier un peu leurs mouvemens, les résultats de leurs mouvemens & les liaisons qu'elles ont entr'elles. C'est ce que j'ai essayé de faire dans cet Ouvrage. Je ne l'ai pas intitulé *Analyse* : il n'en est point une, & ce n'étoit point à moi qu'il appartenoit d'en donner une. Je l'ai intitulé *Essai analytique*, & si j'avois connu un titre qui annonçât moins encore, je l'aurois préféré.

Ceci me conduit à une réflexion que l'on oppose sans cesse à toutes les recherches qui ont pour objet l'Économie de notre Etre. Nous ne connoissons point, dit-on, les deux Substances de l'union desquelles l'Homme est formé ; nous ignorons, & nous ignorerons toujours le secret de cette union ; nous ne savons jamais comment le mouvement d'une fibre produit une idée, & comment à l'occasion d'une idée il s'excite un mouvement

dans une fibre : de-là, l'on conclut aussi-tôt, qu'il est bien inutile de chercher à pénétrer la mécanique des opérations de notre Ame. Je doute que ceux qui insistent le plus sur cette réflexion se soient donné la peine de l'approfondir. Nous ne connoissons point, il est vrai, l'essence réelle des Substances : nous savons tout aussi peu ce qui fait que la matiere est étendue & solide, que nous savons ce qui fait que l'Ame pense & agit. Mais, parce que nous ne connoissons point l'essence réelle des Substances, s'ensuit-il que nous ne connoissons rien du tout des Substances? parce que nous ignorons ce qui produit en nous l'idée de l'étendue solide, s'ensuit-il que nous ne puissions rien affirmer du tout de la Matiere? Les Substances ne nous sont connues que dans leurs rapports à nos Facultés : des Etres doués de Facultés différentes, les voient sous d'autres rapports. Mais tous les rapports sous lesquels les Substances se montrent aux différens Etres, sont très-réels, parce qu'ils découlent de l'essence même des Substances, combinée avec celle des Etres qui les aperçoivent. Il m'est très-indifférent qu'il y ait

quelque part dans l'Univers un Être qui voie la Matière tout autrement que je ne la vois : il me suffit que ce que j'en vois soit clair, immuable & très-distinct de l'idée sous laquelle la Substance pensante s'offre à moi. Je n'affirmerai pas que les attributs par lesquels la Matière m'est connue, soient, en effet ce qu'ils me paroissent être. C'est mon Âme qui les apperçoit : ils ont donc du rapport avec la manière dont mon Âme apperçoit : ils peuvent donc n'être pas précisément ce qu'ils me paroissent être. Mais, assurément ce qu'ils me paroissent être résulte nécessairement de ce qu'ils sont en eux-mêmes & de ce que je suis par rapport à eux. Comme donc je puis affirmer du cercle l'égalité de ses rayons, je puis affirmer de la Matière qu'elle est étendue & solide, ou pour parler plus exactement, qu'il est hors de moi quelque chose qui me donne l'idée de l'étendue solide. Les attributs à moi connus de la Matière sont donc des effets ; j'observe ces effets & j'en ignore les causes. Il peut y avoir bien d'autres effets dont je ne soupçonne pas le moins du monde l'existence ; un Aveugle soupçonne-t-il l'u-

sage d'un prisme ? mais je suis au moins très-assuré que ces effets qui me sont inconnus ne sont point opposés à ceux que je connois. Si donc j'apperçois au dedans de moi des choses qui renferment une opposition évidente avec les attributs que je connois à la Matière, je puis affirmer sans risquer de me tromper, que ces choses ne découlent point de quelqu'autre attribut secret & qu'elles sont des effets d'une Cause très-distincte de la Matière. Ainsi, ces Facultés que je reconnois m'appartenir, parce que je les exerce à chaque instant & que j'ai une conscience claire de mes propres perceptions ; ces Facultés, dis-je, l'Entendement, la Volonté, la Liberté, sont des attributs d'un Sujet qui ne m'est pas mieux connu que la Matière. Ce sont donc encore des effets dont j'ignore la Cause. L'ignorance de la Cause me porteroit-elle à révoquer en doute l'existence des effets ? mettrois-je en question si j'ai un Entendement, une Volonté, une Liberté, uniquement par la raison que je ne connois pas le Sujet où ces Facultés résident ? Ce seroit douter de ma propre existence. Je puis donc raisonner

très-juste sur les Facultés de mon Ame, & ignorer profondément l'essence de mon Ame. Je puis distinguer aussi clairement ces Facultés les unes des autres, que je distingue les unes des autres les propriétés de la Matière. Je ne confondrai pas plus la Volonté avec la Liberté, que je ne confonds la mobilité avec la force d'inertie. Je puis encore définir les Facultés de mon Ame, étudier leurs liaisons, leur développement, leurs opérations, la manière de les diriger; & tirer de tout cela des conséquences d'autant plus sûres, que j'aurai mieux observé les faits & que je m'en ferai moins écarté. En un mot, la Science de l'Ame comme celle des Corps, repose également sur l'observation & l'expérience.

MAIS, l'observation & l'expérience ont pour objet la Nature: nos abstractions ne sont pas la Nature: elles n'ont de réalité que dans notre Entendement. Il n'existe point de Matière en général; mais il existe une infinité de Corps particuliers, dans lesquels nous remarquons des déterminations communes & des déterminations propres. Nous déduisons de celles-là,

par la réflexion, la notion des attributs essentiels des Corps, & nous donnons à la collection de ces attributs le nom de *Matiere*. Les Corps particuliers sont ainsi des modifications infiniment variées de la *Matiere*. Entre ces modifications l'organisation tient le premier rang. Nous n'y considérons plus simplement les attributs essentiels de la Substance matérielle; nous y considérons sur-tout les déterminations particulières qu'y reçoivent ces attributs, d'où résultent des rapports plus ou moins sensibles à une fin commune. Plus nous découvrons d'unité & de variété dans ces rapports, & d'utilité dans la fin, plus l'organisation nous paroît parfaite. Nous trouvons ces conditions réunies au plus haut degré dans celle de cette Portion de *Matiere* qui est nous-mêmes. Nous tenons par cinq de ces Points à la Nature entière. Plus nous étudions ces Points, & plus nous y appercevons de rapports, & dans ces rapports de convergence vers une fin commune. Cette fin est de nous transmettre les Impressions de tout ce qui nous environne. La Raison méconnoîtroit-elle les

rappports qui lient les humeurs de l'Oeil aux propriétés de la lumière, la lame spirale de l'Oreille, à celles du son? La lumière & le son se meuvent avec rapidité : les odeurs & les saveurs sont aussi douées d'un certain mouvement : l'air s'applique à la surface de notre peau; nous appliquons nos doigts à celle des Corps : les Objets ou les corpuscules qui en émanent agissent donc sur les Sens par impulsion; car ils leur communiquent de ce même mouvement dont ils sont doués. Ce mouvement ne se termine pas à la partie de l'organe qui le reçoit immédiatement : sa structure est telle, qu'il se propage jusqu'au Cerveau. C'est là que tous les Sens vont rayonner. Mais tout le Cerveau ne participe pas à ces mouvemens : l'Anatomie tente de nous découvrir quelle est la partie de ce Viscere qui les reçoit & où ils paroissent se terminer. Cette partie seroit donc le Siege immédiat du Sentiment, le Centre de toutes les impressions sensibles. Ce Centre n'est pas un point où ces impressions aillent se confondre : nous avons le sentiment distinct de plusieurs impressions simul-

tanées, & ce sentiment est toujours un & simple. Comment concilier la simplicité & la clarté de ce sentiment avec l'étendue & avec la mobilité ? Ces deux Objets que je vois distinctement agir sur deux points différens de mon *Sensorium*; le point qui reçoit l'action de l'un, n'est pas le point qui reçoit l'action de l'autre; car les parties de l'étendue sont distinctes les unes des autres : l'étendue ne peut donc avoir le sentiment un & simple de deux choses distinctes. Je compare ces deux Objets, & de cette comparaison il naît en moi une troisième perception encore distincte des deux autres : c'est donc un troisième point de mon *Sensorium* qui est affecté; & j'ai de même le sentiment un & simple de ces trois impressions simultanées. L'étendue matérielle ne compare donc pas; car le point où tomberoit la comparaison seroit toujours très distinct de ceux que les Objets comparés affecteroient. Il ne pourroit donc en résulter un sentiment unique, un *Moi*. Mais, les Objets n'agissent sur l'organe que par impulsion : deux Objets qui l'affectent à la fois, y excitent donc à la fois deux im-

pulsions distinctes. Un Corps qui reçoit à la fois deux mouvemens différens se prête à l'impression de tous deux, & prend un mouvement composé, qui est ainsi le produit des deux impulsions, sans être ni l'une ni l'autre de ces impulsions en particulier. Le sentiment clair de ces deux impressions ne peut donc résulter de ce mouvement. Le sentiment du *Moi* ne réside donc pas dans la Substance matérielle.

C'EST ainsi que nous sommes conduits à admettre qu'il est en nous quelque chose qui n'est pas Matière, & à qui appartiennent le Sentiment & la Pensée. Nous nommons cette chose une *Ame*, & nous disons que l'Ame est une Substance immatérielle; pour désigner l'opposition que nous remarquons entre ses Facultés & les propriétés de la substance matérielle. Ces deux Substances ne nous offrent rien de commun; & pourtant elles sont unies, & l'*Homme* résulte de leur union. Nous devons renoncer à pénétrer ce mystère: l'Ame ne peut se connoître elle-même; elle ne connoît que par le ministère des Sens; & comment des Sens ma-

tériels lui donneroient-ils la perception d'elle-même ? Elle ne connoît pas plus la Matière , qu'elle ne se connoît elle-même : elle ne la voit qu'à travers un milieu ; elle n'en juge que dans le rapport à ses Sens. Nous n'appercevons donc des deux côtés que des effets , des résultats ; & les Principes , le comment , restent enveloppés dans une nuit profonde. Mais , parce que nous ignorons ce secret du CRÉATEUR faudra-t-il que nous renoncions absolument à toute recherche sur l'Économie de notre Etre ? Seroit-on bien fondé à dire à un Physicien que c'est inutilement qu'il s'occupe de la végétation des Plantes ; parce qu'il ne connoît pas les premiers élémens dont les Plantes sont composées ? J'ai montré qu'il est dans l'Économie de notre Etre bien des choses que nous connoissons avec certitude. Ces choses elles-mêmes & leurs résultats immédiats peuvent nous fournir des principes propres à nous diriger dans nos recherches. Si donc j'ignore comment le mouvement de certaines fibres de mon Cerveau produit dans mon Ame des idées , je fais au moins très-bien que je n'ai des idées.

qu'en conséquence des mouvemens qui s'excitent dans certaines fibres de mon Cerveau. Je raisonne donc sur ces fibres & sur leurs mouvemens : je les regarde comme des signes naturels des idées ; j'étudie ces signes & les résultats de leurs combinaisons possibles. Si j'ai bien analysé cela, j'en pourrai légitimement déduire l'ordre de la génération des idées dans mon Ame : car dès qu'il est prouvé que les idées sont attachées aux mouvemens des fibres sensibles, l'espece de ces fibres, l'ordre dans lequel elles sont ébranlées, les rapports, les liaisons que nous pouvons concevoir entr'elles, les effets physiques que l'action plus ou moins répétée des Objets peut y opérer, me donneront l'origine de tout ce que mon Ame éprouve. D'un autre côté, mon Ame agit ; elle a des desirs, & les desirs sont des actes de l'Ame. Je puis donc la regarder comme une *Force* qui s'applique à un sujet. Ce sujet ne peut être autre chose que les fibres sensibles ; puisque d'une certaine volonté, d'un certain desir résulte une augmentation de mouvement dans certaines fibres. Je ne cherche donc pas à
pénétrer

pénétrer comment mon Ame agit ; mes efforts seroient vains ; mais, j'observe ce qui doit résulter de son action sur les fibres sensibles. Ainsi ; quelque hypothese qu'on embrasse sur l'Union de l'Ame & du Corps , les principes que j'aurai déduits immédiatement des faits subsisteront : l'*Influence physique* , les *Causes occasionnelles* , l'*Harmonie préétablie* les supposeront également. Cela est bien évident de l'*Influence physique*. A l'égard des *Causes occasionnelles* , les Loix de la Nature sont, dans cette hypothese , celles que la SAGESSE s'est prescrites : les mouvemens des fibres sensibles rentrent donc dans le Systême de ces Loix. Il en est encore de même de l'*Harmonie préétablie* puisque dans cette hypothese les mouvemens du Corps sont exactement correspondans aux idées de l'Ame , sans qu'il y ait pourtant aucun commerce entre les deux Substances. Le Cerveau est donc , suivant cette hypothese , une petite Machine dont le jeu représente avec précision l'espece , la suite & les combinaisons des idées de l'Ame. Mais ces deux hypotheses sont simplement possibles : j'ai donc pris le

parti de m'en tenir au fait ou à ce qui paroît l'être ; je veux dire , à l'*Influence physique*. Quoique je n'entrevoie aucun rapport entre les deux Substances ; je n'ai pas cru devoir décider qu'il n'y en ait point du tout. Il faudroit pour cela que je conusse les Sujets où résident les propriétés dont j'ai les idées. On ne regardera donc , si l'on veut , ce que j'ai exposé dans les cinq premiers Chapitres de mon Ouvrage , que comme les *data* des Géometres : l'analyse ne commence proprement qu'au Chapitre VI.

Il n'est pas indifférent de tâcher de connoître comment nous sommes faits. Les principes de l'éducation reposent tous sur cette connoissance ; & le systême de ces principes constitue le grand Art d'éclairer , de diriger & de perfectionner l'Homme. Il s'agit de mettre en valeur toutes les Facultés spirituelles & corporelles ; il faut donc les connoître ; pour les connoître , il faut étudier leur nature , leur dépendance réciproque ; savoir comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres. On

ne peut se flatter d'acquérir cette connoissance que par une analyse très-approfondie de l'Homme. Ainsi, ce ne sont pas des principes de pure spéculation que ceux que j'ai entrepris d'exposer dans cet Ouvrage. Ils ont des applications pratiques qu'un Lecteur tant soit peu attentif découvrira facilement. J'en ai indiqué quelques-unes ; j'aurois pu m'étendre davantage en ce genre ; mais il ne faut pas épuiser tout. En montrant qu'il n'est aucune des Facultés de notre Ame qui ne soit *mixte*, je n'ai point dégradé l'Homme ; je l'ai laissé tel qu'il a plû au CRÉATEUR de le faire. Je ne fais par quelle idée de perfection l'on a transporté à l'Ame seule le plus de nos Facultés qu'on a pu. L'Homme, formé de deux Substances, n'étoit point appelé à la spiritualité pure ; & nous savons qu'il sera éternellement un Etre-mixte. Il importe donc fort peu à sa perfection que toutes ses Facultés soient mixtes : il n'en possède pas moins un Entendement & une Volonté ; il n'en est pas moins en son pouvoir de les cultiver & de parvenir par-là au bonheur. La vertu perdrait-elle de son prix aux

yeux du Philosophe, dès qu'il seroit prouvé qu'elle tient en partie à certaines fibres du Cerveau? Je dis plus; & cet aveu ne me rendra pas suspect de Matérialisme; quand l'Homme tout entier ne seroit que Matière, il n'en seroit pas moins parfait ni moins appelé à l'immortalité. La VOLONTÉ qui a créé l'Univers matériel, cette Machine si composée, ne pourroit-ELLE le conserver? Ce n'est point parce que je crois l'Ame un Etre plus excellent que la Matière, que j'attribue une Ame à l'Homme: c'est uniquement parce que je ne puis attribuer à la Matière tous les phénomènes de l'Homme.

A Geneve, le 15 d'Août 1759.

E S S A I

A N A L Y T I Q U E

S U R L E S

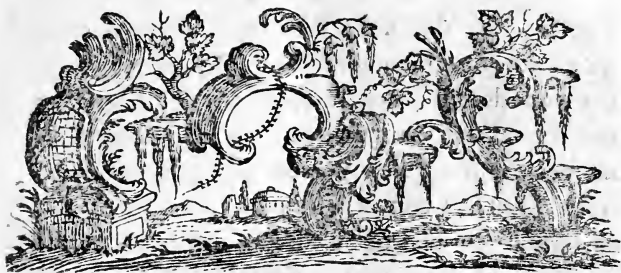
F A C U L T É S D E L ' A M E .

1 2 2 2

UOY T V A A

2 2 2 2

EMAL ED S TUCAR



ESSAI
ANALYTIQUE
SUR
LES FACULTÉS
DE L'ÂME.

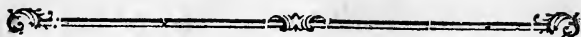
INTRODUCTION.

QUELLE est la nature de nos Facultés ? quels en sont les progrès, les bornes respectives, la dépendance réciproque ? Comment l'Homme passe-t-il de l'état d'Être capable de sentir, de vouloir, d'agir, à l'état d'Être qui sent, pense, veut, agit ? Que sont le Sentiment, la

Pensée, la Volonté, l'Action? En un mot, qu'est-ce que l'Homme? Ce sujet intéressant est couvert de ténèbres si épaisses qu'il seroit téméraire d'oser se promettre de les dissiper. Je ne veux donc qu'essayer ce que peut ici l'analyse; j'irai du connu à l'inconnu, du composé au simple. Je méditerai chaque sujet avec toute l'application dont je suis capable; je le décomposerai le plus qu'il me sera possible, je l'anatomiserai. Je tâcherai de réduire mes idées à leurs plus petits termes, & de les enchaîner tellement les unes aux autres que la chaîne soit par-tout continue. Je formerai des hypothèses, & ces hypothèses je ferai en sorte qu'elles reposent sur des faits, & qu'elles en soient comme les conséquences naturelles. Je ne fais point encore où ma marche me conduira: je la décrirai exactement. Je m'attends à rencontrer des précipices; je m'arrêterai sur leurs bords, & j'y placrai des signaux. Peut-être m'enfoncerai-je dans un Labyrinthe plus tortueux que celui de DÉDALE; mais je ne craindrai point de m'y égarer; parce que le fil dont j'aurai fait usage, me ramenera facilement au point d'où je serai parti. Peut-être ne découvrirai-je point les vérités que je cherche: peut-être découvrirai-je des vérités que je ne cherche point: peut-être enfin ne ferai-je que rappeler dans un nou-

vel ordre des vérités que je fais, & qui ont été traitées par divers Auteurs. Quoi qu'il en soit, je me rendrai attentif à tout ce qui s'offrira sur ma route; rien n'est ici à négliger; les plus petits faits peuvent devenir féconds en conséquences. Je vais voyager dans les Terres australes du Monde métaphysique; mais, plus fidele dans mes récits que la plupart des Voyageurs, je ne parlerai que de ce que j'aurai vu, & je dirai comment j'aurai vu: je veux qu'on puisse revoir après moi, aller plus loin que moi, & me redresser par-tout où je me ferai trompé.





C H A P I T R E P R E M I E R.

Réflexions générales & préliminaires sur la nature de l'Homme.

1. **J**E suppose que l'Homme est un composé de deux substances, l'une immatérielle, l'autre corporelle: on exprime cela en deux mots quand on dit que l'Homme est un *Etre mixte*.

2. EN général, on est très - convaincu de l'existence du Corps; on ne l'est pas si généralement de celle de l'Ame. La supposition que l'Ame existe n'est cependant pas gratuite: elle est fondée sur l'opposition qui est entre la simplicité du sentiment & la composition de la Matière.

Ce *Moi* qui apperçoit, compare, raisonne, &c. ce *Moi* qui a des notions d'étendue, de division, de mouvement, &c. ce *Moi* qui se modifie de tant de manières différentes, est toujours un, simple, indivisible.

JE ne fais qu'effleurer cette preuve de la simplicité de l'Ame; on la trouvera plus appro-

fondie dans un Ouvrage qui a paru depuis quelques années (*).

3. COMME je sens que j'existe, parce que j'ai la conscience de ma modification actuelle, je sens pareillement que j'ai la volonté de mouvoir certaines parties de mon Corps, & que cette volonté s'exécute.

4. J'ADMETS donc que mon Ame est douée d'une *Activité* qui se modifie diversement : j'entends par cette *Activité* la capacité qu'a mon Ame de produire en elle & hors d'elle ou sur son Corps certains effets.

JE dis *en elle*, parce que n'appercevant aucun rapport entre un mouvement & une sensation, je ne puis placer dans le mouvement la cause immédiate ou efficiente de la sensation.

JE dis *hors d'elle* ou sur son Corps, pour me conformer à cette décision du sentiment intérieur qui me persuade que je suis l'auteur immédiat de mes actions. Je n'examine point ici si cette décision du sentiment est illusoire : je

(*) *Essai de Psychologie, ou Considérations sur les Opérations de l'Ame, &c.* Chap. XXXV, *Princip. phil.* Part. VII, Chap. XV,

me renferme dans cette vérité incontestable, c'est qu'à un certain acte de ma volonté répond constamment un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties de mon Corps [*]. Je me regarde comme l'Auteur de ce mouvement, parce que j'ai la volonté de le produire, & qu'il n'est produit qu'en conséquence de cette volonté.

5. JE suppose que le Corps agit sur l'Ame, ou, si l'on aime mieux, qu'à l'occasion des mouvemens que les Objets excitent dans les Sens, l'activité de l'Ame se déploie d'une certaine manière, d'où naissent les sensations & les volitions.

6. J'ADMETS donc l'Union de l'Ame & du Corps, & leur influence réciproque comme un *phénomene* dont j'étudie les Loix & dont je fais profession d'ignorer profondément le comment. Je confesse ne connoître pas plus comment un mouvement est cause d'une idée, que je ne connois comment une idée est cause d'un mouvement. J'ignore aussi parfaitement la nature de l'activité de mon Ame, que j'ignore la nature du mouvement. Je fais tout aussi peu ce qui fait

[*] †† Je montrerai ailleurs que cette décision du sentiment intérieur n'est pas une pure illusion.

que la Cogitabilité est Cogitabilité, que je fais ce qui fait que l'Etendue solide est Etendue solide.

7. TOUTES les Substances me sont inconnues : j'observe des propriétés, des rapports ; je vois certains changemens suivre constamment de certaines choses, & je regarde ces choses comme les *causes* de ces changemens. Je suis fait pour voir ainsi & non autrement.

8. JE parle des Corps comme existans, parce que j'ai l'idée des Corps. Il m'importe fort peu que je me trompe, ou que je ne me trompe pas sur cette existence. Ce que je reconnois ici pour évident, c'est que l'idée que j'ai du Corps differe essentiellement de l'idée que j'ai de l'Ame [*].

[*] †† Je faisois ici allusion à l'ingénieux système de l'idéalisme du profond & pieux BERKELEY, que je n'entreprendois pas de combattre. Je n'avois pas entrepris non plus de combattre dans ma Préface les opinions de MALEBRANCHE & de LEIBNITZ sur l'union de l'Ame & du Corps. De pareilles discussions n'entroient point dans le plan de mon travail, parce que ces différentes opinions lui étoient très-indifférentes, comme je l'ai assez fait sentir dans cette Préface & ailleurs. Je ne voulois & ne devois raisonner ici que sur les faits.





CHAPITRE II.

Dessin de cet Ouvrage. L'Homme considéré sous l'idée d'une Statue dont les Sens agiroient séparément ou successivement.

9. **L'HOMME** envisagé comme Etre *mixte* ou comme un composé de deux Substances (1 , 2), offre donc des phénomènes qui appartiennent à deux Substances. Pour démêler la part qu'a chaque Substance à la production des phénomènes , il faut étudier les phénomènes : ils sont des faits. Est-il quelque science qui ne dépende point de l'étude des faits ?

10. NE considérons point un Homme fait , placé au milieu d'une Campagne & environné de mille Objets divers : l'examen des opérations du Cerveau d'un tel Homme deviendroit pour nous infiniment trop compliqué. Allons par degrés ; simplifions : pouvons-nous trop simplifier dans un sujet si composé & si singulièrement composé ?

11. N'ENTREPRENONS pas même d'étudier les Enfans : ils sont encore trop difficiles à ob-

server. A peine les Enfans font-ils nés, que leurs Sens s'ouvrent à la fois à un grand nombre d'impressions différentes. De-là, un enchaînement de mouvemens, une combinaison d'idées qu'il est impossible de suivre & de démêler.

12. RECOURONS donc à une fiction : elle ne fera pas la Nature ; mais elle aura son fondement dans la Nature. Nous séparerons des choses qui, dans l'état naturel, sont réunies ; mais ce sera pour tâcher de parvenir à les mieux connoître : nous les réunirons ensuite par degrés, & nous nous rapprocherons davantage de la Nature.

13. IMAGINONS un Homme dont tous les Sens sont en bon état, mais qui n'a point encore commencé à en faire usage. Supposons que nous ayons le pouvoir de tenir les Sens de cet Homme enchaînés, ou de les mettre en liberté dans l'ordre, dans le tems & de la maniere qu'il nous plaira. Offrons successivement à chaque Sens, & ensuite à différens Sens à la fois, les Objets propres à les affecter : voyons ce qui doit résulter de ces impressions : suivons, pour ainsi dire, à l'œil le développement de l'Ame de cet Homme, ou plutôt faisons-la développer à notre gré : cet Homme fera une espece de *Statue*, & nous lui en donnerons le nom. La Philosophie fera la

Divinité qui animera cette Statue , & qui nous aidera à l'élever par degrés au rang d'*Etre pensant*.

JE consens qu'on ne regarde cet Ouvrage que comme un Roman philosophique : peut - on espérer que le tems viendra où l'on pourra substituer l'Histoire à ce Roman ?



CHAPITRE III.

Continuation du même sujet. Réflexions sur le Traité des Sensations de M. l'Abbé de CONDILLAC.

14. **J**EN étois ici de cet *Essai* , & j'avois communiqué mes vues à quelques Amis , lorsqu'on m'a annoncé le *Traité des Sensations* de M. l'Abbé de CONDILLAC , & qu'on m'en a indiqué le plan. J'ai été agréablement surpris de la conformité de ce plan avec le mien , & je n'ai pu que m'applaudir beaucoup d'une semblable conformité. J'ai hésité cependant si je lirois le Livre avant que d'avoir achevé d'exécuter un projet sur lequel j'avois eu bien des occasions de méditer depuis quelque tems. Je voulois d'ailleurs

me donner le plaisir de comparer ma marche avec celle de Mr. de CONDILLAC. Le rapport ou l'opposition qui se feroient trouvés dans nos idées, sans nous être rien communiqué, eussent, sans doute, intéressé le Lecteur & contribué à l'éclaircissement de la matiere.

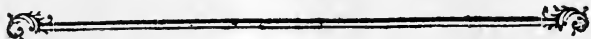
CONSIDÉRANT ensuite que M. de CONDILLAC m'avoit prévenu, & qu'il étoit beaucoup plus capable que moi de porter la lumiere dans ces ténèbres, j'ai laissé là mon Ouvrage, & je me suis mis à parcourir le *Traité des Sensations*.

15. CE Livre m'a paru plein de bonne Métaphysique. L'Auteur y montre beaucoup de sagacité, de netteté & de modestie; mais je n'ai pas tardé à m'appercevoir que nous différons beaucoup dans les idées & dans l'analyse. En général, il m'a paru que l'Auteur n'analyse pas assez: il va quelquefois par sauts. Ses idées ne sont pas si étroitement liées les unes aux autres, qu'il n'y ait entr'elles bien des vuides & de grands vuides. Souvent il passe à côté de questions très-importantes sans y toucher: il ne semble pas même se douter de leur importance ou de l'influence qu'elles peuvent avoir sur toute la marche de sa Statue. Enfin, j'ai cru remarquer dans son Ouvrage diverses inexactitudes que je pourrois

qualifier d'erreurs. J'ai pris la liberté de les relever dans les observations qui font la matière de quelques-uns des Chapitres de mon Livre. Je les ai écrites à mesure que je lisois Mr. de CONDILLAC ; & ce sont ces observations mêmes qui m'ont excité à reprendre le fil de mon Ouvrage que j'avois comme entièrement abandonné. J'ai pensé que je le ferois meilleur en remontant plus haut que cet Auteur, & en suivant une route plus analytique que la sienne.

16. ON présumera, sans doute, que j'ai dû être en général plus précis & plus exact que Mr. de CONDILLAC dans les sujets où il m'a précédé : j'ai pu, en effet, ne prendre à cet égard, que la substance des bonnes choses que son Livre renferme, & éviter les méprises qui paroissent lui être échappées. Malgré cet avantage, je suis bien éloigné de penser qu'il ne me soit échappé aucune inexactitude sur les mêmes sujets : je n'aurai pas même évité absolument l'erreur : on me relevera donc comme j'ai relevé Mr. de CONDILLAC ; peut-être avec plus de fondement encore, & la vérité gagnera à tout cela. Elle est le but de mon travail, comme elle a été celui du travail de M. de CONDILLAC. Quand on se propose un semblable but, on a de la reconnoissance pour ceux qui nous font apper-

cevoir nos erreurs, ou qui nous montrent ce qui nous avoit échappé.



C H A P I T R E · I V .

Quelle idée on peut se former de la Statue avant qu'elle ait commencé à sentir.

Notions générales sur l'origine des idées.

17. **L'**EXPÉRIENCE démontre que la privation d'un Sens emporte avec elle la privation de toutes les idées attachées à l'exercice de ce Sens: la privation de tous les sens, ou, ce qui revient au même, leur inaction absolue emporteroit donc avec elle une privation totale d'idées.

18. JE ne m'arrêterai point ici à combattre l'opinion des idées *innées*: elle a été trop souvent & trop solidement réfutée.

JE ne m'arrêterai pas non plus à prouver que nos idées les plus abstraites ont une origine corporelle: il suffira de dire que nous n'avons ces idées qu'à l'aide des signes qui les représentent; & ces signes sont figures, sons, mouvemens, corps.

19. TOUTES nos idées dérivent donc originairement des Sens; & notre Statue qui n'a point fait usage de ses Sens, n'a point d'idées. Je prends ici le mot d'*idées* dans le sens le plus étendu, pour toute maniere d'être de l'Ame, dont elle a la *conscience* ou le sentiment.

20. MAIS, direz-vous, quelle notion se former d'une Ame sans idées? Je ne veux pas que vous cherchiez à vous en former aucune; parce que je ne veux pas que vous méconnoissiez les bornes qui ont été prescrites à l'Esprit humain. Vous définissez l'Ame une *Substance qui pense*: définissez-la plutôt une *Substance qui a la capacité de penser*. C'est cette capacité qui constitue en partie l'*essence* de l'Ame, & cette essence, vous n'êtes point faits pour la connoître. N'oubliez point que ce que nous appellons *essence* des choses, n'est que leur essence *nominale*: entendez par ces mots cet assemblage de propriétés, de qualités, que les Sens ou la Réflexion nous font découvrir dans les choses, & qui composent l'idée que nous nous formons des choses. Le principe ou la raison de ces propriétés constitue l'*essence réelle* du sujet, dont l'*essence nominale* n'est ainsi qu'un résultat.

21. PUIS donc que nous n'avons des idées

que par les Sens, il s'enfuit que l'Ame n'agit que par l'intervention du Corps. Il est la première source de toutes les modifications de l'Ame : elle est tout ce que le Corps la fait être. Les conséquences de ceci sont innombrables.

22. AINSI, nous n'avons aucune idée des opérations de l'Ame séparée du Corps ; parce que toutes les opérations de l'Ame que nous connoissons s'exécutent par le moyen du Corps ou en dérivent originaiement comme de leur principe.

L'HOMME n'est pas une certaine Ame ; il n'est pas un certain Corps ; il est le résultat de l'union d'une certaine Ame à un certain Corps.

23. L'HOMME que nous imaginons & qui n'a point senti est donc une véritable *Statue* ; mais une Statue organisée , & dont la composition passe de beaucoup la portée de l'Intelligence humaine. Cette Machine incompréhensible est appelée à sentir , à penser , & à exécuter un nombre presque infini de mouvemens qui la mettront en commerce avec le Monde entier , & qui en feront une Partie plus ou moins considérable de ce grand Tout.

REPRÉSENTEZ-VOUS cette Machine sous l'i-

mage d'un Claveffin , d'une Orgue ou de quel-
qu'autre Instrument semblable. Imaginez que la
suite des airs qu'on peut exécuter sur ces Ins-
trumens exprime la suite des idées , des volon-
tés , des déterminations , &c. Mais , au lieu
que l'Orgue exécute indifféremment toutes for-
tes d'airs , & qu'après l'exécution de chaque
air , son état est le même qu'auparavant ; con-
cevez que la Machine qui est nous mêmes , con-
serve une certaine tendance aux mouvemens
qu'elle a une fois exécutés , précisément parce
qu'elle les a exécutés. Telle est l'énergie singu-
lière de cette Machine admirable : tel est le
grand principe qui décide souverainement de la
perfection humaine.

LA valeur physique & morale de notre Au-
tomate dépendra donc de sa constitution origi-
nelle , & de la manière dont nous aurons su
jouer de cette Machine.

24. DÉJÀ les mouvemens vitaux s'opèrent
dans la Statue ; les liqueurs y circulent & por-
tent à toutes les Parties la nourriture qui leur
est nécessaire. Les Sens sont prêts à jouer ;
mais ils ne jouent point encore : le Sentiment
n'est pas né.

DANS cet état , quoique la Statue l'emporte
sur

sur tous les Animaux par son organisation , elle est au-dessous de l'Animal le moins parfait , parce qu'elle ne sent point. Si les Plantes sont insensibles , ce qui n'est point démontré , la Statue est immédiatement au-dessus de la Plante : elle est entre la Plante & l'Animal.



C H A P I T R E V.

Réflexions sur le physique de notre Être.

Considérations sur les nerfs , sur les esprits & sur le siege de l'Ame.

25. **R**ÉFLÉCHISSONS sur le physique de notre Être , puisqu'il a tant d'influence sur toutes les opérations de l'Ame. [17 , 19 , 21.]

LES sensations qui nous affectent à chaque instant , nous instruisent de la liaison intime que les Sens ont avec l'Ame. Nous éprouvons de même à chaque instant que l'Ame exerce un empire très-étendu sur les Organes & sur les Membres : elle y excite un nombre presque infini de mouvemens divers.

Je le répète : [3.] en vain essayeroit-on d'in-
Tome XIII. B

firmer ici la décision du Sentiment : en vain entreprendroit-on de faire voir qu'il seroit possible qu'il y eût ici de l'illusion, & que cette illusion prît sa source dans l'organisation du Cerveau, ou dans l'action du PREMIER MOTEUR sur le Cerveau ou sur l'Ame. Nous sommes constitués de maniere que nous nous croyons Auteurs de nos actions ; & quand cela ne seroit point, quand cette Force motrice que le sentiment intérieur nous porte à attribuer à notre Ame ne lui appartiendroit point, il suffiroit que l'action suivît constamment la décision de la Volonté, comme la Volonté suit constamment la décision de l'Entendement, pour que rien ne changeât dans le Systême humain. Attribuer l'action uniquement à la Machine, c'est toujours l'attribuer à nous-mêmes, parce que cette Machine est nous-mêmes : l'Ame n'est pas tout l'Homme. [22.]

26. L'ANATOMIE nous découvre dans les nerfs un des principaux instrumens de l'Union. Cette science, aujourd'hui si perfectionnée, nous démontre que l'Ame ne sent & ne meut qu'à l'aide des nerfs. Elle prouve que les nerfs tirent leur origine du Cerveau, & que de là ils se répandent dans toutes les régions du Corps.

27. La découverte de l'origine des nerfs a conduit à placer l'Ame dans le Cerveau. Mais comme il n'y a que les Corps qui aient une relation proprement dite avec le lieu, nous ne dirons pas que l'Ame occupe un lieu dans le Cerveau; nous dirons que l'Ame est présente au Cerveau, & par le Cerveau à son Corps d'une maniere que nous ne pouvons définir.

28. L'ANATOMIE ose aller plus loin: elle va jusqu'à déterminer la Partie du Cervau qui doit être regardée comme l'*Organe immédiat* du Sentiment. Elle prétend établir sur un grand nombre d'expériences, que cette Partie est constamment la seule qui ne peut être altérée ou simplement dérangée que l'Ame n'en soit troublée dans ses fonctions. Cette Partie si importante est le *Corps calleux* ou ce petit Corps blanc, oblong & un peu ferme, qui est comme détaché de la masse du Cerveau, & que l'on découvre quand on éloigne les deux hémispheres l'un de l'autre, leurs faces internes étant contigues & simplement couchées sur lui par leurs bords inférieurs (*).

29. QUOI qu'il en soit de cette décision de l'Anatomie, que l'on ne prendra, si l'on veut,

[*] *Histoire de l'Académie Royale des Sciences*, Année 1747.

que pour la décision d'un Anatomiste (**), j'admets qu'il est quelque part dans le Cerveau une Partie que je nomme le *Siege de l'Ame*, & que je regarde comme l'Instrument immédiat du Sentiment, de la Pensée & de l'Action.

IL est indifférent à mon but que cette Partie soit le Corps calleux ou tout autre Corps. Le Cerveau nous est presque inconnu : ses Parties les plus essentielles sont si molles, si fines, si repliées ; nos instrumens sont si imparfaits, nos

[**] †† Je ne voulois dire ici que la *décision d'un Anatomiste*, & non la *décision de l'Anatomie* ; c'est que je me défiois un peu de la démonstration du célèbre la PEYRONNIE, qui ne me paroïssoit pas reposer sur un assez grand nombre d'expériences & d'expériences diverses. Je soupçonnois qu'on pourroit en faire un jour, qui infirmoient plus ou moins le résultat général de celles que je citois ; & c'est, en effet, ce qui est arrivé. Un autre habile Anatomiste François a publié depuis des expériences qui contredifent celles de la PEYRONNIE, & qui paroissent transporter à la *moëlle allongée* les nobles fonctions qui avoient été attribuées au *corps calleux*. Et feu mon illustre Ami M. de HALLER m'écrivoit à moi-même d'après ses propres recherches, que *l'Anatomie étoit muette sur le Siege de l'Ame*. L'organisation du Cerveau est trop compliquée & trop voilée ; la naissance des nerfs, leur marche, leurs convergences ou leurs divergences sont trop difficiles à saisir, même à l'aide des meilleurs instrumens & des procédés les plus ingénieux, pour qu'on puisse se flatter de parvenir par des observations directes à quelque chose de certain sur le principal Instrument des opérations de l'Ame.

facultés si bornées, qu'il est à préfumer que nous ne découvrirons de long-tems le secret d'une Méchanique qui est le Chef-d'œuvre de la Création terrestre. Nous sommes donc réduits ici à conjecturer, parce qu'il ne nous est pas même permis encore d'entrevoir.

S'IL étoit possible qu'on révoquât en doute les belles expériences de M. de la PEYRONNIE; si l'on s'obstinoit à ne regarder la conséquence que ce grand Anatomiste en a tirée en faveur du Corps calleux, que comme une légère induction; on seroit toujours conduit par les faits à admettre quelque chose d'analogue à ce qu'il a admis: tout le Cerveau n'est pas le Siege de la Pensée, comme tout l'Oeil n'est pas le siege de la vision.

30. UN Organe qui communique avec tous les Sens & par lequel l'Ame agit sur toutes les Parties de son Corps soumises à son empire, est, sans doute, un Organe prodigieusement composé. Il est, en quelque sorte, l'abrégé de tous les Organes, un *Système nerveux* en raccourci. Les ramifications de tous les nerfs doivent aller aboutir à cet Organe ou avoir avec lui la communication la plus étroite. Le Siege de l'Ame seroit ainsi un Centre où tous les nerfs iroient rayonner.

31. MAIS, les nerfs sont mols, ils ne sont point tendus comme les cordes d'un instrument: les Objets y exciteroient - ils donc des vibrations analogues à celles d'une corde pincée? ces vibrations se communiqueroient-elles à l'infant au Siege de l'Ame? La chose paroît difficile à concevoir. Mais, si l'on admet dans les nerfs un fluide dont la subtilité & l'élasticité approchent de celles de la lumière ou de l'éther, on expliquera facilement par le secours de ce fluide, & la célérité avec laquelle les impressions se communiquent à l'Ame & celle avec laquelle l'Ame exécute tant d'opérations différentes. (*)

LE Cerveau sépare apparemment du sang ou

[*] †† On peut voir dans mes Notes additionnelles sur le Chapitre I de la Part. VII de la *Contemplation de la Nature*, quelques considérations sur le Cerveau, sur les nerfs & sur le fluide nerveux. Divers phénomènes prouvent l'existence d'un fluide très-subtil & très-actif, toujours présent aux nerfs. Il y abonde plus ou moins & s'y meut avec plus ou moins de célérité en différentes circonstances. Des Physiologistes célèbres conjecturent qu'il a deux mouvemens principaux; l'un de translation par lequel il coule du Cerveau dans les muscles & y opere le mouvement; l'autre, de pression ou d'oscillation, par lequel il transmet à l'Ame l'impression des Objets. Mais nous sommes encore bien ignorans sur la manière dont les nerfs agissent: c'est sur-tout ici que la Nature se couvre de ténèbres au milieu desquelles nous n'apercevons çà & là que de foibles lueurs.

de quelque liqueur plus élaborée , cette espece de feu élémentaire. Il est peut-être contenu dans les nerfs , à-peu-près comme le fluide électrique est contenu dans les Corps qui en sont imprégnés. L'action des Objets ou celle de l'Ame peut produire sur le fluide nerveux des effets analogues à ceux que la chaleur ou les frictions produisent sur le fluide électrique (*).

ET comme le Siege de l'Ame dans les idées que l'on s'en forme , est proprement le Siege de la Vie ; on peut concevoir que cet Organe n'est presque qu'un composé de ce feu vital. Suivant

[*] Je ne decidois point , comme l'on voit , sur l'analogie du fluide nerveux avec le fluide électrique. De grands Physiologistes combattent cette analogie par des considérations d'une grande force : mais l'électricité si puissante & si bien constatée de la Torpille & de l'Anguille de Surinam , ne paroît-elle pas infirmer ces considérations ? Elle prouve au moins qu'il est des Animaux dont le fluide nerveux produit des effets précisément semblables à ceux du fluide électrique. L'éther ou le feu élémentaire peut se combiner de bien des manieres avec différentes substances qui ne nous sont pas plus connues que ces combinaisons , & donner ainsi naissance à des fluides très-subtils & très-actifs. Le feu est certainement combiné dans le fluide électrique ; & sous cette combinaison secrete , il affecte quatre de nos Sens & produit une multitude d'effets divers. Il est différemment combiné dans le fluide nerveux , & ce fluide , le plus subtil , le plus élaboré & le plus actif de tous les fluides de l'Animal , n'est pas moins fécond que le fluide électrique en effets merveilleux.

cette hypothese, le Corps calleux ne feroit que l'étui ou l'enveloppe grossiere du Siege de l'Âme, comme l'a conjecturé l'Auteur de la *Psychologie* (*)

JE me fers ici d'expressions que l'on sent bien qui ne doivent pas être prises à la lettre. Nous ignorons la nature des esprits animaux : ils sont encore plus hors de la portée de nos Sens & de nos instrumens que les vaisseaux qui les filtrent ou les préparent. Ce n'est que par la voie du raisonnement que nous sommes conduits à admettre leur existence & à soupçonner quelqu'analogie entre ces esprits & le fluide électrique. Cette analogie repose principalement sur certaines propriétés très-singulieres de ce fluide ; en particulier, sur la rapidité & la liberté avec lesquelles il se meut le long d'une ou de plusieurs cordes mouillées, ou au travers d'une masse d'eau, même en mouvement. C'est, sans doute, ce que l'Auteur de l'*Essai de Psychologie* que j'ai déjà cité, a voulu exprimer par ces questions : “ Les esprits animaux seroient-ils d'une nature analogue à celle de la lumière ou de la matiere électrique ? L'action des visceres n'auroit-elle pour but que de fé-

(*) Chap. LXXXV.

„ parer ce feu élémentaire des alimens dans
 „ lesquels on fait qu'il est renfermé? Les nerfs
 „ ne feroient-ils que les cordons destinés à la
 „ transmission de cette matiere dont la rapidité
 „ est si merveilleuse? „ (*) La maniere dont
 cet Auteur propose ses soupçons est très-affor-
 tie à l'imperfection de nos connoissances sur cet-
 te matiere. Nous n'appercevons ici que de foi-
 bles lueurs qui ne peuvent nous guider dans
 des routes si ténébreuses.

32. NOUS avons cinq sens , dont précèdent
 cinq classes de sensations qui ont sous elles un
 nombre indéfini de genres & d'espèces.

IL est donc dans les nerfs & dans les esprits
 qui tiennent aux nerfs , une diversité relative à
 celle que nous observons entre nos sensations.

NOUS manquons de moyens pour atteindre
 au comment de cette diversité physique. Tout ce
 que nous pouvons faire est de former là - dessus
 quelques conjectures : par exemple , nous pou-
 vons imaginer dans les esprits qui servent à la
 vision une composition analogue à celle que NEW-
 TON a découverte dans la lumière : nous pou-

(*) *Essai de Psychol.* Chap. LXXXV.

vons supposer qu'il est des esprits ou des fibres à l'unisson des sept couleurs ; comme nous pouvons supposer qu'il en est à l'unisson des sept tons. Mais on est bien peu avancé après qu'on a imaginé cela : tout nous ramene à cette vérité, que nous sommes plus faits pour voir les résultats des choses, que les principes des choses.

33. PUISQUE le genre nerveux est l'organe médiateur des sensations, (26) il s'ensuit que du plus ou du moins de mobilité de cet organe dépendra le plus ou le moins de vivacité des impressions.

LE degré de vivacité des impressions déterminera le degré d'activité de l'Ame.

34. JE ne pousserai pas plus loin actuellement ces réflexions sur le physique de notre Être : je prévois que je ferai appelé à les étendre en traitant de la production des sensations.

QUAND je parlerai des impressions faites sur les nerfs, cela devra s'entendre aussi des impressions faites sur les esprits qui tiennent aux nerfs. Quand je parlerai des mouvemens communiqués au Cerveau, cela devra s'entendre des mouvemens communiqués à cette Partie du Cer-

veau, que nous avons nommée le *Siege de l'Ame.* (29.)



C H A P I T R E V I.

La statue commence à sentir par le ministere de l'Odorat.

Des rapports physiques en général, & des Loix de la Nature qui en font l'effet.

Idee de la mécanique de l'Odorat & de ce qui en résulte par rapport à l'Ame.

35. **A**VANT que j'eusse oui parler du plan de M. l'Abbé de CONDILLAC, j'exerçois d'abord ma Statue à voir. La vue est le Sens dont nous faisons le plus d'usage, & qui nous fournit le plus d'idées & d'idées variées. Mais c'est précisément par cette raison que M. de CONDILLAC n'a pas cru devoir commencer par ce Sens. Il a préféré de débiter par l'Odorat, comme plus simple, moins fécond [*], & cette marche me paroissant plus dans l'esprit de l'analyse, je m'y conforme.

[*] *Traité des Sensations*, page 6.

36. J'APPROCHE donc une *rose* du Nez de la Statue : au même instant elle devient un *Etre sentant*. Son Ame est modifiée pour la première fois : elle est modifiée en odeur de rose : elle devient une odeur de rose ; elle se représente une odeur de rose. Toutes ces façons de parler sont synonymes ; elles expriment toutes un changement survenu à l'Ame de la Statue à l'occasion d'un changement survenu à l'un de ses Sens.

37. QUEL est ce changement survenu à l'Organe ? Comment s'opere ce changement ? Quelles en sont les suites nécessaires ? Voilà ce qu'il s'agit d'analyser. Les principes que nous poserons pour expliquer ce premier pas de la Statue dans la Vie sensitive , nous aideront à en expliquer un grand nombre d'autres. C'est ici le premier chaînon d'une chaîne très-longue & très-composée.

38. LES corpuscules infiniment petits qui émanent de la rose , forment autour d'elle une atmosphère odoriférante. Ils sont introduits par l'air dans l'intérieur du Nez : ils agissent sur les fibres nerveuses qui le tapissent.

39. CETTE action est le résultat des rapports qui sont entre ces corpuscules & ces fibres.

40. J'ENTENDS en général, par les *rappports*, ces qualités, ces *déterminations* en vertu desquelles différens Etres conspirent au même but, ou concourent à produire un certain effet.

CET effet une *Loi de la Nature*. Ainsi les Loix sont en général les résultats des rapports qui sont entre les Etres. On l'avoit dit avant moi. [*]

LES Loix sont invariables, parce que les *déterminations* dont elles émanent sont invariables. Les Etres sont ce qu'ils sont: leur essence est immuable. [**]

41. LA maniere dont les corpuscules odoriférans agissent sur les fibres nerveuses m'est inconnue: je n'ai aucune voie pour parvenir à cette connoissance. Mais, comme dans l'ordre de mes idées, je ne conçois pas qu'un Corps puisse agir sur un autre Corps autrement que par *impulsion*; je pense que les corpuscules odoriférans étant doués d'un certain mouvement & d'un certain degré de mouvement, communiquent ce mouvement dans une certaine proportion aux rameaux du nerf olfactif.

[*] *Essai de Psychologie. Princ. philos. Part. IV. Chap. I.*

[**] *Ibid. Princ. philos. Part. IV. Chap. II.*

42. LA nature de ce mouvement est au nombre de ces déterminations que j'ignore. Je ne fais si c'est un mouvement de vibration, d'ondulation, de pression, ou tout autre mouvement que je pourrois imaginer : je me borne donc à dire en général que les corpuscules odoriférans impriment un mouvement aux rameaux du nerf olfactif.

43. CES rameaux se rendent au Cerveau & lui communiquent un certain ébranlement relatif à celui qu'ils ont reçu de l'objet.

J'IROIS au-delà des faits, si je prononçois sur la maniere dont cet ébranlement se propage jusqu'au Cerveau. Je n'ai là-dessus que de légères conjectures à offrir à mon Lecteur : par exemple, on pourroit supposer que cette propagation s'opere par le fluide nerveux, à-peu-près comme celle du son par le moyen de l'air. On pourroit encore conjecturer que l'ébranlement dont il s'agit se propage par les parties élémentaires des nerfs, douées peut-être d'une certaine activité en vertu de laquelle elles réagissent les unes sur les autres. Enfin, on pourroit réunir les deux hypothèses, & admettre que cette propagation dépend à la fois & du jeu des parties élémentaires des nerfs & de celui des parties élé-

mentaires du fluide nerveux. Si l'on suppose que ces deux ordres de particules sont à l'unisson dans chaque nerf, on concevra facilement comment elles s'aident réciproquement dans leur jeu, & comment elles propagent ainsi l'ébranlement jusques au Cerveau.

44. JE ne puis décider si le mouvement que le nerf olfactif imprime au Siege de l'Ame, ou, pour parler plus exactement, à la partie du Siege de l'Ame qui lui correspond, est le même dans cette partie que dans le nerf. Chaque partie a sa maniere d'agir, qui répond à sa structure; celle-ci répond à sa fin.

IL me suffit d'admettre comme un principe ou comme une *Loi* de notre Etre, qu'à un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs répond constamment un certain mouvement d'une ou plusieurs parties du Siege de l'Ame; & qu'à un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties du Siege de l'Ame répond constamment un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs.

45. LE mouvement que la rose imprime au nerf olfactif, & que celui-ci transmet à l'Organe du sentiment, donne lieu à cette modification de l'Ame, que nous exprimons par les termes

d'odeur de rose. Cette modification est une *manière d'être* de l'Âme, un état distinct de tout autre état.

46. L'ÂME est un Être différent du corps : [2.] nous ne pouvons attribuer à cet Être aucune des propriétés par lesquelles le Corps nous est connu. Si donc le Corps agit sur l'Âme, ce n'est point du tout comme un Corps agit sur un autre Corps. La *sensation* qui paroît résulter du mouvement, n'a rien de commun avec le mouvement : feroit-elle donc l'effet immédiat du mouvement ? ou résulteroit-elle immédiatement de quelque chose qui n'est ni Corps ni mouvement ?

L'ÂME est cet Être *simple* qui n'est ni Corps ni mouvement. Cet Être est une *Force*, une *Puissance*, une capacité d'agir ou de produire *certaines effets* ; car c'est tout ce que nous savons de la *Puissance* : l'Âme se modifieroit-elle donc elle-même en conséquence d'un mouvement ? produiroit-elle elle-même la *sensation* par son *Activité*, en vertu de cette Loi fondamentale de l'*Union*, qui veut qu'à un certain état du Corps réponde constamment un certain état de l'Âme ? Y auroit-il quelque rapport secret entre l'Activité

vité de la Matière & l'Activité de l'Ame? [*]
 La Nature qui ne va point par fauts, mais qui
 passe par degrés d'une Production à une autre
 Production, iroit-elle encore par degrés des Sub-
 stances matérielles aux Substances spirituelles? † †

[*] † † J'avois ici dans l'Esprit l'idée de *Force*, qui est
 essentiellement *simple*, puisqu'elle ne peut être décomposée en
 d'autres idées. Les parties de la Matière sont liées entr'elles, &
 cette liaison suppose nécessairement une Force qui l'opère; car
 les parties de la Matière sont indifférentes par elles-mêmes à
 toute liaison ou à toute situation particulière. De plus, la Ma-
 tière *résiste*, & cette résistance suppose encore une Force qui
 l'opère. Le mouvement suppose pareillement une Force qui
 se transmet d'un corps dans un autre suivant certaines loix. Et
 comme ces Forces qui se manifestent dans la Matière & par la
 Matière, sont essentiellement *simples* ou *immatérielles*, on con-
 çoit que c'est par cette immatèrialité qu'elles pourroient sou-
 tenir quelques rapports secrets avec l'Ame, qui est indubitable-
 ment une Force immatérielle.

Mais, toutes les Forces sont de leur nature *indéterminées* ;
 pour qu'elles se déploient d'une certaine manière, il faut quel-
 que chose qui détermine leur action, qui la dirige ou l'applique.
 Il faut de plus un Sujet sur lequel la Force se déploie, & par
 lequel elle agit. Cette chose ou ce Sujet est ici le Corps or-
 ganisé auquel l'Ame est unie. C'est cette Machine admirable
 qui détermine l'action de la Force qui lui est inhérente, & c'est
 elle encore qui détermine l'exercice de la Force dont l'Ame est
 douée. Nous ne saurions pénétrer plus avant dans un si pro-
 fond mystère, parce que nous manquons de moyens pour par-
 venir à une connoissance directe des Forces. Nous ne saurions
 aller ici au-delà des faits ou des connoissances que nous acqué-
 rons à *posteriori*, sans risquer de nous égarer.

NOUS voilà sur le bord d'un des abymes les plus profonds qui soient dans le pays des Connoissances humaines : si nous sommes sages, nous éviterons de regarder long - tems dans cet abyme ; notre vue pourroit en être troublée : détournons - la donc de dessus ces immenses profondeurs, pour la porter sur l'état actuel de notre Statue : considérons cet état en lui - même & dans ses suites.

47. LA Statue commence à jouir de l'existence, mais elle ne fait point encore qu'elle existe : une sensation n'est pas une notion ; & combien l'idée d'*existence* est - elle réfléchie ! Je fais que j'*existe*, parce que je réfléchis sur mes perceptions, & cela est une opération de mon Ame par laquelle elle sépare de la perception le sujet qui apperçoit. C'est ce que les Métaphysiciens nomment *aperception*, & qui constitue le *Moi*.

LA Statue n'éprouve actuellement & ne peut éprouver que ce qui résulte immédiatement de l'action de l'Organe sur l'Ame, & ce résultat est une sensation & une sensation unique : c'est une odeur de rose & rien au-delà.

48. LA statue n'a donc point proprement d'*attention*, parce que l'attention paroît suppo-

fer la présence de différentes idées sur une desquelles l'Ame se fixe par préférence, comme je l'expliquerai ailleurs.

49. NOTRE Statue n'a point non plus de *desir* : le desir suppose la connoissance d'un état différent de l'état actuel, & qu'on lui compare ; or la Statue n'a encore éprouvé qu'une seule maniere d'être.

50. S'il existe des Animaux qui n'aient pendant toute leur vie qu'une seule sensation, (& pourquoi n'existeroit il pas de semblables Animaux dans une suite si variée d'Êtres ?) l'état actuel de notre Statue nous représente celui de ces Animaux, placés par la main de la Nature sur le plus bas échelon de l'Echelle de l'Animalité.



 CHAPITRE VII.

De l'état de la Statue immédiatement après la première sensation.

Naissance du plaisir, du désir & de l'attention.

De la liaison & du rappel des idées en général.

Considérations sur la Mémoire.

51. **É**CARTONS l'objet ; que doit-il arriver ? L'ébranlement que cet objet a produit sur le nerf olfactif, ne doit pas cesser au même instant indivisible : cet ébranlement, quelque léger qu'on le suppose, est toujours un mouvement communiqué ; & le mouvement ne s'éteint que par degrés : tout se fait ici, comme ailleurs, par gradations plus ou moins sensibles. Nous éprouvons tous les jours que certains ébranlements imprimés à nos sens continuent, après que la cause qui les a excités a cessé d'agir. Cette observation commune prouve la grande mobilité de l'instrument de nos sensations.

52. AINSI, quoique la rose n'affecte plus

l'Odorat de la Statue, elle peut continuer à sentir; mais plus foiblement. La durée de la sensation est proportionnelle à la mobilité du nerf & à l'activité des corpuscules qui ont agi sur le nerf. Au même instant où l'ébranlement finira, la Statue cessera de sentir.

53. COMME la durée de la sensation est proportionnelle à la mobilité du nerf & à l'activité des corpuscules qui agissent sur le nerf, de même aussi la dégradation de la sensation est proportionnelle à la dégradation du mouvement qui l'occasionne. Et comme l'Ame a la conscience des états par lesquels elle passe ou des modifications qu'elle subit, l'Ame de notre Statue a la conscience de la dégradation de la sensation: elle la sent donc s'affoiblir insensiblement; mais elle ne peut démêler tous les degrés de cet affoiblissement; elle n'en saisit que les plus sensibles.

LE sentiment de ces degrés les plus sensibles emporte nécessairement une comparaison entre ces degrés, & cette comparaison donne naissance à un sentiment que je rendrai par les termes de *mieux-être* & de *moins-bien-être*.

LA connoissance d'un mieux-être est insépa-

nable du *desir* de la continuation du mieux-être, & l'effet de ce desir est l'*attention*; car c'est la même chose pour l'*attention*, qu'il y ait différentes sensations présentes à l'Ame, ou que l'Ame apperçoive différens degrés dans la même sensation.

J'ENTENDS ici par l'*attention*, cette réaction de l'Ame sur les fibres que l'objet a mises en mouvement, par laquelle l'Ame tend à conserver, à fortifier ou à prolonger ce mouvement.

La Statue fait donc effort pour retenir la sensation à mesure qu'elle la sent s'affoiblir: mais, comme l'*attention* est une force limitée, elle s'épuise par l'exercice lorsqu'il est trop long-tems continué. Cet épuisement est d'autant plus prompt que les Organes sont plus tendres, plus délicats, & qu'ils ont été plus rarement mis en action.

AINSI, l'*attention* de notre Statue venant bientôt à s'épuiser, l'Ame doit retomber bientôt dans sa première léthargie.

JE ne veux pas actuellement m'étendre davantage sur le plaisir, sur le desir & sur l'*attention*: je sens que mon Lecteur ne seroit pas placé assez

avantageusement pour me suivre dans cette discussion délicate : j'aime mieux la renvoyer au tems où la Statue aura éprouvé différentes sensations ; tout deviendra alors plus faillant. Mais, appelé comme je le suis à décomposer mon Sujet, je ne pouvois me dispenser d'indiquer tout ce qui étoit renfermé dans ce premier état de notre Statue.

54. LORSQUE la sensation a disparu entièrement, la Statue ne peut la rappeler. Quelque hypothèse que l'on embrasse sur le rappel des idées, il faudra toujours admettre que ce rappel dépend en dernier ressort de la liaison qui se forme entre les idées.

J'ENTENDS en général, par la *liaison des idées*, tout rapport (39, 40.) en vertu duquel une idée est cause de la reproduction d'une autre idée. Je n'examine point encore en quoi consiste ce rapport.

CHAQUE état d'une Ame qui pense doit avoir sa raison dans l'état qui a précédé immédiatement. L'Ame ne peut être déterminée à rappeler une idée, qu'autant que cette idée a quelque rapport prochain ou éloigné, direct ou indirect avec celle qui l'occupe actuellement. Si l'on se

refufoit à ce principe , l'on feroit conduit à admettre des effets fans caufes ; ce qui feroit également contraire & à notre maniere de concevoir & à l'analogie : à notre maniere de concevoir , parce que nous ne pouvons nous former aucune idée d'un effet fans caufe : à l'analogie , parce que nous obfervons que rien ne fe fait dans la Nature qu'enfuite de quelque chofe qui a précédé [7.]

DANS un Cerveau où il n'y a qu'une feule idée , cette idée ne tient abfolument à rien : elle ne fauroit donc être rappellée : l'Ame n'a aucun pouvoir fur cette idée. Tel eft actuellement le cas de la Statue. La Liberté dont l'Ame eft douée , cette activité par laquelle on peut concevoir qu'elle rappelle fes idées en agiffant fur différens points du Cerveau , cette activité , dis-je , eft une force *indéterminée* ; c'eft un *pouvoir* d'agir , & non une *certaine* action. Les déterminations de cette force procèdent de la Volonté ; & il n'eft point de Volonté lorsqu'il n'eft point d'idée présente à l'Entendement.

55. MAIS , ces mouvemens que l'objet imprime à l'Organe ne fe conferveroient-ils point dans le Cerveau par l'énergie de fa mécanique ? C'eft une conjecture qui a déjà été propofée dans

un Livre [*] que j'ai eu plus d'une fois occasion de citer, & auquel je ferai souvent appelé à revenir : je veux parler de l'*Essai de Psychologie*. L'Auteur de cet Ouvrage paroît avoir beaucoup médité sur la mécanique de notre Etre. Il nous offre divers principes sur ce Sujet intéressant : mais il est fâcheux que parmi ces principes il y en ait dont il soit facile d'abuser. Je suis bien éloigné d'adopter toutes les idées de cet Auteur ; mais je tâcherai d'en approfondir quelques-unes un peu plus qu'il ne l'a fait.

VOICI comment il s'exprime [**] sur la conjecture dont il s'agit.

“ Au lieu de supposer, comme j'ai fait, que
 „ l'Ame reproduit les mouvemens d'où naissent
 „ les idées, ne soupçonneroit-on point plus vo-
 „ lontiers, qu'excités une fois par les Objets,
 „ ils se conservent dans le Cerveau, & que l'ac-
 „ te du rappel ou de la reproduction des idées

(*) *Essai de Psychologie, ou Considérations sur les Opérations de l'Ame, sur l'Habitude & sur l'Education : auxquelles on a ajouté des Principes philosophiques sur la CAUSE PREMIERE & sur son Effet.* Londres, 1755, & qui avoit paru en 1754.

[**] *Essai de Psychol.* Chap. XXXI.

„ n'est que l'attention que l'Ame prête à ces
 „ mouvemens ?

„ L'ÉCONOMIE animale nous offre plusieurs
 „ exemples de mouvemens qui paroissent se con-
 „ server par les seules forces de la mécanique:
 „ tel est le mouvement de la circulation : tels sont
 „ ceux de la nutrition & de la respiration , qui
 „ en dépendent. Les mouvemens qui constituent
 „ en quelque sorte la Vie spirituelle ne seroient-
 „ ils point aussi durables que ceux qui consti-
 „ tuent la Vie corporelle ? Les fibres du Cer-
 „ veau ne seroient-elles point des ressorts si par-
 „ faits , des machines d'une construction si ad-
 „ mirable , qu'elles ne laissent perdre aucun des
 „ mouvemens qui leur ont été imprimés ? ”

L'AUTEUR se fait ensuite quelques objections
 auxquelles il n'entreprend pas de répondre.

” Il est vrai , dit il , qu'on a de la peine à con-
 „ cevoir la conservation du mouvement dans
 „ une Partie aussi molle que paroît l'être le Cer-
 „ veau. On ne conçoit pas non plus facilement
 „ que le Cerveau puisse fournir à une aussi pro-
 „ digieuse suite de mouvemens que l'est celle
 „ qu'exige le nombre des idées. Mais nous ne
 „ connoissons pas assez la nature du Cerveau &

„ sa structure pour apprécier la force de ces objections. ”

JE conviens que nous ne connoissons point la structure intime du Cerveau ; je l'ai déjà remarqué : [29.] nous ne raisonnons ici que sur des conjectures ; & nous devons préférer celles qui s'accordent le mieux avec ce que nous éprouvons : car c'est de ce que nous éprouvons qu'il faut toujours partir. [25.] Lorsqu'après avoir fixé les yeux sur le Soleil , nous regardons dans l'obscurité , nous voyons une image très-vive de cet Astre. Cette image s'affoiblit d'instant en instant , & elle disparoît enfin tout-à-fait. La vivacité de cette peinture , ses dégradations , sa durée sont toujours relatives au jeu de l'Organe , à sa mobilité , & au tems pendant lequel l'Objet a agi sur cet Organe. Si les mouvemens imprimés aux fibres du Cerveau par un Objet aussi éclatant , aussi actif que l'est le Soleil , s'éteignent en assez peu de tems ; des mouvemens incomparablement moins forts doivent s'éteindre bien plus promptement.

JE me borne à cette seule observation : elle suffit , je pense , pour que l'on sache à quoi il faut s'en tenir sur la conjecture que je viens d'indiquer.

56. LA sensation qui affectoit la Statue a disparu : son état actuel est-il précisément le même que celui qui avoit précédé cette sensation ? Cette question me paroît se réduire à celle-ci : l'état d'une fibre du Cerveau , qui a été mise en mouvement & dont le mouvement s'est éteint , est-il précisément le même que celui d'une semblable fibre qui n'a jamais été mue ? Je voudrois approfondir cette question : je m'aperçois qu'elle touche à une infinité de choses, & qu'elle renferme une des principales clefs de la Psychologie. Je vais essayer de poser quelques principes fondés sur l'expérience : je ne tirerai de ces principes que les conséquences les plus immédiates. Je souhaiterois que ce petit Ouvrage fût une Psychologie expérimentale & presque géométrique.

57. La Mémoire , par laquelle nous retenons les idées des choses , a été attachée au Corps ; puisque des causes qui n'affectent que le Corps , affoiblissent la Mémoire , la détruisent même ou la fortifient.

PAR combien de faits très-constatés & très-divers la Médecine n'établit-elle pas cette vérité ? Combien de maladies ou d'accidens qui ont été

fuivis de l'affoiblissement ou même de la perte de la Mémoire ! Combien d'autres accidens ont modifié singulièrement cette Faculté , ou ont paru lui donner de nouvelles forces ! Il seroit inutile que j'insistasse davantage sur une vérité si reconnue : la Mémoire tient encore à l'âge ; & il n'est pas jusqu'aux procédés que l'on emploie pour la cultiver & pour la fortifier , qui ne tendent à confirmer la même vérité.

58. LES idées n'étant dans leur première origine que les mouvemens imprimés par les Objets aux fibres des Sens , (17 & suiv.) il s'ensuit que la conservation des idées par la Mémoire (57.) dépend en dernier ressort de la *disposition* qu'ont les fibres des Sens à se prêter à ces mouvemens & à les répéter.

POUR juger de cette disposition & pour comprendre quelle est l'excellence de la mécanique de ces fibres ; il faut faire attention à la facilité avec laquelle la Mémoire se charge d'une ou de plusieurs suites d'idées , à la précision , à la fidélité avec lesquelles elle reproduit ces suites , & au tems pendant lequel elle conserve l'aptitude à les reproduire.

59. JE nomme *état primitif* ou *original* des

fibres des Sens , celui qui précède le tems où les Objets commencent à agir sur ces fibres : c'est l'état qu'elles tiennent immédiatement de la Génération.

60. L'action des Objets sur les fibres des Sens change jusqu'à un certain point l'état primitif de ces fibres , puisqu'elle leur imprime des dispositions (58.) qu'elles n'avoient point auparavant. J'entends toujours par ces dispositions , des *déterminations* à certains mouvemens.

61. LA capacité de recevoir ces déterminations , ou pour m'exprimer par un seul mot , la *mutabilité* des fibres , a sa raison dans leur structure.

62. UNE fibre n'est pas un composé d'autres fibres ; celles - ci d'autres fibres encore ; cela iroit à l'infini : mais on peut concevoir qu'une fibre , je dis une fibre *simple* , est un composé de molécules ou de parties élémentaires , dont la forme ou l'arrangement déterminent l'espece ou le jeu de la fibre.

63. SI les molécules élémentaires des fibres étoient absolument incapables de changement , les fibres seroient exactement roides , & les Objets

ne pourroient faire sur elles aucune impression.

64. SI l'effet que l'impression des Objets produit sur les fibres étoit absolument momentané, cette impression ne seroit pas durable, & il n'y auroit point de *Mémoire*.

65. IL est vrai que l'Objet a pu agir si foiblement sur l'Organe ou pendant un tems si court; l'état actuel des fibres a pu être si peu susceptible de changement, qu'elles n'ont point reçu de modification nouvelle. Mais ce cas est directement contraire à celui que je suppose & que j'examine.

66. L'ACTION des Objets sur les fibres y produit l'un ou l'autre de ces deux effets, & peut-être tous les deux ensemble: elle modifie la forme originelle de leurs molécules ou en change la position respective. [60, 1, 2.]

Nous ne saurions dire en quoi consistent ces effets, quelle en est la nature, la manière: les yeux du Corps n'atteignent pas à une mécanique si éloignée de leur portée, & les yeux de l'Esprit ne percent pas ici fort au-delà de ceux du Corps.

67. Nous ignorons encore quelle est cette Force qui tend à maintenir les fibres dans leur état actuel, quel que soit cet état. Nous savons seulement que cette Force existe, & nous l'apprenons de l'expérience. Il faut un tems à la Mémoire pour se saisir des Objets; ce tems suppose une résistance à vaincre. Ce que la Mémoire a acquis, elle le conserve, & sa ténacité est une autre preuve bien sensible de l'existence de la Force dont je parle.

JE m'arrête : ce n'est pas ici le lieu où je dois approfondir davantage ce qui concerne la *Mémoire* : je sortirois de l'état de la question : [56.] je cherchois des principes dont j'avois besoin, & que la nature de la Mémoire me fournissoit.

68. DANS toute cette discussion je n'ai rien dit des *esprits animaux* : [31.] un *fluide* paroît peu propre à être le siège d'impressions durables : mais on conçoit que le jeu des esprits peut être modifié ou déterminé par celui des solides. (43.)

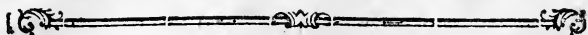
ON conçoit aussi que DIEU a pu faire des Machines organiques dont les ressorts fussent d'une matière analogue à celle de l'éther, & qui ne fût pas fluide comme l'éther. Je dis ceci relativement

lativement à la conjecture que j'ai proposée sur la nature du Siege de l'Ame. [31.] (*)

69. AINSI, l'effet que le mouvement (41.) continué des corpuscules odoriférans (38.) a produit sur le nerf olfactif (26, 42, 43.) de la Statue n'est pas anéanti par la cessation de ce mouvement. L'état *primitif* [59.] des fibres sur lesquelles ces corpuscules ont agi pendant un certain tems a été *modifié*, [60.] & cette modification est l'expression *physique* de la différence qui est entre l'état actuel de notre Statue & celui qui avoit précédé la sensation. Je ne tarderai pas à faire usage de ces principes.

[*] †† Je voulois dire ici, que le SUPRÊME ARTISTE pourroit avoir construit le véritable Siege de l'Ame ou le Germe du Corps futur, d'une matiere analogue à l'éther, ou d'une matiere aussi subtile qu'inaltérable. On verra mieux dans le Chap. XXIV les fondemens de cette conjecture.





CHAPITRE VIII.

La Statue est affectée d'une nouvelle odeur.

*Principes & conjectures sur la liaison & sur le
rappel des idées.*

*Examen de la question : Si la diversité des sensa-
tions dépend de la diversité des fibres, ou de la
diversité des mouvemens imprimés à des fibres
semblables.*

70. **R**APPELONS notre Statue à l'existence ; car pour un Etre capable de sentir, ce n'est pas exister que de ne point sentir. A l'odeur de la rose faisons succéder celle de l'œillet : voilà une nouvelle modification qu'éprouve l'Ame de la Statue ; & voici de nouvelles questions qui s'offrent à notre examen.

LA sensation de l'œillet rappellera-t-elle celle de la rose ? Si elle la rappelle , comment ce rappel s'opérera-t-il ? quel en fera l'effet ?

71. QUAND on veut pousser ici l'analyse aussi loin qu'elle peut aller, on se prépare bien des

difficultés; & ce n'est pourtant qu'en suivant cette route épineuse qu'on peut espérer d'atteindre à quelques vraisemblances. Dans une discussion de la nature de celle-ci, le grand art du Psychologue me paroît consister principalement à ne point faire former de pas à sa Statue, qui ne soit nécessaire; à lier tellement les uns aux autres tous les chaînons de son existence, que la chaîne soit par-tout exactement continue. Je l'ai dit; (Introd.) je dois le répéter; je ne me flatte point de parvenir à ce but; je ne veux que le tenter: on me jugera sur mes principes.

72. DEMANDER si une certaine sensation peut rappeler une certaine sensation, c'est demander en général comment une idée rappelle une autre idée? Question infiniment importante en Psychologie; puisque si elle étoit une fois bien éclaircie, elle nous fourniroit la solution d'une multitude de problèmes: la vie de l'Âme est-elle autre chose qu'une succession de ses idées rappelées les unes par les autres? Voyons s'il est possible que la Raison se satisfasse sur un sujet si difficile, & qui touche de si près au fond de notre Être.

73. UNE idée est un mode de l'Âme; &

comme nous ne savons point ce que l'Âme est en elle-même, nous ne savons point non plus ce qu'un mode de l'Âme est en lui-même : mais nous savons très-bien une chose, c'est que l'Âme n'acquiert l'idée d'un Objet qu'à l'occasion des mouvemens que cet Objet a excités dans le Cerveau. (17 & suiv. 41.) Nous ne voyons pas ces mouvemens ; mais nous voyons une infinité de Corps se mouvoir ; & nous pouvons juger des mouvemens du Cerveau par comparaison à ceux qui tombent sous nos Sens : les uns & les autres sont soumis aux mêmes Loix. Les phénomènes de la Mémoire prouvent que la conservation des idées tient au Cerveau : (57, & 58.) le rappel d'une idée fera donc la reproduction des mouvemens auxquels cette idée a été attachée.

QUAND on demande si une certaine idée peut rappeler une certaine idée, on demande s'il est entre les mouvemens auxquels tiennent ces idées, des rapports (40.) en vertu desquels ils soient réciproquement cause de leur reproduction ? On conçoit que j'entends ici, par ces mouvemens, tout le physique des idées, toute cette mécanique quelle qu'elle soit, dont la formation des idées dépend originairement.

74. TOUT mouvement emporte un changement dans l'état du Corps mu : l'état du Cerveau change donc lorsqu'un Objet agit sur lui. Une suite nécessaire de ce changement est celui qui survient alors dans l'état de l'Ame, & que nous exprimons par les divers noms de *sensation*, d'*idée*, de *perception*, &c.

75. UN changement quelconque dans l'état du Cerveau ne produit pas un changement quelconque dans l'état de l'Ame; mais à un certain changement dans le Cerveau répond constamment un certain changement dans l'Ame.

JE puis donc, sans être soupçonné de *Materialisme*, mettre ici le mouvement à la place de l'idée, & raisonner sur les mouvemens du Cerveau comme s'ils étoient eux-mêmes les idées. Il doit sans doute me suffire d'avoir levé l'équivoque, en déclarant que je ne prétends point confondre l'*idée* avec l'*occasion* de l'idée : mais je ne connois point du tout l'idée, & je connois un peu l'occasion de l'idée.

76. Les idées se diversifient comme les Objets; elles font la représentation des Objets : les idées sont liées aux mouvemens du Cerveau; ces mouvemens se diversifient donc comme les idées.

77. QU'EST-CE qui constitue proprement cette diversité dans le Cerveau ? Différentes fibres mues par différens Objets donnent-elles naissance à différentes sensations ? ou cette diversité de sensations dépend-elle simplement de la diversité des mouvemens imprimés à des fibres semblables par différens Objets ?

CETTE question se trouve étroitement liée à celle du rappel des idées qui nous occupe : je suis donc obligé de les analyser ensemble.

78. ÉTABLISSONS bien d'abord l'état de la nouvelle question ; & pour plus de facilité ne prenons qu'un seul Sens pour exemple : ce fera toujours l'Odorat.

DIFFÉRENTES odeurs agissent-elles sur les mêmes fibres , ou différentes fibres ont-elles été appropriées à différentes odeurs ?

JE disois , il n'y a qu'un moment , que nous ne devons prendre pour exemple qu'un seul Sens ; c'est encore trop : ne prenons qu'une seule fibre , & raisonnons sur cette fibre comme représentant tout l'Organe. Je manie un sujet si compliqué , que je ne puis trop chercher à le simplifier , à en écarter la confusion. Dans

cette vue je m'appliquerai à réduire le nombre des propositions que j'aurai à rappeler ou à établir : je voudrois faire enforte qu'une attention médiocre fuffît à l'intelligence de ce Livre.

79. LES corpuscules émanés de la rose, en agissant sur la fibre, lui imprimant une tendance à un certain mouvement. [38, 41.]

JE définis cette tendance, une aptitude à se mouvoir dans un sens plutôt que dans tout autre.

CECI est très-simple : la fibre ne peut se mouvoir qu'autant qu'il survient un changement dans l'état primitif de ses molécules : c'est ici le lieu de faire usage des principes que j'ai posés dans le Chapitre VII, & en particulier dans les paragraphes 59, 60, 61, 62, 63. Or, le changement qui survient à la fibre est par lui-même une disposition au mouvement imprimé, puisqu'il met la fibre dans l'état où elle doit être pour exécuter ce mouvement.

L'EFFET de ce changement est durable, [64.] puisqu'il y a une Mémoire, & que la Mémoire tient au Corps. [57.]

VOILA donc la fibre montée pour exécuter le mouvement auquel la sensation de l'odeur de la rose a été attachée. [45.]

80. MAINTENANT des corpuscules échappés d'un œillet viennent agir sur cette fibre : elle cede à leur impression ; & son mouvement est en raison composée de la tendance qu'elle a acquise par l'action de la rose, [79.] & de la nouvelle tendance qu'elle reçoit de l'action de l'œillet. La fibre se trouve ainsi dans le cas d'un Corps pressé par deux Forces qui agissent en sens différens : il se prête à l'impression de ces deux Forces relativement à leur degré d'intensité, & la ligne qu'il décrit par son mouvement est l'expression de ces Forces.

81. PAR son mouvement composé la fibre fait naître dans l'Ame une sensation *complexe*, une sensation formée de la sensation foible de la rose & de la sensation vive de l'œillet.

82. UN troisieme mouvement imprimé à la fibre par une tubéreuse fera une troisieme tendance, un nouveau degré de composition dans la modification de l'Ame.

LE mouvement de la fibre deviendra ainsi de

plus en plus composé , à mesure que la diversité des impressions augmentera.

83. MAIS l'Âme a le pouvoir de rappeler séparément chaque sensation ; l'expérience le démontre : comment donc la fibre pourra-t-elle exécuter ce rappel ? Le mouvement très-composé de cette fibre n'est aucune des sensations en particulier ; il est à la fois toutes les sensations ; il est une sensation très-complexe. C'est ainsi que la courbe que décrit un Corps n'est point l'expression d'aucune Force particulière ; mais qu'elle est celle de plusieurs Forces réunies. [80.]

ON ne fauroit donc rendre raison de la Mémoire en n'admettant dans chaque Sens qu'une seule espèce de fibres. [78.]

84. UNE autre observation viendroit appuyer celle-ci s'il en étoit besoin : il y a des sensations qu'il est physiquement impossible qui soient produites par la même fibre : or , des mouvemens qui ne peuvent être excités dans cette fibre , cette fibre ne peut les reproduire ; par conséquent il ne peut y avoir lieu ainsi au rappel de ces sensations. Les sensations dont je veux parler sont celles des tons. On fait que dans un

instrument de Musique où toutes les cordes ont leurs déterminations propres, chaque corde ne rend jamais que le même-ton fondamental. Comment donc la fibre qui transmettroit à l'Ame la sensation de ce ton, lui transmettroit-elle aussi les sensations de tous les tons possibles ?

LA structure de l'Oreille, & en particulier celle du *labyrinthe*, indique qu'il est dans cet Organe des fibres à l'unisson des différens tons.

EN cherchant la raison de la forme assez bizarre que l'on donne au corps des Instrumens de Musique, M. de MAUPERTUIS (*) a découvert qu'elle tendoit à varier tellement les proportions des fibres, qu'il y en eût à l'unisson de tous les tons. Sur le même principe, M. de MAIRAN (***) a conjecturé qu'il y avoit dans l'air, véhicule des sons, des particules assorties ou appropriées aux divers tons. L'idée de ces deux illustres Académiciens est trop connue pour que je doive y insister davantage.

85. LES faits nous conduisent donc à penser que la diversité des sensations ne dépend pas

[*] *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, Année 1741.

[**] *Ibid.* Année 1736.

de la diversité des mouvemens imprimés par les Objets à des fibres semblables ; & par une conséquence nécessaire, que le rappel des sensations ne se fait point par de telles fibres. [77.]

AINSI nous sommes conduits à admettre qu'il est dans chaque Sens des fibres appropriées aux diverses *especes* de sensations que le Sens peut exciter dans l'Ame ; qu'il y a, par exemple, dans l'Organe de l'Odorat des fibres appropriées au jeu des corpuscules qui émanent de la rose, d'autres au jeu des corpuscules de l'œillet, d'autres à celui des corpuscules de la tubéreuse, &c. (77).

LA forme pyramidale des papilles du Goût & de celles du Toucher semble confirmer cette hypothese. Il résulte de cette forme que chaque papille contient des fibres de différentes longueurs, assorties, sans doute, à la diversité des impressions qu'elles doivent recevoir & transmettre. Personne n'ignore qu'en variant les proportions des cordes d'un Instrument de Musique, on varie les tons. (84).

ET que l'on n'objecte pas que les fibres de l'Odorat & celles de la Vue paroissent par-tout se ressembler : on conçoit assez que cette ressem-

blance peut n'être qu'apparente, & que si nos Instrumens acquéroient plus de perfection, nous y appercevrions des différences relatives ou analogues à celles que nous découvrons dans les fibres de l'Ouïe & dans celles du Goût & du Toucher. Le velouté de la membrane pituitaire & celui de la choroïde font regardés, par d'habiles Anatomistes, comme des assemblages de papilles.

LA prodigieuse composition que cette hypothèse suppose dans les Sens, n'est point du tout une raison pour la rejeter, si d'ailleurs elle naît des faits & qu'elle les explique heureusement.

86. Nous ne sommes pas éclairés sur la distribution ou l'arrangement respectif des divers ordres de fibres dans chaque Sens: nous le sommes encore moins sur leur arrangement dans le Siege de l'Ame. L'obscurité où nous sommes à cet égard se répand sur toute la Psychologie; & jamais nous ne parviendrons à nous satisfaire touchant la liaison & la reproduction de nos idées, tandis que nous ignorerons les rapports qui lient entr'elles les fibres auxquelles les idées sont attachées. Tout ce que nous entrevoyons sur ce sujet se réduit à ceci: c'est que la liaison qui est entre nos idées de tout

genre en suppose entre les différens ordres de fibres qui servent à leur formation. Nous pouvons donc raisonnablement conjecturer que les fibres de différens ordres sont rassemblées par faisceaux dans le Siege de l'Ame, à-peu-près comme les rayons colorés sont rassemblés dans un rayon solaire, ou comme les fibres des branches & des plus petits rameaux d'un Arbre sont rassemblées dans le tronc. Je dis à-peu-près; car ce ne sont là que des comparaisons qui n'expriment peut-être que très-imparfaitement la liaison intime ou l'étroite correspondance qui est entre toutes les Parties du Siege de l'Ame. Cette liaison est un fait que l'expérience démontre, mais dont elle ne nous enseigne pas le comment: nous éprouvons tous les jours qu'à l'occasion de l'impression d'un Objet sur un de nos Sens, il s'excite au-dedans de nous des sensations de genres très-différens. Ces sensations tenoient donc les unes aux autres par des nœuds secrets; & ces nœuds sont-ils autre chose que les fibres appropriées à la production de ces sensations? [*]

[*] †† Il importe beaucoup que je fasse observer ici à mon Lecteur, qu'en parlant si fréquemment de *fibres*, de *molécules* de fibres, de *faisceaux* de fibres, &c. soit dans ce Chapitre, soit dans le reste de l'Ouvrage, je ne prétends point déterminer par ces expressions ou par ces images la sorte d'Instrument auquel la production & la reproduction des idées a été originaire.

87. RAPPROCHONS-NOUS maintenant de la question qui fait le principal sujet de ce Chapitre : l'odeur de l'ocillet rappellera-t-elle à notre Statue celle de la rose ? (71.) Nous avons été conduits à admettre que chaque espece de sensations a ses fibres propres : (80, 81, 2, 3, 4, 5.) de là semble découler naturellement cette conséquence ; c'est que comme un Objet n'agit que sur les fibres appropriées à son action, de même les fibres appropriées à une espece de sensations ne sauroient agir sur les fibres appropriées à une sensation d'espece différente : & par une conséquence qui découle nécessairement

ment attachée. Je fais profession d'ignorer profondément la véritable nature de ces organes infiniment petits qui ont été appropriés aux sensations & aux idées de tout genre, & par lesquels l'Ame déploie toutes ses Facultés. Je déclare donc bien expressément, que je n'emploie par-tout les mots de *fibres*, de *molécules* de fibres & de *faisceaux* de fibres, &c. que comme NEWTON a employé celui d'*attraction* ; c'est-à-dire, pour exprimer un effet dont la véritable cause ou le *comment* m'est entièrement inconnu. Si la production & la reproduction des idées de tout genre ne s'operent pas par ces différens ordres de fibres & de molécules que je suppose, il est au moins très-constaté par une multitude d'expériences, qu'elles tiennent à des moyens *physiques* préordonnés, que les mots de fibres, de molécules de fibres, &c. sont destinés à représenter. Je ne prétends donc point donner le vrai mot de l'énigme ; je ne fais que proposer un mot qui me paroît répondre assez bien aux différentes parties de l'énigme, & auquel on substituerait le vrai mot, si jamais on parvenoit à le découvrir.

de celle-là, l'odeur de l'œillet ne doit pas rappeler à la Statue celle de la rose.

NE nous pressons pas de prononcer ; ceci demande quelque explication. Quoique chaque espèce de sensations ait sa mécanique, il est entre deux sensations d'espèce différente des rapports en vertu desquels elles appartiennent au même genre. Ces rapports, qui en supposent d'analogues entre les fibres, dérivent de quelque chose de commun (40.) que nous ignorons. Il seroit donc possible que ces rapports donnassent lieu à une certaine réciprocité d'action entre les fibres, d'où naîtroit la liaison des deux sensations & leur rappel réciproque. Je puis dire plus : nous sommes en quelque sorte forcés d'admettre cette réciprocité d'action, puisque le rappel d'une sensation par une sensation d'espèce différente est un fait que l'expérience atteste : & pouvons-nous avoir des sensations sans l'intervention des mouvemens du Cerveau ? Mais si les faits nous conduisent à admettre l'influence de tels rapports dans le rappel des sensations, ils nous conduisent en même tems à admettre que ces rapports ne suffisent pas seuls à opérer ce rappel. Si cela étoit, l'Ame éprouveroit de nouvelles sensations sans l'intervention

des Objets; il fuffiroit que les fibres d'une efpece fuffent ébranlées, pour que toutes les fibres ou au moins plufieurs des fibres du même genre le fuffent à la fois ou fucceffivement: or, dans les principes de l'*Union* (5.) l'ébranlement de ces fibres feroit néceffairement accompagné des fenfations qui en dépendent. Mais comme ce n'eft point du tout là ce que nous éprouvons, & que nous n'avons jamais de nouvelles fenfations que par l'action des Objets fur nos Sens; il faut que le rappel des fenfations exige quelqu'autre condition que celle des rapports dont il s'agit ici. Cette condition effentielle eft que les fibres fur lesquelles d'autres fibres agiffent aient été *mues* auparavant par les Objets. C'eft ici le véritable lieu de commencer à faire ufage des principes que j'ai pofés dans le Chapitre VII; je vais donc les rappeler.

88. J'ai dit que la nature & les effets de la Mémoire prouvent que les Objets font fur les fibres des impressions durables. (57, 58, 60, 64.)

QUEL que foit le comment de ces impressions, il eft certain que les fibres font mues, (41.) & elles ne peuvent être mues qu'il ne furviene un changement [60.] dans l'état actuel

tuel ou primitif [59.] de leurs molécules ou de leurs parties élémentaires. [62, 63.]

UNE suite naturelle de ce changement est une tendance au mouvement imprimé ou une disposition à exécuter ce mouvement.

CECI est bien simple : puisque le mouvement ne peut se faire que l'état actuel des fibres ne change, ce changement d'état est donc nécessairement une disposition à ce mouvement. Quand je parle du changement d'état des fibres, on comprend que c'est du changement de leurs molécules [62, 63.] dont il s'agit.

VOILA comment je conçois que l'odeur de l'œillet pourra rappeler à notre Statue celle de la rose : mais suivons plus loin ce rappel, & considérons-le dans ses effets ou dans ses conséquences nécessaires. C'est la marche que je me suis prescrite [71.] en commençant ce Chapitre.

89. UNE sensation rappelée est toujours plus foible ou plutôt moins vive qu'une sensation excitée actuellement par l'Objet.

CETTE observation nous apprend que le mouvement que les fibres mues actuellement par un Objet, impriment aux fibres qui ont été mues

auparavant par d'autres Objets, a moins d'intensité que n'en auroit celui que ces dernières fibres recevroient de l'action de ces Objets.

J'en vois deux raisons principales : la première est que le mouvement communiqué par l'Objet est un mouvement *immédiat* : la seconde, que les fibres qui operent immédiatement le rappel d'une sensation ont plus de rapports avec la *maniere* d'agir de l'Objet de cette sensation, qu'elles n'en ont avec la *maniere* d'agir des fibres dont elles éprouvent l'impression.

JE ne tâcherai pas actuellement à pénétrer plus avant dans le rappel des sensations : je dois attendre à le faire que leur nombre ait augmenté dans le Cerveau de notre Automate.



 CHAPITRE IX.

Continuation du même sujet.

Essai d'une Théorie de la Réminiscence.

Naissance de l'habitude.

Du plaisir attaché à la nouveauté.

Considérations sur la personnalité.

90. **L'**ODEUR de l'œillet pourra donc rappeler à la Statue celle de la rose : l'effet nécessaire de ce rappel fera le sentiment de la *nouveauté* de la sensation produite par l'œillet, ou, ce qui revient au même, cet effet fera le sentiment qui constitue la *Réminiscence*. Il faut que j'analyse ceci.

91. L'ÂME conserve un sentiment plus ou moins vif, plus ou moins distinct des modifications qu'elle revêt : lorsqu'elle éprouve de nouveau une de ces modifications, elle sent qu'elle l'a déjà éprouvée ou qu'elle a déjà été de la même manière : c'est là proprement ce que l'on nomme la *Réminiscence*.

ON peut donc distinguer deux choses dans la *Mémoire*; la première est l'opération par laquelle une ou plusieurs idées sont rappelées à l'Ame; la seconde est l'opération par laquelle l'Ame reconnoît que ces idées lui ont été auparavant présentes.

JE me suis déjà beaucoup occupé de la première de ces opérations: je dois maintenant m'occuper de la seconde.

92. TOUTE idée, tout sentiment est une manière d'être de l'Ame, qui a sa raison dans quelque chose qui a précédé. [54.] Ce qui est antérieur à toutes les opérations de l'Ame, ce qui précède toute idée, tout sentiment, c'est incontestablement l'action des Organes. [17, 18 & suiv.] Il faut donc chercher dans l'action des Organes le principe ou l'occasion de tout ce que l'Ame éprouve. La Réminiscence tient donc aussi au jeu des Organes; mais comment y tient-elle? c'est ce qu'il s'agit d'expliquer.

JE recours aux principes que j'ai posés dans le Chapitre VII, & que j'ai rappelés dans le suivant: [88.] une fibre qui a été mue par un Objet, a reçu de l'action de cet Objet une tendance au mouvement imprimé: cette tendance

est un degré de mobilité acquis : ce degré de mobilité acquis est un changement dans l'état primitif de la fibre : lors donc que l'Objet agira de nouveau sur cette fibre, ou qu'elle viendra à être ébranlée par d'autres fibres, son état ne fera plus alors le même qu'il étoit avant la première impression : le sentiment de la Réminiscence auroit-il été attaché à ce changement d'état ? L'Auteur de l'*Essai de Psychologie* m'a prévenu dans cette explication à laquelle mes principes me conduisoient, comme l'on voit, directement.

“ POUR concevoir, dit cet Auteur, (*) que
 „ la Réminiscence peut s'expliquer d'une ma-
 „ nière mécanique, il n'y a qu'à supposer que
 „ l'impression que font sur l'Ame des fibres qui
 „ sont mues pour la première fois, n'est pas
 „ précisément la même que celle qu'y produi-
 „ sent ces fibres lorsqu'elles sont mues de la
 „ même manière pour la seconde, la troisième
 „ ou la quatrième fois. Le sentiment que pro-
 „ duit cette diversité d'impression, est la Rémi-
 „ niscence.

„ ON imaginera, si l'on veut, que les fibres

[*] Chap. V.

„ qui n'ont point encore été mues & qu'on
 „ pourroit nommer des *fibres vierges*, font, par
 „ rapport à l'Ame, dans un état analogue à celui
 „ d'un membre qui feroit paralytique dès avant
 „ la naissance. L'Ame n'a point le fentiment
 „ de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert au mo-
 „ ment qu'elles font mises en action. Alors l'ef-
 „ pece de paralyfie cefle, & l'Ame est affectée
 „ d'une perception nouvelle. La foupleffe ou la
 „ mobilité des fibres augmente par le retour
 „ des mêmes ébraulemens. Le fentiment attaché
 „ à cette augmentation de foupleffe ou de mo-
 „ bilité constitue la Réminifcence, qui acquiert
 „ d'autant plus de vivacité que les fibres de-
 „ viennent plus fouples ou plus mobiles, &c. „

93. LES degrés de mobilité qu'une fibre ac-
 quiert fucceffivement par les retours de la même
 impreflion ne font pas fenfibles à l'Ame, je veux
 dire qu'elle ne les diftingue pas; & parce
 qu'elle ne les diftingue pas, la Réminifcence
 ne l'inflruit point par elle-même de la multipli-
 cité de ces retours. Le fentiment de cette mul-
 tiplefité tient à la liaison qui fe forme entre
 cette impreflion & des impreflions différentes,
 comme je le dirai ailleurs. L'effet de la Rémi-
 nifcence fe borne à inflruire l'Ame de l'identité
 ou de la diverfité de fes modifications; & c'eft

ici un des points les plus importans de l'économie de notre Etre, mais qu'il n'est pas encore tems de discuter.

94. C'EST donc par un effet de la Réminiscence que la Statue a le sentiment de la *nouveauté* de sa situation. Elle ne peut être une odeur & se rappeler qu'elle a été une autre odeur, sans avoir le sentiment de la diversité des deux situations, sans sentir qu'elle n'est pas ce qu'elle a été. Étendons ceci un peu plus.

SI le rappel de la première sensation n'étoit point accompagné du sentiment de la Réminiscence, les deux sensations se confondant par la simultanéité de leurs mouvemens, ne composeroient qu'une seule sensation, une sensation *complexe* dont l'Ame ne démêleroit point la composition : ou bien l'effet de chaque sensation étant proportionné à la quantité du mouvement, l'Ame ne seroit affectée que de la sensation la plus vive. C'est ainsi que dans un mélange de deux poudres odoriférantes fait par parties égales, l'Ame ne sent qu'une odeur qui est le résultat de l'action combinée de deux mouvemens différens. L'Ame n'éprouveroit de même qu'une seule sensation, si le mélange étoit fait par parties si inégales que l'une des poudres

l'emportât extrêmement sur l'autre : l'Ame ne feroit alors affectée que de la sensation dominante. C'est ce dernier cas qui répondroit, je pense, à celui où se trouveroit actuellement notre Statue si elle étoit privée de Réminiscence. Mais le caractere que la Réminiscence imprime à la sensation rappelée la faisant exister à part, met l'Automate en état de distinguer les deux manieres d'être ; & c'est ce qu'il convenoit d'expliquer.

95. J'AI dit (91.) que l'Ame conserve un sentiment plus ou moins vif de ses modifications : ces expressions qui me sont échappées parce qu'elles entrent dans le langage ordinaire, sont ici très-équivoques & demandent à être définies.

SI les principes que je tâche d'établir sur la mécanique de nos sensations sont vrais, il ne faut pas dire que l'Ame conserve le sentiment de ses modifications ; mais il faut dire, que le Cerveau conserve l'aptitude à modifier l'Ame de telle ou de telle maniere. Dans ce sens, ce n'est pas l'Ame qui conserve, c'est le Corps : aussi lorsque quelqu'accident qui ne peut influer sur l'Ame, vient à déranger l'économie des fibres qui sont le Siege du sentiment, l'Ame cesse d'être modifiée ou ne l'est plus comme elle l'étoit

auparavant. C'est toujours l'Ame qui sent; cette vérité est incontestable; mais c'est toujours le Corps qui fait sentir; & cette seconde vérité ne me paroît pas moins certaine que la première. L'Ame est une puissance que le Corps réduit en acte. En transportant au Corps des choses que l'on attribue communément à l'Ame, je ne dégrade que l'Ame, & je ne dégrade point notre Etre; l'Ame, encore une fois, n'est pas l'Homme. [22.]

96. J'AI à expliquer ici comment une fibre conserve la disposition qu'elle a reçue de l'action d'un Objet. On n'exigera pas, sans doute, que je découvre la véritable mécanique qui opere cette conservation: l'Intelligence qui la connoîtroit, cette mécanique, connoîtroit la structure intime du Cerveau. Je serai satisfait, si l'on trouve que ce que je vais dire sur ce sujet obscur n'est pas dénué de probabilité. Pour continuer à suivre la méthode que je me suis prescrite d'aller du simple au composé, (Introduction) je ne raisonnerai que sur une simple fibre: il me sera d'autant plus aisé d'appliquer, dans son tems, aux différens Organes ce que je dirai de cette fibre, que les fibres font, en quelque sorte, les élémens de tous les Organes. Je touche à un sujet aussi difficile qu'import-

tant, à l'*Habitude* : j'en montrerai le principe ,
 puisque mon sujet m'y conduit ; mais je n'en
 considérerai pas encore les effets divers.

97. UNE fibre est un tout organique qui
 croît par l'extension graduelle de ses parties en
 tout sens.

ON nomme cette extension un *développement* ;
 & l'on dit que l'accroissement de tout Corps orga-
 nisé se fait par développement.

SI l'on se représente la fibre sous l'image d'un
 Ouvrage à réseaux , les molécules ou particu-
 les élémentaires [62.] composeront les mailles
 de ce tissu.

CES molécules feront de petits corps réguliers,
 de petites lames appliquées les unes aux autres ,
 & qui pourront glisser les unes sur les autres &
 se prêter ainsi aux mouvemens imprimés. (63.)

98. LES molécules étant les élémens de la
 fibre , la nature des molécules déterminera l'es-
 pece ou le caractère de la fibre.

J'ENTENDS par la nature des molécules , leur
 configuration , leur proportion , leur capacité à

s'unir, à se mouvoir; en un mot, tout ce qui les rend propres à entrer dans la composition d'une certaine fibre.

99. L'ACCROISSEMENT de la fibre ne se fait point par un simple déplacement des molécules : les molécules, en s'écartant simplement les unes des autres & en agrandissant ainsi les mailles du tissu, ne parviennent point à augmenter les dimensions de la fibre. Si cela étoit, elle perdrait de sa solidité à mesure qu'elle augmenteroit de volume. Or, on observe précisément le contraire dans l'accroissement de tout Corps organisé : ses fibres ne paroissent d'abord qu'une espece de fluide ; ce fluide devient ensuite une gelée ; cette gelée devient enfin une membrane, un tissu qui acquiert par degrés la consistance relative à sa place ou à ses fonctions.

IL faut donc que des particules étrangères à la fibre viennent s'incorporer à sa propre substance & en augmenter la masse.

L'OPÉRATION par laquelle cette incorporation s'exécute est la nutrition.

100. PENDANT que la fibre croît, elle conserve le caractère qui la distingue de toute autre

fibres : elle devient en grand ce qu'elle étoit auparavant en petit.

LA fibre ne reçoit donc pas indifféremment toutes sortes de particules : ces particules ne viennent pas se loger indifféremment dans son intérieur.

LA nutrition est donc une opération qui assimile ou approprie à la fibre les sucs destinés à la nourrir ou à la faire croître.

CETTE *assimilation* des sucs nourriciers consiste dans leurs rapports avec la fibre. Et comme les élémens de la fibre sont ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est ; [98.] les sucs sont propres à nourrir la fibre quand ils sont analogues à la nature de ses élémens.

NOUS ne savons pas en quoi consiste cette analogie : mais nous concevons qu'elle doit résider dans une certaine conformité de substance, de configuration, de proportion, &c.

AINSI les élémens de la fibre sont, en quelque sorte, le fond sur lequel s'appliquent les atomes nourriciers. Cette application n'est pas un simple contact, puisqu'à mesure que la fibre croît, sa solidité augmente.

IL y a donc dans la Nature une *Force* qui tend à unir les élémens entr'eux & aux atomes nourriciers. Cette *Force* nous est aussi inconnue que toute autre *Force*. Elle est apparemment celle qui opere la dureté. Les effets de cette *Force* sont proportionnés à la disposition qu'ont les parties élémentaires à suivre son impulsion.

101. L'INCORPORATION des sucs nourriciers dans la fibre opere donc son extension en tout sens, & l'union que ces sucs contractent avec les molécules élémentaires est le principe de sa consistance.

LA structure de la fibre détermine l'arrangement des atomes nourriciers, ou l'ordre dans lequel ils se placent lorsqu'ils s'incorporent à sa substance. Je l'ai déjà infinué; [100.] si cela n'étoit point, la structure de la fibre changeroit à mesure qu'elle recevroit de nouvelles nourritures, & bientôt elle deviendroit incapable des fonctions auxquelles elle est destinée.

SI donc la fibre détermine, par la mécanique de sa structure, l'arrangement des atomes nourriciers, tout ce qui modifie cette mécanique, tout ce qui change jusqu'à un certain

point les rapports primitifs [59.] des parties ; doit influer sur l'arrangement de ces atomes. L'action de l'Objet modifie l'état primitif de la fibre : [60 , 61 , 64 , 66 , 79 , 88.] cette action doit donc influer sur l'arrangement des atomes nourriciers , & y influer d'autant plus qu'elle a été plus forte , ou plus long - tems continuée , ou plus souvent répétée , & que la fibre a eu plus de disposition originelle à se prêter à cette action. [59 , 65.]

102. EN se plaçant relativement à la disposition actuelle de la fibre , les atomes nourriciers maintiennent cette disposition ; & si le même mouvement est répété de tems en tems dans la fibre , & qu'il ne survienne point de mouvement contraire , ils la fortifient , cette disposition , puisque leur incorporation dans la fibre tend à augmenter sa solidité. [99]

VOILA la naissance de l'*Habitude* : si l'on dit en général , que la répétition des actes la fortifie , c'est que la répétition des actes est une répétition de mouvemens , & qu'une répétition de mouvemens augmente la tendance aux mouvemens. [79 , 88.]

L'AUTEUR de la *Psychologie* paroît avoir eu

les mêmes idées que moi sur l'Habitude : je me crois obligé de citer le passage [*] de cet Auteur : je ne fache pas que l'on ait rien dit de plus vraisemblable sur cette matiere.

” LA répétition fréquente du même mouve-
 „ ment dans la même fibre change jusqu'à un cer-
 „ tain point l'état primitif de cette fibre. Les mo-
 „ lécules dont elle est composée , se disposent les
 „ unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre
 „ relatif au genre & au degré de l'impression re-
 „ çue. Par ce nouvel arrangement des molécu-
 „ les , la fibre devient plus facile à mouvoir
 „ dans un sens que dans tout autre. Les fucs
 „ nourriciers se conformant à la position ac-
 „ tuelle des molécules , se placent en conséquen-
 „ ce. La fibre croît, sa solidité augmente, la
 „ disposition contractée se fortifie, s'enracine,
 „ & la fibre devient de jour en jour moins sus-
 „ ceptible d'impressions nouvelles.”

103. Nous voudrions pénétrer dans la mé-
 chanique qui prépare & dispose les atomes nour-
 riciers : nous voudrions voir ces atomes opérer
 le développement de la fibre , & la conduire par

[*] *Essai de Psychol.* Chap. LXII.

degrés à la perfection qui lui est propre, &c. Mais, ce sont là des connoissances qui se refusent actuellement à notre curiosité, & les meilleurs Microscopes n'atteignent point aux infiniment petits de cet ordre. Nous voyons la Nature faire passer successivement les matieres alimentaires par différens systêmes de vaisseaux, par différens ordres de filtres dont la finesse augmente graduellement. Nous concevons que par cette dégradation du *calibre* des vaisseaux, elle opere différentes sortes de secrétions : nous entrevoyons même celles des secrétions qui sont les plus grossières : mais, lorsque nous voulons suivre la Nature plus loin, lorsque nous voulons la saisir tandis qu'elle est occupée à l'important ouvrage de la nutrition & du développement, elle se couvre de nuages épais qui la dérobent à nos regards ; & plus nous tentons d'avancer, plus ces nuages semblent s'épaissir. Nous avons beau recourir aux images, aux comparaisons, aux hypothèses, nous ne parvenons point à nous faire une idée nette de son travail. Nous sommes donc réduits à nous contenter des notions générales qui paroissent résulter des faits qu'il nous est permis d'observer ; & ce sont ces notions dont je viens de donner un précis.

104. UN Etre qui n'auroit pendant toute sa vie qu'une seule sensation , mais qui l'éprouveroit par intervalles & toujours au même degré , auroit-il le sentiment de la Réminiscence ? Cette question qui s'offre ici naturellement à notre examen mérite de nous occuper. Nous l'avons déjà effleurée dans le Chapitre VII : nous la considérerons dans celui-ci sous un point de vue un peu différent & qui nous conduira à l'approfondir.

COMMENÇONS par anéantir tous les intervalles : mettons , pour ainsi dire , bout à bout toutes les impressions ; rendons la sensation continue , & n'oublions pas sur-tout que le degré n'en varie point : dans cette supposition , il est bien clair qu'il n'y auroit point de Réminiscence , parce que la Réminiscence est le sentiment de ce que l'Ame a éprouvé , & non de ce qu'elle éprouve actuellement. (91.) L'Ame ne se rappelle pas ce qu'elle sent ; mais elle se rappelle ce qu'elle a senti. La Réminiscence suppose dans l'Ame un changement d'état , une succession de modifications ; & il n'est point de succession de modifications pour une Ame qui n'a qu'une seule sensation , & qui l'a toujours au même degré.

105. RÉTABLISSONS les intervalles : faisons-les égaux ou inégaux, longs ou courts : je dis que nous ne changerons rien à la question, parce que l'Ame ne pouvant avoir l'idée de ces intervalles, ils n'existeront point pour elle : le *tems* n'est rien, séparé de la succession des idées, ou plutôt il n'est que la succession des idées.

106. MAIS, si les degrés de la sensation varient au point d'être sensibles à l'Ame; & ils le feront s'ils different beaucoup les uns des autres; s'ils sont, pour ainsi dire, fort tranchés, alors il y aura lieu à la Réminiscence, puisqu'il y aura des changemens d'état, des passages aperçus. Lorsqu'une impression très-foible succédera à une impression très-vive, l'Ame sentira qu'elle n'est pas affectée par l'une comme elle l'a été par l'autre; & voilà la Réminiscence. (91.) Elle acquerra d'autant plus de force que le degré de l'impression antécédente l'emportera davantage sur celui de l'impression subséquente.

107. SI entre deux impressions semblables il étoit survenu une sensation nouvelle, les deux impressions n'auroient pu se lier immédiatement l'une à l'autre; il y auroit eu entr'elles une interruption, & cette interruption auroit fait naître le sentiment de la Réminiscence. En éprou-

Avant la seconde impression, l'Ame se feroit rappelé la premiere; & en se la rappelant, elle auroit eu le sentiment de l'*identité* des deux impressions.

108. LA Réminiscence a ses degrés comme tout autre sentiment. Lorsque l'Ame éprouve de nouveau une sensation qu'elle n'a pas éprouvée depuis long-tems, elle est plus affectée du *souvenir* de cette sensation qu'elle ne le feroit de celui d'une sensation qui l'auroit occupée moins rarement. L'idée d'un Objet que nous avons vu mille fois ne fait presque aucune impression sur notre Ame, précisément parce que nous l'avons vu mille fois. Un Objet nouveau nous affecte beaucoup, précisément parce qu'il ne nous a point encore affectés.

LA cause physique de ce fait ne résideroit-elle point dans l'excès de *mobilité* que les molécules des fibres contractent par des impressions trop souvent ou trop long-tems réitérées? (62, 63, 79, 88.) ou, si l'on veut, dans la trop grande liberté avec laquelle les esprits coulent dans les nerfs? [31, 68.]

PAR la raison des contraires, la cause physique du plaisir attaché à la nouveauté, réside-

roit-elle dans une certaine résistance des molécules , dans un certain degré de frottement de ces molécules les unes contre les autres , ou dans l'effort plus ou moins grand des esprits contre les parties solides des nerfs ?

IL semble donc qu'il ne faille pas dire avec l'Auteur de la *Psychologie* , [92.] que la *Réminiscence acquiert d'autant plus de vivacité , que les fibres deviennent plus souples ou plus mobiles ;* mais il faudroit dire , que la *Réminiscence s'enracine à mesure que les fibres deviennent plus souples ou plus mobiles.*

CETTE réflexion m'achemine à rechercher comment la *Réminiscence s'éteint*. Les principes qui m'ont servi à expliquer comment elle se forme , [95 & suiv.] m'aideront encore dans cette nouvelle recherche.

109. DES fibres destinées à transmettre & à retracer à l'Ame les impressions des Objets , ont une structure relative à cette double fin. En vertu des rapports que la Nature a établis entre les fibres des Sens & l'activité des Objets , ce sont les Objets eux-mêmes qui disposent les fibres à reproduire les impressions qu'elles en ont reçues. (79 , 88 , 101.) Tel est l'art avec lequel ces fibres

ont été construites , qu'en agissant sur elles , les Objets les montent ou leur impriment un certain ton. Si ces fibres n'étoient exposées à aucune autre impulsion qu'à celle des Objets & de l'Ame , une idée qui seroit une fois entrée dans le Cerveau ne s'y effaceroit jamais : une Force inhérente à tous les Corps , tend à les conserver dans leur état actuel. Mais , combien de mouvemens intestins , combien de petites impulsions étrangères aux Objets & à l'Ame concourent à chaque instant à changer l'état actuel des fibres des Sens ! Quelle n'est point , en particulier , l'influence qu'ont sur les fibres les mouvemens perpétuels de la circulation & de la nutrition ! Les fibres des Sens , comme toutes celles du Corps animal , végétent , croissent , transpirent , s'usent. Tout cela suppose bien des mouvemens , qui supposent eux - mêmes divers changemens dans l'état actuel de ces fibres. J'ai essayé de prouver que les fibres des Sens ont été faites de maniere qu'elles donnent aux atomes nourriciers un arrangement relatif aux déterminations qu'elles ont reçues. (98 , 99 , 101 , 102.) Les atomes qui s'incorporent aux fibres immédiatement après qu'elles ont été mues par les Objets , doivent donc être ceux qui s'arrangent avec le plus de régularité & de précision , ou de la maniere la plus propre à conserver aux fibres les détermi-

nations quelles ont acquises. Mais si quelque impulsion étrangere dérange le moins du monde l'économie actuelle des fibres, on conçoit que ce dérangement, quelque léger qu'on le suppose, influera sur l'arrangement des atomes nourriciers. Ceux qui viendront s'incorporer après l'impulsion, ne pourront se placer avec la même régularité que les premiers : ils s'éloigneront plus ou moins de la position requise à la conservation de la Réminiscence. De nouveaux atomes qui succéderont à ceux-ci, & dont l'arrangement sera déterminé en partie par celui des atomes qui les auront précédés immédiatement, effaceront de plus en plus les impressions des Objets. Enfin, lorsque par le laps du tems, il ne restera plus de fibres ni de molécules de fibres qui aient retenu quelque chose de ces impressions, le souvenir des sensations sera perdu pour l'Ame ; & quand les Objets agiront de nouveau sur les fibres, ils les mouvront comme s'ils ne les avoient jamais mues : les sensations qu'elles feront naître dans l'Ame auront donc pour elle le caractère de la *nouveauté*. Le contraire arrivera si l'on suppose que les Objets agissent assez fréquemment sur les fibres pour rendre nul l'effet des impulsions étrangères. Des fibres qui étoient sur le point de perdre l'impression qu'elles avoient reçue d'un Objet, sont, pour ainsi dire, re-

montées par cet Objet lorsqu'il vient à agir de nouveau sur elles.

110. TROP de mollesse, comme trop de rigidité dans les fibres, nuisent également à la Réminiscence. Des fibres trop molles ne retiennent rien, parce qu'elles cèdent à tout: leurs élémens adhèrent si peu les uns aux autres, ils se touchent par de si petites surfaces, que le plus léger mouvement intestin [109.] suffit pour détruire l'impression de l'Objet. Des fibres trop roides ne cèdent, au contraire, qu'à de fortes impressions: la grande adhésion de leurs élémens apporte à l'activité de la plupart des Objets une résistance qu'elle ne peut surmonter ou qu'elle ne surmonte qu'imparfaitement.

111. JE n'ai pas achevé d'ébaucher cette es-
pece de Théorie de la Réminiscence: si après
avoir approché le corps *odoriférant* du Nez de
la Statue, nous l'en éloignons un peu, nous la fe-
rons passer d'une impression forte à une im-
pression foible, & elle sentira ce passage. [106.]
Pour qu'elle le sente, il faut nécessairement
qu'elle se rappelle l'impression antécédente quand
elle éprouve l'impression subséquente: car, com-
ment sentiroit-elle que son état a changé, si
pendant que l'objet lui fait éprouver une des

impressions, elle ne conservoit aucun souvenir de l'autre? (90, 94.) Mais comment des fibres d'une même espece pourront-elles transmettre à l'Ame une impression foible, & lui rappeler en même tems une impression forte? Je dis des fibres d'une même espece, parce qu'il s'agit de la même sensation, mais dont les degrés varient. [85, 106.]

CE fait paroît embarrassant : pour tâcher de l'expliquer, remontons d'abord à l'objet. L'atmosphère odoriférante dont il est environné, (38.) se raréfie à mesure qu'elle s'étend. Il y a donc bien plus de corpuscules près de l'objet qu'à une certaine distance de l'objet : il y a donc aussi plus de mouvement là, où les corpuscules sont en plus grand nombre ou plus rapprochés les uns des autres. De plus, la Nature est par-tout si variée, les parties sensibles de l'objet nous offrent elles-mêmes tant de variétés, qu'il est probable que les corpuscules qui en émanent ne sont pas tous égaux en grosseur, en activité ; en un mot, qu'ils ne sont pas tous homogènes ou semblables. Si donc l'Organe a été construit sur des rapports déterminés aux émanations de l'objet, (& comment refuser de l'admettre?) il y aura entre les fibres d'une même espece [85.] des différences relatives à celles que l'on

conçoit exister entre les corpuscules de l'espece correspondante à celle de ces fibres. Les unes plus fines, plus délicates, céderont à l'impulsion d'un petit nombre de corpuscules, ou à celles des plus petits corpuscules; car je préfere de ne pas décider entre ces deux idées: les autres plus fortes, moins mobiles, ne céderont qu'à l'impression combinée d'un grand nombre de corpuscules, ou à celle des plus gros corpuscules. Le mouvement de celles-là produira sur l'Ame des impressions foibles: le mouvement de celles-ci y produira des impressions fortes. Ainsi, quand l'Organe se trouvera plongé dans les couches les plus rares de l'athmosphere odoriférante, il n'y aura que les fibres les plus délicates qui en feront ébranlées, soit parce que ces couches sont celles qui contiennent le moins de corpuscules, soit parce que ceux qu'elles contiennent sont les plus déliés, les plus subtils. Alors l'Ame éprouvera une impression foible. Ce fera le contraire si l'Organe se trouve plongé dans les couches les plus épaisses de l'athmosphere, dans celles qui contiennent le plus de corpuscules ou de plus gros corpuscules. Mais, toutes les fibres d'une même espece, comme toutes celles d'especes différentes, tiennent les unes aux autres médiatement ou immédiatement par des liens qui nous sont inconnus: [86.] lors donc

qu'une impression succédera à une autre impression, les fibres qui seront mues actuellement par l'objet ébranleront celles qu'il aura auparavant ébranlées, (87.) & voilà comment je conçois que se fera le rappel de l'impression antécédente.

112. IL est presque inutile que je le dise : la Statue n'a & ne peut avoir aucune connoissance des objets de ses sensations. Elle ne peut, par conséquent, distinguer l'odeur que sa Mémoire lui rappelle, de celle que l'objet excite. Mais elle peut sentir que l'une l'affecte moins vivement que l'autre.

LA Statue a donc des sensations, & ces sensations peuvent être très-variées, sans qu'elle sache ce qui les lui fait éprouver. Nous-mêmes sommes-nous mieux instruits par nos cinq Sens de ce qui est hors de nous ?

113. LES sensations sont des modifications de l'Ame : les modifications de l'Ame sont l'Ame elle-même existant de telle ou de telle manière. L'Ame a un sentiment d'elle-même ; & ce sentiment est aussi inséparable de chacune de ses modifications que ces modifications le sont de l'Ame même.

LORS donc que l'Ame éprouve l'impression

d'un Objet & qu'elle se rappelle en même tems une ou plusieurs autres impressions, elle s'*identifie* avec toutes : & cette *identification* est le fondement de la *Personnalité*.

IL faut distinguer deux sortes de *Personnalité* : la première est celle qui résulte simplement de la liaison que la Réminiscence met entre les sensations antécédentes & les sensations subséquentes, en vertu de laquelle l'Ame a le sentiment des changemens d'état par lesquels elle passe.

LA seconde espèce de *Personnalité* est cette *Personnalité réfléchie* qui consiste dans ce retour de l'Ame sur elle-même, par lequel séparant, en quelque sorte, de soi ses propres sensations, elle réfléchit que c'est elle qui les éprouve ou qui les a éprouvées. L'Etre qui possède une telle *Personnalité* appelle *Moi* ce qui est en lui qui sent ; & ce *Moi* s'incorporant, pour ainsi dire, à toutes les sensations, se les approprie toutes & n'en compose qu'une même existence.

114. LA Statue est encore fort éloignée de pouvoir dire *Moi*, parce qu'elle est encore fort éloignée de pouvoir réfléchir sur ce qu'elle sent. La réflexion est une opération de l'Ame, qui suppose que son activité s'est fort déve-

loppée par l'usage des signes d'institution, comme je l'expliquerai ailleurs. En un mot, parce que la Statue ne peut dire Moi, elle n'a point l'idée du Moi : cette idée exige nécessairement un signe qui la représente.

LA Statue ne possède donc que la première espèce de Personnalité; [113.] & cette Personnalité qu'on pourroit nommer *improprement dite*, par opposition à celle de la seconde espèce, [ibid.] paroît convenir également aux Animaux, & même à ceux qui sont le moins élevés dans l'échelle.

A cette occasion, je ne puis m'empêcher de de relever ici l'Auteur de la *Psychologie* : il refuse la réminiscence aux Animaux; & je m'en étonne d'autant plus que ses principes sur le physique de la Réminiscence (92.) ne le conduisoient pas à la leur refuser. Pourquoi, en effet, les Objets n'imprimeroient-ils point aux fibres sensibles de la Brute des déterminations semblables ou analogues à celles qui sont dans les fibres de l'Homme la source de la Réminiscence? Notre Auteur n'accorde donc aux Animaux que cette partie de la Mémoire qui consiste dans le rappel des sensations; [91.] mais il ne veut pas que ce rappel y soit accompa-

gné du sentiment que ces sensations ont été présentes. “ Leur Cerveau, dit-il [*] en parlant des Animaux, retient comme le nôtre, & peut-être mieux que le nôtre, les impressions des Objets. Les idées ou les sensations attachées à ces impressions se réveillent les unes les autres par un enchaînement physique, mais leur *rappel* n'est point accompagné de *Réminiscence* : elles affectent l'Animal simplement comme *actuelles*, & c'est comme telles qu'elles déterminent ses mouvemens.”

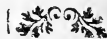
ON voit ce qui a porté cet Auteur à refuser la Réminiscence aux Animaux : c'est qu'il a très-bien compris qu'il ne pouvoit leur accorder le *Moi*. “ Nous nous rappelons, dit-il, que nous avons existé dans un certain tems avec certaines idées : nous sentons que le *Moi* qui pensoit alors est le *Moi* qui pense actuellement, & ce sentiment constitue la *Personnalité*. Il n'est point de *Moi*, de *Personnalité* chez les Animaux „. Il est vrai qu'on ne sauroit attribuer aux Animaux cette *Personnalité* réfléchie qui constitue le *Moi* : (113.) mais à cause de cela les priverons-nous de la Réminiscence ? “ Il n'est pour les Animaux ni

[*] *Princ. phil.* Part. VI, Chap. IX.

„ *passé* ni *futur* ; dit notre Métaphysicien ; ils
 „ ne sentent que le présent ; les notions de
 „ *passé* & de *futur* tiennent à des comparai-
 „ sons qui supposent évidemment l'usage des
 „ termes „. Mais , l'Auteur n'eût-il pas été plus
 exact s'il eût fait une juste distinction entre la
 notion du *passé* & le *sentiment* qu'une sensation
 a été présente ?

L'OPINION assez hardie d'un bonheur à ve-
 nir réservé aux Animaux , & que la bienveil-
 lance universelle de notre Philosophe lui fait
 embrasser avec vivacité , étoit elle-même un mo-
 tif pour leur accorder la Réminiscence. En vain
le Singe seroit-il élevé à la sphere de l'Homme ,
 (*) s'il ne conservoit aucun sentiment de son
 premier état : ce ne seroit plus le même Etre ,
 ce seroit un autre Etre. Il en seroit de même
 de nous si la mort rompoit toute liaison entre
 notre état terrestre & cet état glorieux auquel
 nous sommes appellés. Mais j'en ai déjà dit as-
 sez sur ce sujet : je pourrai le traiter ailleurs
 avec plus d'étendue.

(*) *Psychol.* Chap. II.



C H A P I T R E X.

Du physique du plaisir & de la douleur.

De la question si les Loix de l'Union sont arbitraires.

Du tempérament des fibres & de ses effets.

Considérations sur l'Activité & sur celle de notre Etre en général.

115. **E**N passant d'une sensation à une autre sensation, ou simplement en éprouvant différens degrés de la même sensation, la Statue acquiert un sentiment que j'ai rendu ailleurs [53.] par les expressions de *mieux-être* ou de *moins-bien-être*. Ces expressions emportent, comme l'on voit, une comparaison entre deux états différens: ce n'est pourtant pas que la Statue compare, du moins au sens dans lequel nous comparons: mais, parce que je suis obligé de revêtir de termes les opérations d'un Automate qui n'a point l'usage des termes, je risque d'être souvent peu exact & de ne point simplifier assez un état si différent du nôtre. Quoi qu'il en soit, voici l'idée que je tâche de

me faire de l'espece de comparaison dont il s'agit.

116. PENDANT que la Statue éprouvoit la premiere sensation, son état étoit purement absolu, parce qu'il n'avoit que des rapports possibles. La capacité de sentir étoit, pour ainsi dire, concentrée dans une sensation unique, & il n'existoit pas même la plus légère velléité. (47, 49.)

AU moment que la Statue a éprouvé la seconde sensation, elle s'est rappelée la premiere : [87.] elle a donc eu, à la fois, deux sensations distinctes [94.] qui ont déterminé l'Activité de son Ame dans une proportion relative à ce qui fait le *plaisir* : celle de ces sensations dont le mouvement a été le plus dans cette proportion, a fait incliner l'Ame de son côté, a-peu-près comme une balance s'incline du côté où est le plus grand poids.

Je vais expliquer, si je le puis, en quoi consiste cette détermination, cette *inclinaison* de l'Ame. On voit déjà, & je viens de l'insinuer, que ce terme d'*inclinaison* doit être pris ici dans un sens figuré : il exprime un effet ; mais cet effet differe beaucoup de celui que produit un poids dans une balance.

balance. Quand on parle d'une Substance qui n'est point Corps, il faudroit pouvoir employer toujours des termes qui ne renfermassent rien de corporel. Mais comme nous tenons bien plus à la Matière qu'à l'Esprit, la Langue nous fournit bien plus de termes pour la Matière que pour l'Esprit : nous transportons donc fréquemment à l'Esprit ce qui ne convient qu'à la Matière. On remédie un peu à cette imperfection de la Langue & des idées en avertissant, comme je l'ai fait, que tel ou tel terme doit être pris dans un sens figuré. Je prie qu'on veuille bien se souvenir de cet avertissement, & interpréter en conséquence les expressions un peu trop physiques qui pourroient m'échapper en parlant de l'Ame. Les matières que j'ai à traiter dans le cours de cet Ouvrage sont si délicates, si hérissées de difficultés, elles touchent à tant de choses respectables, que je ne puis assez prier mes Lecteurs de ne me point juger sur quelques expressions, mais de me juger sur mes idées & sur l'ensemble de mes idées. Je revieus à mon sujet.

117. CE ne sera peut-être pas pousser trop loin les distinctions en Métaphysique, que de distinguer deux choses dans une sensation qu'un Objet excite : l'une, ce qui caractérise cet Objet

ou annonce sa présence : l'autre, ce qui détermine l'Ame à agir.

SI L'AUTEUR de la Nature eût voulu que les sensations ne renfermassent que la première de ces deux choses, l'Ame eût ressemblé à un Miroir qui reçoit l'image des Objets, & demeure immobile en leur présence. Mais la SAGESSE a fait l'Ame un Etre *actif*; [3, 4.] & ELLE a placé hors de cet Etre les Causes qui déterminent l'exercice de son activité. ELLE a rendu l'Ame capable de plaisir & de douleur; & ELLE a mis le physique du plaisir & de la douleur dans un certain ébranlement des fibres ou dans un certain degré d'ébranlement. ELLE a ainsi subordonné l'Activité de l'Ame à sa sensibilité; sa sensibilité au jeu des fibres; le jeu des fibres à l'action des Objets.

118. NOUS ne pouvons pas plus définir le plaisir ou la douleur, qu'une sensation quelconque. Nous savons seulement que toute sensation tient à un mouvement, [17.] & qu'un mouvement plus ou moins fort, plus ou moins accéléré fait naître la douleur ou le plaisir. La plus légère sensation ne diffère du chatouillement le plus vif, & celui-ci de la douleur que par le degré; & c'est au degré du mouvement que ré-

pond dans l'Ame ce sentiment que nous exprimons par les termes de plaisir ou de douleur ; comme c'est à l'espece du mouvement ou de la fibre que répond la sensation que nous exprimons par les termes d'*odeur de rose* ou d'*odeur d'aillet*. Ainsi la même fibre qui produit le plaisir lorsque ses vibrations sont accélérées dans un certain degré, fait naître la douleur lorsque ces vibrations sont accélérées au point de séparer trop les unes des autres les molécules de la fibre. La douleur sera à son dernier terme, si cette séparation va jusqu'à la solution de continuité.

119. J'HÉSITE à dire un mot sur la question, si DIEU ne pouvoit pas attacher le plus grand degré du plaisir, à la solution de continuité, comme IL y a attaché le plus grand degré de la douleur ? Ceci suppose évidemment de l'arbitraire dans l'Union de l'Ame & du Corps, & que les effets de cette Union ont dépendu de la VOLONTÉ de son AUTEUR. Je me borne à faire là-dessus à mes Lecteurs les questions suivantes, sur lesquelles je les prie de réfléchir.

DIEU a-t-IL pu vouloir sans raison de vouloir, ou SA VOLONTÉ s'est-ELLE déterminée sur les idées que LUI a offert SON ENTENDE-

MENT ? Ce que l'ENTENDEMENT DIVIN avoit jugé convenable pouvoit-il ne pas être ou être autrement ? La regle des jugemens que DIEU a porté sur la convenance , a-t-elle eu pour fondement SA VOLONTÉ ou la Nature des Choses ? La Nature des Choses étoit-elle distincte des idées de l'ENTENDEMENT DIVIN ? Les *Essences* sont-elles *éternelles* ? les *rappports* qui découlent des Essences sont-ils *immuables* ? Les *Loix* qui résultent des rappports sont-elles *invariables* ? [40.] Dépendoit-il davantage de DIEU de changer la Nature des Choses ou les Essences , que de changer SES IDÉES ou SA PROPRE NATURE ? Si l'Homme *possible* ne différoit pas de l'Homme *actuel* , & qu'il y eût eu quelque chose dans l'Homme *possible* , qui eût pu être également bien de deux manieres , comment la VOLONTÉ DIVINE eût-ELLE pu préférer l'une à l'autre ?

REMARQUEZ que je ne considère point ici les effets de l'*Union* dans leurs fins , mais dans leurs causes. Il est bien évident que la douleur avertit l'Individu de ce qui touche à la destruction de son Etre : mais si cette destruction eût été accompagnée de plaisir , comment l'Animal eût-il conservé son Etre ? Voici donc précisément l'état de la question ; les causes du plaisir & de la douleur , & généralement de tout ce qui se

passé au-dedans de nous, étoient-elles déterminées originairement par la nature des deux Substances, indépendamment de la VOLONTÉ DIVINE? La somme des questions que j'ai proposées sur ce sujet, se réduit à celle-ci: s'il n'y avoit rien dans la nature des deux Substances considérées comme *possibles* ou dans les IDÉES de DIEU, qui déterminât les effets de l'Union, d'où la VOLONTÉ DIVINE auroit-ELLE tiré le principe de SES DÉTERMINATIONS dans la formation de l'Homme & de tous les Êtres mixtes? [*]

[*] †† Pour bien saisir ces questions très-abstraites, il faut considérer que tous les Êtres qui existent actuellement, existoient comme *possibles* dans l'ENTENDEMENT DIVIN avant la Création. Ils y avoient donc la même nature, les mêmes propriétés que nous leur connoissons; car avant qu'on traçât le triangle, il étoit possible, & ses trois angles n'en égaloient pas moins deux angles droits. La nature de la Matière & celle des Forces qui devoient agir sur la Matière & par la Matière, étoient donc déterminées de toute éternité dans l'ENTENDEMENT DIVIN, par les idées qui constituent ces Choses. Tout ce qui en résulte essentiellement étoit donc déterminé aussi, & la VOLONTÉ DIVINE ne pouvoit pas plus changer la nature de la Matière & des Forces, qu'ELLE ne pouvoit changer la nature du triangle. ELLE ne pouvoit pas plus donner à la Matière des propriétés contraires à celles qui dérivent de son essence idéale, qu'ELLE ne pouvoit donner au triangle les propriétés du cercle. Ainsi, les Loix du mouvement, qui sont les résultats nécessaires de la nature de la Matière & des Forces, ne sont pas plus *arbitraires* que la Matière & les Forces. Il en

120. LES Objets n'agissent pas immédiatement sur l'Ame : elle n'éprouve leur action que d'une manière médiate, par le ministère des Sens. Le tempérament des fibres sensibles peut donc modifier l'action des Objets en différens Individus. Ainsi, quand on supposeroit une parfaite ressemblance entre toutes les Ames humaines, il suffiroit qu'il y eût de la différence entre les Corps, pour qu'il y en eût aussi dans les sensations & dans le degré du plaisir ou de la douleur.

121. JE définis le *tempérament* d'une fibre, l'aptitude plus ou moins grande de cette fibre à céder à l'impression de l'Objet.

CETTE aptitude tient, en général, aux *proportions* de la fibre & à la facilité qu'ont ses mo-

est de même de toutes les Substances immatérielles : l'Ame *possible* ne différoit point de l'Ame *actuelle* ; & si son *Activité possible* soutenoit dans l'ENTENDEMENT DIVIN des rapports avec l'*Activité possible* du Corps, ces rapports étoient absolument indépendans de la VOLONTÉ DIVINE ; & la Création, qui n'a pu y apporter aucun changement, les a laissé subsister tels qu'ils étoient dans l'état de *simple possibilité*. Les Loix de l'union de l'Ame & du Corps ne sont donc pas plus *arbitraires* que celles du mouvement. Concluons de ceci, que s'il n'y avoit point d'INTELLIGENCE qui existât *par soi*, rien n'auroit été *possible*, puisque cette INTELLIGENCE est la Source de toute *possibilité*, comme la PUISSANCE est la Source de toute *réalité*.

lécules de glisser les unes sur les autres ou de s'écarter les unes des autres.

AINSI, en supposant que l'action d'un Objet sur deux Individus soit précisément la même, celui-là sera le plus sensible à cette action dont les fibres seront les plus mobiles.

SI cette mobilité est excessive, l'Individu aura une sensation désagréable; les molécules tendront à se désunir. (118.) Si les fibres n'ont, au contraire, que fort peu de mobilité, l'Individu ne sera affecté que très-faiblement. Il le sera dans la proportion qui fait le plaisir (118.) Si les fibres ont une mobilité tempérée.

LA même sensation peut donc être agréable à l'un & désagréable à l'autre, ou plus agréable à l'un & moins agréable à l'autre, dans un rapport déterminé au tempérament des fibres de chaque sujet.

ENFIN, entre deux sensations agréables qu'éprouve un Individu, celle dont les vibrations sont les plus accélérées, sans l'être trop, l'affecte le plus agréablement. Je ne prétends par exclusion ici, par le mot de *vibration*, toute autre espèce de mouvement: j'ai déjà dit [42.] ce que l'on doit

penfer là-deffus. Si je parle de vibrations , c'est uniquement parce que ce mouvement paroît être celui que l'on conçoit le mieux dans des fibres. Mais de combien de mouvemens différens les fibres nerveuses ne font-elles pas fufceptibles ! Quelle n'est point la diverfité des Organes qu'elles compofent ! Je me fuis auffi expliqué fur l'intervention du fluide nerveux ; (31.) & fi je fais plus fouvent mention des fibres que des efprits animaux , c'est qu'il me femble que l'Imagination a plus de prife fur celles-là que fur ceux-ci. D'ailleurs l'existence des nerfs n'est point douteufe ; ils tombent fous les Sens ; nous fuivons à l'œil leurs principales ramifications. Enfin , ils concourent certainement à la production des fenfations , quoique nous ne puiffions pas dire précifément quelle est la part qu'ils ont à cette production , ni comment ils s'affocient aux efprits.

122. LA Statue aura donc plus de *plaisir* à fentir l'odeur de l'œillet que celle de la rofe , fi la premiere agite plus le nerf olfactif , fans cependant l'agiter trop.

JE me fers de l'expreflion vague , *fans l'agiter trop* , parce que j'ignore la quantité de mouvement néceffaire à la production du plus grand degré de plaisir dans chaque fenfation. Je vois très-clairement que les degrés du plaisir & ceux

de la douleur ne composent qu'une même chaîne; mais je ne vois point du tout où finit le plaisir & où commence la douleur.

123. QUE résulte-t-il dans l'Ame de notre Statue du plus ou du moins de plaisir que deux sensations différentes lui font éprouver? C'est la question que je me suis proposée dans le paragraphe 115, & dont il faut maintenant nous approcher de plus près. J'ai dit dans le paragraphe 117, que DIEU a fait l'Ame un Etre actif, & qu'IL a subordonné l'Activité de cet Etre à sa Sensibilité; c'est-à-dire, qu'il a mis dans la Sensibilité de l'Ame le principe des déterminations de son Activité. Je vais donc examiner ce que l'on doit entendre ici par l'Activité de l'Ame & approfondir ce sujet autant que la foible portée de mon Entendement pourra me le permettre. Je commence par quelques considérations sur l'Activité en général.

J'AI défini l'*Activité* de l'Ame, [4.] la capacité qu'a l'Ame de produire en elle & hors d'elle ou sur son Corps certains effets. Ailleurs, (46. j'ai défini l'*Ame* une Force, une Puissance, une Capacité d'agir ou de produire certains effets. C'étoit tout ce que je pouvois dire de l'Activité de l'Ame en la considérant sous ce point de vue général. L'Activité des Etres, de quelque natu-

re qu'ils soient, ne nous est connue que par ses *effets*. Ces effets sont des changemens, des modifications qui surviennent à des Êtres par l'intervention ou conséquemment à la présence d'autres Êtres. Nous nommons *Agens* les Êtres dans lesquels nous pensons qu'est la *raison* de ces changemens, & cette raison nous est aussi inconnue que le sont les *Essences réelles*. (20.)

Le mot d'*action*, qui revient si souvent dans nos discours, n'emporte donc point la connoissance de la maniere dont les *Agens* operent, mais il emporte simplement celle de ce qu'ils operent. Nous voyons des faits; & tout ce qui est au-delà des faits n'est pour nous que ténèbres plus ou moins épaisses. Toutes nos Théories de causes & d'effets se bornent au fond à connoître l'ordre dans lequel les Choses se succèdent, ou les rapports suivant lesquels l'existence ou les modifications des unes paroissent déterminées par l'existence ou les modifications des autres. Ainsi, quand ce que nous nommons *Agent* dans la Nature ne le feroit point; quand la relation des causes & des effets ne feroit qu'une apparence, un phénomène relatif à notre maniere de voir & de concevoir; l'ordre ou la succession des Choses n'en feroit pas moins réelle, invariable, & n'en fourniroit pas un fondement moins solide à tous nos raisonnemens. (7.)

124. MES Lecteurs comprennent à présent dans quel sens je prends les termes généraux de *Cause*, d'*Agent*, d'*Activité*, d'*action* : les réflexions que je viens de faire là-dessus, serviront à les pré-munir contre l'opinion où ils pourroient être que je cherche les causes de ce qui se passe au-dedans de nous. Je cherche des faits : je compare ces faits : je tâche d'en former des résultats ; mais, parmi ces résultats il en est que je nomme *conjectures*, *soupsçons*, *doutes*, & que je ne donne que pour tels.

JE vois une sensation suivre un mouvement : j'ignore ce que le mouvement & la sensation sont en eux-mêmes ; mais j'étudie ce qu'ils sont par rapport à moi, c'est-à-dire, par rapport à ma manière de concevoir. Cette étude me conduit à reconnoître que chaque sensation a un mouvement qui lui correspond, & que ce mouvement est aussi distinct de tout autre mouvement, que cette sensation est distincte de toute autre sensation.

EN comparant les propriétés à moi connues de cet Etre que je nomme le *Corps*, avec les propriétés à moi connues de cet Etre que je nomme l'*Ame* ; je découvre que ces deux Etres ne sont pas de même nature. J'observe les phénomènes qui résultent de leur Union, & pour

parvenir à démêler la part qu'a chacun de ces Etres à la production des phénomènes, j'essaie d'analyser ou de décomposer les phénomènes. (9.) Mais ce sont toujours des *effets* que j'analyse, & jamais des *causes*.

AINSI, en me rendant attentif à tout ce que je découvre au-dedans de moi; en comparant les diverses opérations de mon Cerveau & celles de mon Ame qui leur correspondent; en étudiant les rapports & les oppositions qui sont entr'elles; en combinant les unes avec les autres, je parviens à me faire une idée, à la vérité imparfaite, de l'ordre ou de la liaison de ces opérations & des Loix qui les dirigent. Mais il ne me vient point dans l'Esprit d'atteindre au principe secret de cette liaison ou à sa cause immédiate. Quand je parle des rapports qui sont entre les fibres & de la réciprocité d'action qu'ils font naître entr'elles, je compte ne parler que d'un fait; & je répète (6.) que je ne fais point du tout, & que je ne cherche point à savoir comment une fibre meut une autre fibre.





C H A P I T R E X I.

*De la Faculté de sentir, considérée comme une
branche de l'Activité de l'Ame.*

*De la question si l'Ame est passive lorsqu'elle apper-
çoit ou qu'elle sent.*

*Des déterminations de l'Activité de l'Ame & de
leurs causes.*

De la nature & des effets de l'Attention.

125. **J**E viens d'exposer mes idées sur l'ac-
tivité en général. J'ai indiqué le point de vue sous
lequel je me propose de considérer celle de no-
tre Etre. Je vais continuer l'examen de cette
Activité.

J'AI dit que l'activité de l'Ame est la capacité
qu'a l'Ame de produire en elle & hors d'elle ou
sur son Corps certains effets. [4.] J'ai inséré
dans cette définition les mots *en elle*, pour me
conformer à l'opinion des Philosophes qui pen-
sent que l'Ame se modifie elle-même, où forme
elle-même les sensations en conséquence du jeu
des Organes.

SUIVANT cette opinion , la faculté de sentir est une branche de l'Activité de l'Ame , une modification de cette Activité ; car tout ce que l'Ame est dite produire , elle le produit par son Activité.

J'AI montré en peu de mots le fondement de l'opinion dont je parle , lorsque j'ai dit *que n'appercevant aucun rapport entre un mouvement & une sensation , je ne pouvois placer dans le mouvement la cause immédiate ou efficiente de la sensation.* [4.] J'ai un peu étendu cela dans le paragraphe 46.

126. IL y a une maniere de s'exprimer sur l'Ame , qui ne me paroît pas bonne ; c'est quand on dit que l'Ame est *passive* lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent. La *passivité* , si je puis me servir de ce mot , est directement opposée à l'*Activité*. Un Etre absolument passif est un Etre dans lequel il ne peut s'exercer aucune sorte d'action. Agir c'est produire un certain effet , une certaine modification. Comment un Etre passif feroit-il susceptible de modification ? Comment la Force modifiante s'exerceroit-elle sur un *Sujet* incapable de résistance ou de réaction ? Quand un Corps en mouvement choque un Corps en repos , il lui communique de son mouvement dans une proportion relative à la vitesse & aux

masses. Dans l'instant où le Corps en repos est choqué, il peut être regardé comme passif; il est cependant bien évident qu'il ne l'est pas, puisqu'il résiste au mouvement en vertu de sa Force d'inertie, toujours proportionnelle aux masses. Il est encore impénétrable; s'il ne l'étoit point, le Corps mu le pénétreroit intimement, les deux Corps n'occuperoient plus que le même lieu métaphysique, & il n'y auroit point de communication de mouvement.

JE n'ai garde de comparer le choc de deux Corps à l'action du Corps sur l'Ame. Je n'ai pas oublié les réflexions que j'ai faites sur ce sujet. (116.) Assurément le Corps n'agit pas sur l'Ame comme un Corps agit sur un autre Corps. [46.] L'Ame n'est pas Corps: la *simplicité* du Sentiment le prouve: le Sentiment est un, le Corps est multiple: [2.] mais, je conçois qu'en conséquence de l'action des fibres nerveuses, il se passe dans l'Ame quelque chose qui répond à cette action: l'Ame réagit à sa manière, & l'effet de cette réaction est ce que nous nommons *perception* ou *sensation*. Entreprendre d'expliquer ce que c'est que cette réaction de l'Ame, vouloir rendre raison de la manière dont se forme la perception ou la sensation, c'est vouloir rendre raison de la manière dont l'Ame est unie au

Corps. Nous ne sommes pas faits pour pénétrer ce mystère. [46.]

127. CEUX qui, pour expliquer la formation des sensations, ont supposé qu'elles existoient déjà dans l'Ame, & que le Corps ne faisoit que les développer, ont comparé tacitement ce qui se passe dans un Etre simple, avec ce qui se passe dans un Corps organisé. Mais, quelle comparaison peut-on faire entre ce qui se passe dans un Etre simple & ce qui se passe dans un Corps organisé? Qu'est-ce que des sensations renfermées dans l'Ame & dont elle n'a point la conscience? Qu'est-ce que des sensations qui se développent? Mais en voilà assez sur une opinion qui n'a d'autre fondement que notre ignorance, sur la maniere dont le Corps influe sur l'Ame. Il arrive tous les jours que lorsqu'on a confu ensemble des termes dont on a les idées, on s'imagine avoir mis quelque chose dans la Nature.

128. CE n'est donc point du tout de cette sorte d'Activité par laquelle l'on peut concevoir que l'Ame produit les sensations, que je veux m'occuper ici : j'ai uniquement en vue cette Activité que j'ai supposé que l'Ame déployoit hors d'elle ou sur son Corps, [4, 25.] & qui a été subordonnée à la Faculté de sentir. J'ai déjà expliqué

pliqué ce que j'entends par cette subordination [117.] je suis appellé actuellement à m'étendre un peu plus sur ce sujet.

129. QUAND je dis que l'Ame agit sur son Corps, je dis que l'Ame modifie l'état actuel de son Corps.

J'ENTENDS en général par cette modification, tout changement qui survient au Corps ou à quelqu'une de ses parties en conséquence de l'action de l'Ame.

ET comme je ne puis concevoir dans le Corps aucune modification qui ne soit l'effet d'un mouvement, je suis obligé de supposer que l'Ame produit du mouvement dans son Corps ou dans quelqu'une des parties de son Corps. Je donne donc le nom de *Force motrice* à cette Activité de l'Ame.

JE pourrois me dispenser de le dire; il vaut mieux cependant que je ne m'en dispense point; l'Ame ne meut pas à la maniere du Corps, puisqu'elle n'est pas Corps: [46.] mais l'effet de sa Force motrice a un certain rapport [40] à l'effet de la Force motrice du Corps. Je m'explique: je suppose que la Force motrice de l'Ame produit sur les fibres sensibles des impressions semblables

ou analogues à celles qu'y produiroit l'Activité des Objets ou des corpuscules qui en émanent. J'ai déjà insinué cela lorsque j'ai parlé de la naissance de l'*Attention* dans le Chapitre VII. [53.]

130. MAIS, cette Activité que je suppose que l'Ame exerce sur les fibres, est en soi une Force *indéterminée*; c'est un simple pouvoir d'agir ou de produire certains effets; & ce n'est point tel ou tel effet en particulier.

COMMENT donc l'Activité de l'Ame est-elle *déterminée* à produire un certain effet plutôt que tout autre effet qu'elle pourroit également produire? Comment la Force motrice de l'Ame est-elle déterminée à mouvoir une fibre plutôt que toute autre fibre qu'elle pourroit également mouvoir? Quelle est, en un mot, la raison suffisante des déterminations de l'Activité de l'Ame? Mon Lecteur voit que je touche à une question importante.

131. UN Être sentant ne peut-être déterminé à agir qu'en vertu d'une perception ou d'une sensation agréable ou désagréable dont il est affecté. L'action de cet Être est un effet [124, 130.] qui doit avoir son principe ou sa raison

dans quelque chose qui a précédé immédiatement : (7, 54.) refuser d'admettre cela, ce seroit supposer des effets sans causes.

CETTE chose qui a précédé l'action ; cette chose qui a en soi le principe ou la raison de l'action, est une perception ou une sensation. C'est ce que j'ai exprimé en d'autres termes, lorsque j'ai dit que l'Activité a été subordonnée à la Sensibilité. [117.]

IL seroit contradictoire à la nature d'un Etre sentant qu'il fût indifférent au plaisir & à la douleur ; qu'il éprouvât indifféremment différentes sensations ou différens degrés de la même sensation.

CET Etre ne peut distinguer une sensation d'une autre sensation, ou un degré d'une sensation d'un autre degré de la même sensation, qu'il ne préfère une sensation à une autre sensation, un degré à un autre degré, dans le rapport qu'ont cette sensation ou ce degré avec ce qui constitue en lui le plaisir. (118, 120, 121.)

L'EFFET immédiat de cette préférence est l'Attention que l'Etre donne à la sensation ou

au degré de sensation qui lui procurent le plus de plaisir. (53.)

132. CES principes posés, je reviens à ma Statue. Mon Lecteur ne m'aura pas, sans doute, soupçonné de l'avoir oubliée. Il aura compris que je ne l'ai quittée que pour chercher des principes propres à répandre quelque clarté sur la situation où je l'ai laissée. (123.) J'avois été conduit par la nature de mon sujet & par la suite de mes méditations (116, 117.) à parler de l'Activité de l'Ame. J'étois donc obligé de fixer mes idées sur cette Activité & sur les causes qui en déterminent l'exercice. Je l'ai fait; (117, 123, 124, 5, 6, 7, 8, 9, 130, 131.) & ce que j'en ai dit me paroît répondre à mon but. En entreprenant l'analyse des opérations de notre Etre, j'ai dû me prescrire pour regle d'analyser toutes les questions un peu importantes qui naîtroient naturellement les unes des autres. Ces questions une fois analysées, je ferai dispensé d'y revenir, & j'aurai des principes pour l'examen de toutes les questions analogues. Mon plan n'est pas de tirer tout de ma Statue: mon plan est d'appliquer tout à ma Statue & de simplifier ainsi mon sujet. (10, 12,)

133. IL faut maintenant que je remette sous

les yeux de mon Lecteur la situation où j'ai laissé ma Statue.

ELLE éprouvoit à la fois deux sensations différentes : l'une étoit excitée par la présence d'un œillet ; l'autre étoit rappelée par celle-ci, & cette sensation rappelée étoit une odeur de rose. (88, 90.)

J'ai supposé que l'odeur de l'œillet étoit plus agréable à la Statue que l'odeur de la rose, & j'ai montré comment cela pouvoit être. (122.) Là-dessus je me suis proposé cette question : (123.) *que résulte-t-il dans l'Ame de notre Statue du plus ou du moins de plaisir que deux sensations différentes lui font éprouver ?* C'est cette question qui m'a conduit à l'examen de l'Activité, & cet examen me ramene à cette question.

134. LA Statue distingue donc les deux sensations qui l'affectent actuellement. Elle sent que l'une l'affecte plus agréablement que l'autre. Elle se complait donc plus dans l'une que dans l'autre. Elle préfère donc l'une à l'autre.

MAIS, qu'est-ce que cette préférence ? quels effets résultent de cette préférence ? voilà ce qu'il s'agit d'approfondir. Je n'ai qu'effleuré ce sujet dans le Chapitre VII ; [53.] je suis mieux placé ici pour l'analyser : j'en ai averti (53.

135. CETTE préférence que la Statue donne à la sensation qui lui plaît le plus, est une *action* que la Statue exerce sur cette sensation. Préférer n'est pas sentir, c'est se déterminer, c'est agir. La préférence ne peut être une modification de la Faculté de sentir : les modifications de cette Faculté ne sont que des sensations & des degrés de sensations. Un Etre qui éprouveroit des sensations & qui ne feroit point *actif*, seroit simplement affecté; (117.) & il ne résulteroit autre chose au-dedans de lui de la diversité des impressions qu'il éprouveroit, que le plaisir ou la douleur attachés à ces impressions, & le rappel de ces impressions les unes par les autres en vertu d'un enchaînement physique indépendant de l'Ame.

MAIS, l'Ame de notre Statue est douée d'Activité : j'ai bien défini ce que j'entends ici par ce mot : (128.) la Statue peut donc se déterminer pour la sensation qui lui plaît le plus : l'effet de cette détermination est l'*Attention* que la Statue donne à cette sensation. (131.)

136. L'ATTENTION est donc une modification de l'Activité de l'Ame; ou pour m'exprimer en d'autres termes, elle est un certain exer-

ence de la Force motrice de l'Ame sur les fibres de son Cerveau. [129.]

SI mon Lecteur doutoit de cette vérité ; s'il soupçonnoit que je mets plus de *physique* dans l'Attention qu'il n'y en a en effet , je le rappellerois à ce qu'il a lui-même éprouvé lorsqu'il a donné son attention à quelqu'Objet.

IL a détourné les yeux de dessus les Objets environnans : il a affoibli par-là l'impression de ces Objets. Il a fixé sa vue sur l'Objet de son Attention : il l'a concentrée sur cet Objet : il a tendu l'Organe sur cet Objet, si je puis m'exprimer ainsi.

TOUT cela ne prouve-t-il pas l'intervention du Corps dans l'acte de l'Attention ? Mais, si mon Lecteur vouloit une autre preuve de ce fait , je lui rappellerois encore qu'il s'est fatigué lorsqu'il a fixé trop long-tems sa vue sur un Objet. Cette fatigue a pu même aller jusqu'à la douleur, soit qu'il ait considéré cet Objet des yeux de l'Esprit, ou qu'il l'ait considéré des yeux du Corps. Or, cette fatigue, cette douleur n'ont-elles pas leur siege dans les Organes ?

ENFIN, comment remédie-t-on à cette fati-

gue, à cette douleur? par le repos ou par le changement d'Objet? Pourquoi par le repos? c'est qu'il est une cessation d'action: lorsque l'Ame cesse d'agir sur les fibres sur lesquelles elle agissoit, la tension qu'elle leur a imprimée diminue, s'affoiblit, s'éteint. Pourquoi par le changement d'objet? c'est que l'Ame n'agit plus sur les mêmes fibres: chaque perception a des fibres qui lui sont appropriées. (77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85.)

137. L'EXPÉRIENCE prouve donc que l'Attention tient à un certain exercice de la Force motrice de l'Ame sur les fibres du Cerveau. (136.) Je puis donc avancer avec fondement, que l'Attention que notre Statue donne à la sensation qui lui plaît le plus, est une action qu'elle exerce sur cette sensation. Voyons à présent en quoi consiste cette action.

AGIR, c'est produire un certain effet; (123, 124.) l'Ame de la Statue produit donc un certain effet sur la sensation qui l'occupe.

Mais cet effet, l'Ame le produit hors d'elle ou sur son Corps. [128, 129.] Ce n'est pas sur la sensation même que l'Ame agit, puisque cette sensation n'est que l'Ame elle-même modifiée d'une certaine manière. [36, 45, 46.]

C'est donc sur les fibres dont le mouvement produit la sensation, [17, 21, 43.] que l'Ame exerce son Activité. (129, 130, 131.)

138. QUEL effet l'Ame produit-elle sur ces fibres ? Pour parvenir à le connoître en général, j'observe ce qui résulte de l'attention que je donne à un Objet préférablement à d'autres Objets que j'ai en même tems sous les yeux, & que je suppose faire sur moi une impression à-peu-près égale.

DÉTERMINÉ par quelque motif [130.] à donner mon attention à un de ces Objets, je fixe mes yeux sur lui. Aussi-tôt la perception de cet Objet devient plus vive : les perceptions des Objets voisins s'affoiblissent. Bientôt je viens à découvrir dans cet Objet des particularités qui m'avoient d'abord échappé. A mesure que mon attention redouble, les impressions de l'Objet se fortifient & se multiplient. Enfin, tout cela croit à un tel point, que je ne suis presque plus affecté que de cet Objet.

139. VOILA des faits : qu'est-ce que ces faits nous apprennent ? Que l'Attention augmente l'intensité des mouvemens imprimés par les Objets. On ne peut se refuser à cette conséquen-

ce. La vivacité des sensations est nécessairement proportionnelle à l'intensité des mouvemens qui les excitent. Une sensation s'affoiblit à mesure que l'action de l'Objet diminue ; & cette action est un mouvement imprimé à l'Organe. [41.]

EN un mot, DIEU ayant attaché les sensations à des mouvemens, [124.] l'espece & le degré de la sensation doivent déterminer l'espece & le degré du mouvement.

¶ 140. LORS donc que je vois à la fois plusieurs Objets, & que je suppose que tous ces Objets m'affectent à-peu-près également, [138.] je suppose par cela même, que l'intensité des mouvemens que tous ces Objets impriment à mon Organe est à-peu-près la même.

¶ JE ne puis donc être déterminé à donner mon attention à un de ces Objets, qu'en vertu de quelque motif étranger à l'action de cet Objet, puisque je suppose que tous les Objets que j'ai présens à la fois agissent à-peu-près avec la même force. Je dis à-peu-près, parce que je conçois qu'il ne peut y avoir une parfaite égalité entre toutes ces actions. Il suffit pour le cas que j'exa-

mine, qu'il n'y ait pas entr'elles des différences capables par elles-mêmes d'exciter l'Attention.

L'ATTENTION que je donne à un Objet par préférence à d'autres Objets que j'ai également sous les yeux, est une modification de l'Activité de mon Ame; [135, 136.] mais, cette Activité est en soi indéterminée: (130.) elle ne peut se déployer sur certaines fibres, qu'il n'y ait une raison capable de lui faire produire cet effet. (131.) Si donc l'Objet n'excite point par lui-même mon Attention, il faut que celle que je lui donne soit l'effet de quelque motif étranger à l'Objet. C'est ce que j'ai voulu insinuer dans le paragraphe 138, lorsque j'ai dit: *déterminé par quelque motif; &c.*

141. DÈS qu'un tel motif existe, mon Attention s'exerce. Mon Ame réagit sur les fibres que l'Objet tient en mouvement, [129.] & par cette réaction elle augmente l'intensité du mouvement.

L'EFFET nécessaire de cette augmentation de mouvement est de rendre la perception de l'objet plus vive; car le mouvement auquel la perception de cet Objet est attachée, ne sauroit acquérir plus de force que cette perception n'acquière

plus de vivacité. [139.] Tout est ici relatif ou proportionnel.

L'OBJET est un composé de différentes parties qui n'agissent pas toutes sur l'Organe avec la même force. La perception totale de l'Objet est donc un composé d'une multitude de perceptions partielles qui ont chacune leur degré de mouvement.

L'ATTENTION que je prête à cet Objet augmente l'intensité de tous ces mouvemens particuliers. C'est par cette espece de mécanique que je viens à découvrir dans l'Objet des particularités que je n'appercevois pas lorsque je ne le distinguois point, par l'Attention, des Objets voisins. [138.]

QUAND on dit que pour voir, il faut regarder, que pour entendre, il faut écouter, on exprime cette réaction de l'Ame sur les fibres qu'un objet tient en mouvement. Il y a distraction, par rapport à cet objet, toutes les fois que cette réaction est nulle: elle est nulle toutes les fois que l'Ame, occupée d'autres Objets, concentre toute son Activité sur les fibres appropriées à ces Objets.

LES regles que la Logique prescrit pour augmenter ou soulager l'Attention, tendent toutes à réunir ses efforts sur un petit nombre de fibres. Si j'entreprendois ici de faire l'analyse de ces regles, je montrerois qu'elles prouvent elles-mêmes la probabilité de mes principes.

142. A mesure que la perception de l'Objet devient plus vive par l'Attention, les perceptions des Objets voisins s'affoiblissent; & c'est là un autre *effet* de l'Attention, [138.] dont il faut que je rende raison par les principes que je viens de poser.

LES fibres sensibles & mobiles ont besoin d'esprits pour s'acquiter de leurs fonctions.

TOUT ce qui tend à augmenter ou à diminuer la quantité du fluide nerveux, (31.) augmente ou diminue l'Activité des fibres.

LE fluide nerveux se distribue donc aux fibres dans un certain rapport à la somme d'action qu'elles ont à exercer.

LA quantité du fluide nerveux est déterminée: il ne peut donc se porter en plus grande abondance à certaines fibres, que ce ne soit en

déduction de ce que les fibres voisines auroient pu en recevoir dans le même tems.

L'ATTENTION augmente le mouvement des fibres sur lesquelles elle agit. (138, 139.) Cette augmentation est d'autant plus grande, que l'Attention est plus forte ou plus soutenue.

LES esprits dérivent donc des fibres voisines vers celles sur lesquelles l'Attention s'exerce.

CETTE dérivation, proportionnelle à la quantité du mouvement imprimé par l'Attention, peut aller au point que les fibres voisines soient trop appauvries d'esprits pour faire sur l'Âme une impression sensible. Cette impression peut devenir nulle ou presque nulle par rapport à l'Âme. (138.)

143. **VOILA** une explication purement mécanique; mais qui s'accorde avec une vérité que la Physiologie avoue. Ceux de mes Lecteurs qui ne goûteront pas cette explication, pourront lui préférer celle-ci ou les réunir.

LA Faculté de sentir est bornée comme le sont toutes les Facultés de notre Être. Les bornes de

ces Facultés font celles du Sujet même dans lequel elles résident.

LORSQUE l'Ame est affectée d'une perception très-vive & qu'elle éprouve en même tems une impression très-foible, elle ne peut éprouver cette impression précifément comme elle l'éprouveroit si elle n'étoit pas affectée en même tems d'une perception très-vive. Parce que la capacité de sentir est limitée, le partage l'affoiblit; une impression très-forte éteint ou absorbe une impression très-foible.

LA Faculté de sentir ou d'appercevoir est une Force qui se proportionne à la quantité du mouvement de chaque sensation ou de chaque perception. Mais, l'intensité d'une perception peut devenir telle par l'Attention, qu'elle confume, pour ainsi dire, toute la Force d'appercevoir; enforte qu'il ne reste pas assez de cette Force pour qu'elle puisse se déployer en même tems sur d'autres impressions. Ceci varie dans le rapport des intensités.

144. JE viens de traiter de l'Attention en tant qu'elle est excitée par quelque motif étranger à l'Objet. [138, 140.] Mais, si entre plusieurs Objets que j'ai en même tems sous les yeux, il

en est un qui flatte plus agréablement l'Organe , cet Objet excitera par lui-même mon attention. Le plaisir attaché à l'impression de cet Objet (118 , 120 , 121 , 122.) fera le motif qui me déterminera à lui donner mon Attention.

MON Ame réagira donc sur les fibres que l'Objet tient en mouvement , (137.) & elle réagira avec d'autant plus de force que l'Objet lui procurera plus de plaisir.

L'EFFET est proportionnel à la cause : plus il y a d'intensité dans la cause , plus il y en a dans l'effet.

LE plaisir est la cause qui détermine l'Ame à agir. [117 , 131.] Plus un Objet renferme de plaisir , plus l'Attention s'exerce sur cet Objet.

145. L'Ame de notre Statue réagit donc sur les fibres dont le mouvement lui procure plus de plaisir. (122 , 134 , 135 , 136 , 137.) Par cette réaction , la sensation de l'odeur de l'œillet devient plus vive ; (138.) & plus cette sensation acquiert de vivacité , plus l'Attention augmente.

CELA peut aller au point que la Statue ne
soit

soit plus ou presque plus affectée de l'odeur de rose, (138, 141.) réveillée par celle de l'œillet. (87, 88, 90.)



C H A P I T R E XII.

De la Volonté & de la Liberté.

Erreurs sur ces Facultés.

*Examen de l'opinion de M. l'Abbé de CONDIL-
LAC sur la Liberté*

Réflexions sur l'analyse de l'Ame.

146. **U**N Etre qui préfère un état à un autre état, & qui agit conséquemment à cette préférence, est un Etre qui a une Volonté & qui l'exécute.

Au moment que la Statue a éprouvé la seconde sensation, elle s'est rappelée la première, [187, 88, 90.] elle a préféré l'une à l'autre, (115, 116, 134, 135.) & agissant en conséquence de cette préférence, elle a donné son attention à celle qui lui a plu davantage. (135 136.)

LA *Volonté* & la *Liberté* ont donc commencé à se déployer dans notre Statue dès la seconde sensation. Je suis donc appelé ici à m'expliquer sur ces deux Facultés.

147. *Vouloir* est cet acte d'un Etre sentant ou intelligent, par lequel il *préfère* entre plusieurs manières d'être celle qui lui procure le plus de bien ou le moins de mal.

LA *Volonté* suppose donc la connoissance ou le sentiment de différentes manières d'être. La *Volonté* a nécessairement un objet. Il n'est point de *Volonté* où il n'est point de raison de vouloir.

AINSI, un Etre qui n'auroit pendant toute sa vie qu'une même sensation & qu'un même degré de sensation, n'auroit que la capacité de vouloir, & point du tout de *Volonté*.

LA *Volonté* est donc subordonnée à la Faculté de sentir ou de connoître. Ce sont les sensations ou les perceptions qui déterminent l'exercice de la *Volonté*. [131.]

148. LA *Volonté* est donc *active* : elle préfère un Objet à un autre Objet. [131.] L'Ame n'est pas bornée au simple sentiment qui résulte en elle de l'impression de différens Objets sur ses

Organes; mais elle se détermine pour celui de ces Objets dont l'action est le plus dans le rapport qui fait le plaisir. [118, 120, 121.]

149. L'Effet de cette détermination de l'Ame, l'acte par lequel s'exécute cette volonté particulière, font un effet, un acte de la *Liberté*.

LA Liberté est donc, en général, la Faculté par laquelle l'Ame exécute sa *Volonté*.

AINSI, la Liberté est subordonnée à la Volonté, comme la Volonté l'est à la Faculté de sentir; [147.] cette Faculté l'est à l'action des Organes; [17, 18, 19, 21.] cette action à celle des Objets.

150. MAIS, l'Ame n'exécute sa Volonté qu'en agissant hors d'elle ou sur son Corps: (4, 25.) la Liberté est donc proprement cette *Force motrice* [129.] que l'Ame déploie au gré de sa Volonté sur ses Organes, & par ses Organes sur tant d'Objets divers.

LA Liberté est donc en soi *indéterminée*. C'est une simple Force, un simple pouvoir d'agir ou de mouvoir. La Volonté détermine cette Force à s'appliquer à tel ou tel Organe, à telles ou telles fibres.

IL fuit delà, que plus les Organes sur lesquels la Liberté s'exerce font nombreux & variés, plus la Liberté a d'étendue, plus ses effets font nombreux & diversifiés.

J'ENTENDS ici par les Organes, non-seulement les Sens & les Membres, mais encore toute la mécanique du Cerveau qui fert aux opérations de l'Esprit, & qui correspond aux Sens. (30.)

LA Force motrice est donc dans le rapport des Organes; car les Organes font mus par cette Force. Les Organes font donc aussi dans le rapport de la Force motrice; il n'y en a pas plus que cette Force n'en peut mouvoir; & ils font tels qu'elle peut les mouvoir.

151. AINSI, dans un Homme réduit au seul Sens de l'Odorat, la Liberté est resserrée dans des bornes fort étroites. Cet Homme a un grand nombre d'autres Organes, mais les sensations ne les ayant point encore manifestés à son Ame, la Liberté ne peut se déployer sur ces Organes. (147, 149.) Cette Faculté est donc concentrée dans l'*Attention* que l'Ame donne aux sensations qu'elle éprouve par l'Odorat.

NOUS l'avons vu: (135, 136, 137.) l'At-

tion est l'exercice de la force motrice sur certaines fibres. L'Attention est donc un acte de la Liberté. Cet acte a sa raison dans le plaisir attaché à la sensation. (131, 144, 145.)

152. L'AUTEUR de l'*Essai de Psychologie* paroît avoir eu les mêmes idées que moi sur l'Attention (†) & sur la Liberté. Mais, je ne trouve pas qu'il se soit exprimé exactement sur la Liberté dans le passage qui suit. (*)

“ Nous sentons que nous pouvons mouvoir
 „ la main ou le pied, considérer un Objet ou
 „ nous en éloigner, continuer une action ou la
 „ suspendre. „

CES expressions de notre Auteur sont au moins très-équivoques. La disjonctive *ou* laisse entendre que la notion de la Liberté renferme le pouvoir de faire également deux ou plusieurs choses, de *mouvoir la main ou le pied, de continuer une action ou de la suspendre, &c.*

CERTAINEMENT, si l'on y regarde de près, on reconnoîtra, que la notion de la Liberté ne renferme point cela. La Liberté est le *pouvoir d'agir ou de faire ce que l'on veut.* Tout le Mon-

[†] Chap. VII.

[*] Chap. XLII.

de convient de cette définition, & notre Auteur l'admet aussi. (**) Il n'est donc point essentiel à la Liberté qu'elle s'étende à plusieurs cas, qu'elle ait une certaine latitude. Ce qui lui est essentiel, ce qui la constitue, c'est qu'elle soit un *pouvoir d'agir subordonné à la Volonté*. [149.]

L'AUTEUR l'a bien reconnu ailleurs, lorsqu'il a attribué la Liberté aux Enfans (†) & aux Animaux. (††) En effet, l'Huitre immobile sur la vase & qui ne fait qu'ouvrir son écaille pour recevoir l'eau de la Mer, a une Liberté aussi réelle que la nôtre. Elle *fait ce qu'elle veut*, & sa *Volonté* est d'ouvrir son écaille. Cette Volonté est déterminée par une sensation, celle de la faim.

153. La Liberté ne consiste donc pas à pouvoir agir de deux ou de plusieurs manières; mais elle consiste à agir. Elle ne consiste pas dans *le choix*; mais elle consiste dans *l'action*, qui est l'exécution de ce choix.

LES Animaux dont l'organisation est plus parfaite que celle de l'Huitre, ont aussi une Liberté plus étendue, ou dont les modifications sont

[**] Chap. XLIX.

[†] Chap. VIII.

[††] Chap. LI. *Princ. Phil.* Chap. X, Part. VI.

plus variées & plus fécondes en effets divers. [150.]

QUELLE différence à cet égard entre la Liberté de l'Huitre & celle du Cheval; entre la Liberté du Cheval & celle du Singe!

ET quelle distance de la Liberté du Singe à celle de l'Homme!

QUELLE différence encore entre la Liberté d'un Homme & celle d'un autre Homme; entre la Liberté d'un BIBULUS & celle d'un CÉSAR!

MAIS, quand j'attribue aux Animaux une Liberté, je suis infiniment éloigné de vouloir donner la moindre atteinte à la moralité de nos actions. Je veux dire seulement que les Animaux ont, comme nous, une Volonté & qu'ils l'exécutent. La Volonté ne suppose point par elle-même la *moralité*: mais une Volonté particulière suppose un motif, & ce motif peut n'être qu'une idée purement sensible. (*)

154. DE ces principes, mon Lecteur a déjà tiré cette conséquence; que la Liberté, comme

[*] Je prie que l'on consulte ici le paragraphe 272.

toutes les Facultés de notre Etre , s'étend & se perfectionne. Je montrerai , dans le cours de cet Ouvrage , par quels moyens s'opere cette extension , quels en font les degrés ou les différens termes.

155. QUAND j'ai lu ce que des Auteurs qui ont de la réputation ont écrit sur les Facultés de notre Ame , en particulier sur la Volonté & sur la Liberté , je me suis étonné de la confusion , de l'obscurité & du peu d'exactitude de leurs idées. J'interrompis le fil de cette Analyse , si j'entreprendois ici l'examen des opinions de ces Auteurs. Je dois me borner dans cet Ouvrage à dire ce que les Choses font ou ce qu'elles m'ont paru être , & non ce qu'elles ont paru être à divers Auteurs.

PARMI ces Auteurs , les uns ont attribué à la Volonté ce qui ne convient qu'à l'Entendement , la *reflexion*. Les autres ont transporté à la Liberté ce qui ne convient qu'à la Volonté , le *choix*. D'autres ont transporté à la Volonté ce qui ne convient qu'à la Liberté , l'*action*. D'autres ont rendu la Liberté indépendante de la Volonté ou des motifs , & ont détruit ainsi le fondement de la Vertù.

IL en est enfin, qui ont fait principalement confister la Liberté dans le *pouvoir de suspendre nos jugemens*. Mais la *suspension* des jugemens ne convient pas plus à la Liberté que les *jugemens* mêmes.

LE *jugement* est la perception du rapport ou de l'opposition qui est entre deux idées. Cette perception est entièrement du ressort de l'Entendement. C'est l'Entendement qui compare, qui *juge*.

L'ATTENTION que l'Ame donne aux *idées* qu'elle compare est bien un acte de la Liberté. (135, 136, 137, 151.) L'expression *articulée* du jugement est encore un acte de la Liberté.

MAIS, la suspension du jugement est un acte de la Volonté. Elle ne veut pas prononcer, parce que l'Entendement manque de moyens pour juger. (147.)

JE n'exerce pas ma Liberté, parce que je ne veux pas remuer ma langue & que je ne la remue pas : mais j'exerce ma Liberté, parce que je veux remuer ma langue & que je la remue.

JE n'en dis pas davantage sur les *jugemens* :

ce n'est pas ici le lieu d'approfondir ce sujet. Je voulois relever une erreur sur la Liberté.

156. M. l'Abbé de CONDILLAC, qui a tant médité sur les Facultés de notre Ame, & qui a poussé les recherches en ce genre beaucoup plus loin que la plupart des Auteurs qui l'ont précédé, ne me paroît pas avoir mieux réuissi à nous donner des idées justes de la Liberté.

A la fin de son *Traité des Sensations*, cet Auteur a placé un Écrit fort court, qu'il a intitulé *Dissertation sur la Liberté*. Cet Écrit ne faisant pas corps avec le reste de l'Ouvrage, dont je me suis proposé de faire ailleurs une espece d'Analyse, [15.] je dirai ici un mot de la dissertation dont il s'agit. Le rapport du travail de M. de CONDILLAC avec le mien [14.], & l'usage qu'il a essayé de faire de l'analyse pour approfondir la mécanique de notre Etre, m'engagent à le tirer de la foule des Métaphysiciens qui ont traité de la Liberté. [155.]

157. L'AUTEUR définit d'abord la liberté, le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait. [*]

[*] *Traité des Sensations*, Tome II, page 278.

CE n'est pas sur l'obscurité de cette définition que je veux insister ; c'est sur son peu de justesse. La Liberté n'est pas le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas ; mais c'est le pouvoir de faire ce que l'on fait. Elle n'est pas le pouvoir de ne pas faire ce qu'on fait ; mais elle est le pouvoir de le faire.

La Liberté ne consiste pas dans la *non action* ; mais elle consiste dans l'*action*. [155.] Elle n'est pas telle ou telle action ; elle est, en général, le *pouvoir d'agir avec Volonté*. [149.] Un Etre qui n'exécuteroit & ne pourroit exécuter pendant toute sa vie qu'un seul mouvement, & qui l'exécuteroit *volontairement*, auroit une Liberté aussi réelle que celle de l'Ange. [152.]

158. Voici comment l'Auteur décrit ensuite la Liberté. (*)

“ LA Liberté consiste dans des déterminations
 „ qui, en supposant que nous dépendons
 „ toujours par quelque endroit de l'action des
 „ Objets, sont une suite des délibérations que
 „ nous avons faites ou que nous avons eu le
 „ pouvoir de faire. „

M. de CONDILLAC fait donc consister la Li-

[*] Ibid, pag. 283 & 284.

berté dans le *pouvoir de délibérer* ou de *choisir*. Mais, si l'on ne veut pas confondre ce qu'il convient de distinguer, on dira que ce *pouvoir* appartient à la Volonté. C'est la Volonté qui préfère, qui choisit; (147, 148.) & la Liberté exécute le choix de la Volonté. (149, 150.)

REMARQUEZ cependant, que la Liberté intervient toujours dans la délibération. Elle se déploie alors dans l'attention que l'Ame donne aux idées sur lesquelles roule la délibération. (151, 155.) Le choix que l'Ame fait de ces idées est du ressort de la Volonté. (147.) Ce choix est déterminé par le rapport des idées au bien-être de l'Individu.

159. LA description que notre Auteur fait de la Liberté, est précédée de quelques paragraphes qui la préparent. Je vais transcrire un de ces paragraphes, qui fera connoître de quels principes il est parti.

„ SI on ne délibère pas, dit-il, (*) on ne
 „ choisit pas : on ne fait que suivre l'impres-
 „ sion des Objets. En pareil cas, la Liberté
 „ ne sauroit avoir lieu.

„ MAIS pour délibérer, il faut connoître

[*] Pag. 279, 280.

„ les avantages & les inconvéniens d'obéir à
 „ ses desirs ou d'y résister ; & la délibération
 „ suppose de l'expérience & des connoissances.
 „ La Liberté en suppose donc également.

„ SI notre Statue ayant un besoin , ne con-
 „ noissoit encore qu'un seul Objet propre à la
 „ soulager , & ne prévoyoit aucun inconvé-
 „ nient à en jouir , elle s'y porteroit non-seu-
 „ lement sans délibérer , mais même sans en
 „ avoir le pouvoir ; car elle n'auroit pas de
 „ quoi délibérer : elle ne seroit donc pas libre.

M. de CONDILLAC affirme donc dans ce pa-
 ragraphe , qu'un Etre qui *cede* à l'impression d'un
 Objet sans *délibérer* & sans *pouvoir* délibérer ,
 n'est pas *libre* : que si cet Etre a un besoin ,
 & qu'il ne connoisse qu'un Objet propre à le
 satisfaire , l'*acte* par lequel il y satisfait , n'est pas
 un acte de la *Liberté*.

MAIS , quand cet Etre *cede* à l'impression d'un
 Objet sans *délibérer* , c'est en vertu du plaisir
 attaché à cette impression. Cet Etre *fait* donc
ce qui lui plaît ; & *faire ce qui plaît* , c'est agir
librement , c'est *exécuter sa volonté*. (149.)

QUAND cet Etre satisfait au *besoin* qui le presse ,
 il *fait encore ce qui lui plaît* : sa *Volonté* est de

satisfaire à ce *besoin* : cette *Volonté* s'exécute & il est donc *libre*. Il importe fort peu qu'il connoisse plusieurs Objets ou qu'il n'en connoisse qu'un seul : il suffit qu'il *agisse* conséquemment à sa *Volonté*. (149, 152, 153.)

LA *délibération* prouve simplement que l'Être qui délibère n'a pas assez de pénétration ou d'intelligence pour voir du premier coup-d'œil le vrai meilleur. La *Volonté*, toujours subordonnée à l'Entendement, [147.] flotte quelque temps entre des idées plus ou moins opposées : vient-elle enfin à se fixer ? la *Liberté* s'exerce : un parti est préféré, l'Ame agit conséquemment à cette préférence.

L'ÊTRE dont l'INTELLIGENCE embrasse à la fois tous les Possibles & toutes les combinaisons des Possibles, a vu de toute Éternité le *Vrai Bien* & n'a jamais *délibéré*. Cet ÊTRE est SOUVERAINEMENT LIBRE : par un Acte de SA LIBERTÉ, IL a rendu actuel l'Univers possible.

LE Philosophe (*) qui a introduit cet ÊTRE *choisissant* entre les Plans des Univers *possibles* le meilleur, me paroît s'être plus exprimé en Poète qu'en Métaphysicien. Ici, le *Possible* n'est

[*] LEIBNITZ, *Theod.*

pas ce qui l'est *en soi* ; mais, le *Possible* est ici ce qui l'est relativement à la CAUSE QUI peut l'*actualiser*. Dans ce sens, un seul Univers étoit possible ; c'étoit celui qui étoit en rapport avec les Attributs de la CAUSE pris collectivement. Et entre deux Univers parfaitement égaux en bonté, comment eût-ELLE choisi ? ELLE se connoît ELLE-même, & dans l'Idée qu'ELLE a d'ELLE-même étoit celle de l'Univers *actuel*, expression de sa PUISSANCE & de sa SAGESSE. Cette Idée infiniment complexe renfermoit de toute éternité dans sa composition toutes les modifications possibles de la Matière & des Esprits.

160. TOUTES ces erreurs que l'on a commises sur les Facultés de notre Ame, [155, 156, 157, 158, 159.] doivent principalement leur origine au peu de soin qu'on a pris de bien analyser ces Facultés. On a confondu ce que l'on devoit distinguer : on n'a pas vu nettement comment ces Facultés sont subordonnées les unes aux autres ; comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres.

JE le répète donc ; (71.) ce ne sera que par l'analyse, & par une analyse poussée aussi loin qu'il est possible, que l'on pourra espérer de parvenir à quelque chose de vraisemblable sur la Méchanique de notre Etre. Il faut que le Psy-

chologue étudie l'Homme comme le Physicien étudie la Nature.

161. Au reste, quoique nous soyons obligés de décomposer, pour ainsi dire, notre Être, afin de parvenir à connoître & à développer ses Facultés, nous ne devons pas oublier que ces Facultés ne sont que l'Ame elle-même considérée sous diverses faces.

LES Facultés de l'Ame n'agissent donc pas séparément; mais elles agissent collectivement. Ce que l'Entendement a jugé bon, la Volonté l'embrasse à l'instant, & au même instant la Liberté l'exécute.

VOULOIR & pouvoir agir, & ne pas agir sont deux choses contradictoires. La Volonté est active, c'est-à-dire, libre. [148.] Ce qu'elle veut & peut exécuter, elle l'exécute.

MAIS, il ne faut pas prendre pour un acte de la Liberté la *suspension* d'un acte de la Liberté. [155.] L'Ame n'agit pas lorsqu'elle ne veut pas agir; & elle ne veut pas agir lorsqu'elle n'a point de raison d'agir. [147.] La Liberté ne se déploie pas d'elle-même, indépendamment de la Volonté. (149.) Elle n'est pas

une Force qui tende continuellement à produire un certain effet, (ibid.) & qu'il faille retenir pour qu'elle ne le produise pas. La Liberté n'est, encore une fois, qu'un simple pouvoir d'agir : la Volonté réduit ce pouvoir en acte.



CHAPITRE XIII.

De la dégradation des mouvemens dans les fibres sensibles, & de celle des sensations, qui lui correspond.

Du desir, de sa mécanique & de ses effets.

Naissance des songes.

Idee générale de la mécanique qui les produit.

Examen de la question si l'Ame a plusieurs Idées présentes à la fois.

162. **É**LOIGNONS l'objet qui excite dans l'Ame de notre Statue cette sensation qui lui plaît le plus; (88, 90.) & éloignons-le au point qu'il ne puisse plus agir sur l'Organe. Je l'ai déjà observé: (51.) le mouvement que l'Objet a imprimé à l'Organe, ne s'éteint pas au même instant que l'objet a cessé d'agir. Le mouvement est une Force communiquée qui ne s'éteint que par degrés. Le principe de cette dégradation est, comme l'on fait, dans la communication de cette Force aux Corps environnans. Plus le Corps en mouvement communique de sa Force, plus il en perd.

Et si ce qu'il perd à chaque instant ne lui est pas rendu, il passe enfin de l'état de mouvement à l'état de repos.

163. CECI est l'effet de cette Loi si généralement observée dans la Nature, que rien ne s'y fait par sauts. Cette Loi résulte elle-même de ce grand principe, qu'il n'est point d'effet sans une raison capable de le produire.

L'ÉTAT actuel d'un Corps mu a sa raison dans l'état qui a précédé immédiatement. La déperdition, comme l'accélération du mouvement, observent également la *Loi de continuité*.

164. L'EXPÉRIENCE démontre qu'il en est à cet égard, du mouvement des fibres du Cerveau, comme du mouvement de tous les Corps qui sont exposés sous nos yeux. Si un de nos sens a été fortement ébranlé par un Objet, la sensation qui résulte de cet ébranlement, continuera après que l'Objet aura cessé d'agir. Je renvoie là-dessus à l'exemple que j'ai rapporté dans le paragraphe 55.

165. LE mouvement s'éteint très-promptement dans les Corps mols & dans ceux dont les surfaces sont raboteuses; il se conserve plus

long-tems dans les Corps élastiques & dans ceux dont les surfaces sont très polies. On peut donc inférer de la durée de certaines sensations, (55.) que l'Instrument immédiat du Sentiment est doué d'une certaine élasticité ou d'une très-grande mobilité. La conjecture que j'ai indiquée sur le Siege de l'Ame (31.) s'accorde fort bien avec cette induction.

166. AINSI, la durée des sensations est en raison composée de la mobilité des Organes, du tems pendant lequel les Objets ont agi sur les Organes, & de l'intensité de cette action.

167. LA sensation qui fixe l'Attention de notre Statue (145.) fuit donc la dégradation du mouvement qui l'occasionne. (162, 164.) Elle s'affoiblit par degrés, & l'Ame sent cet affoiblissement : car c'est une Loi de l'Union, qu'il ne survient aucun changement dans les fibres sensibles, qu'il n'y ait dans l'Ame quelque chose qui corresponde à ce changement. (44.) L'Ame a la conscience de ses modifications.

168. L'AME de la Statue passe donc d'un plaisir vif à un plaisir moins vif ; (118, 120, 121. 122.) d'un mieux-être à un moins bien-être. (53, 115.)

ELLE ne peut éprouver le moins bien-être qu'elle ne se rappelle le mieux-être. Si elle ne se le rappelloit point, comment sentiroit-elle qu'elle est moins bien ? J'ai tenté de pénétrer la manière dont le rappel s'opere. (III.)

169 LA Statue ne démêle pas tous les degrés par lesquels la sensation passe en se dégradant : elle ne fait que les degrés les plus sensibles. L'Organe n'est pas assez délicat pour transmettre à l'Âme toutes ces nuances. La flamme d'une bougie vue à six pieds de distance, n'affecte pas l'œil moins sensiblement que si elle n'étoit vue qu'à cinq pieds. Il est cependant bien clair que les rayons sont plus écartés à six pieds de distance, qu'ils ne le sont à cinq pieds, &c.

170. Le sentiment que l'Âme a de la dégradation de la sensation ; l'espece de comparaison [H5.] qu'elle fait entre l'état de dégradation sensible, & l'état où la sensation étoit dans sa force, excite en elle le desir de jouir encore de cet état.

171. Ce desir devient d'autant plus vif, que la sensation s'affoiblit davantage. Il naît de la différence des situations. Plus les situations viennent à différer, plus l'Âme sent la diminution

de son bien-être : plus elle le sent, plus elle desire le mieux-être dont elle a le souvenir. [168.]

172. QU'EST-CE que ce *desir* ? Pour le savoir, j'observe ce qui se passe au-dedans de moi lorsque je desire.

PRESSÉ de la soif, & ne pouvant satisfaire à ce besoin, mon imagination me retrace une eau crySTALLINE qui fuit en murmurant : je crois la voir, l'entendre murmurer : je m'imagine la sentir sur mes levres : elle inonde déjà mon palais desséché : j'en bois à longs traits.

PLUS mon imagination me retrace avec force le plaisir que j'ai goûté en me désaltérant, plus je souffre de ne jouir de ce plaisir qu'en idée. Le sentiment de la soif en devient plus incommode, plus actif. Ce sentiment réagit sur l'Imagination, & l'Imagination sur ce sentiment.

173. JE vais analyser cette situation : je parviendrai peut-être à découvrir la mécanique du *desir*.

LES sensations doivent leur origine à l'action des Objets sur les Sens & à celle des Sens sur l'Ame. (17, 18, 19, 21, 45.) Les sensations se

conservent dans le Cerveau, (57, 58, 95.) & l'Ame les rappelle. Ce rappel est un effet de l'Activité de l'Ame, & cette Activité, l'Ame la déploie sur son Corps: [128, 129.] car, puisque la Mémoire tient au Corps, (57, 58.) il faut que l'Ame agisse sur son Corps lorsqu'elle rappelle les sensations.

L'AME agit donc sur les différens points du Cerveau (34.) auxquels tiennent les sensations. Elle agit sur les fibres sensibles qui ont été mues par les Objets: elle y excite des ébranlemens semblables ou analogues à ceux que les objets y avoient excités. Par-là, elle réveille les sensations attachées à ces ébranlemens.

LA mécanique de l'Imagination ne diffère point à cet égard de celle de la Mémoire. Ces deux Facultés ne sont proprement que la même Faculté considérée sous diverses faces, comme je le ferai voir ailleurs.

174. LORS donc que je crois voir, entendre, toucher, goûter, boire une eau pure, [172.] mon Ame agit sur les différens Sens sur lesquels cet objet avoit agi auparavant: elle y excite des mouvemens semblables ou analogues à ceux que cet objet y avoit excités. [173.]

Elle se procure ainsi une jouissance imaginaire de cet objet ; & voilà le *desir*.

175. MAIS, le sentiment qu'a mon Ame de la différence qui est entre cette jouissance imaginaire & la jouissance réelle qu'elle a éprouvée, augmente l'activité du desir. Mon Ame fait effort pour élever la jouissance imaginaire au degré de vivacité de la jouissance réelle. Elle augmente de plus en plus l'intensité des mouvemens qu'elle communique aux fibres de différens Sens & à différentes fibres du même Sens. (84.) Le besoin n'en devient que plus pressant ; car mon Ame ne peut se représenter vivement le plaisir qu'elle a goûté en se désaltérant, qu'elle ne soit plus affectée de la privation de ce plaisir & du besoin dont il est l'effet.

176. L'Ame de notre Statue fait donc effort pour ramener la sensation qui s'affoiblit (162, 167.) au degré de vivacité qui lui procuroit le plus de plaisir. [168.] Elle agit donc sur les fibres représentatives de ce degré, ou aux mouvemens desquelles le souvenir de ce degré a été attaché : (III.) elle augmente par là l'intensité de ces mouvemens, & conséquemment la vivacité du souvenir qui leur correspond. (173, 174, 175.)

177. MAIS, la Force motrice dont l'Âme est douée n'est pas illimitée. Cette Force s'épuise par un exercice trop long-tems continué. [13.] L'Âme de la Statue tombe donc insensiblement dans une sorte d'épuisement. Tout mouvement cesse enfin dans les fibres, & l'Âme rentre en léthargie.

178. IL suit des principes que j'ai établis sur l'Activité de l'Âme dans les Chapitres XI & XII, que l'Âme ne peut se tirer par elle-même de cet état de léthargie. Pour que son Activité se déploie, il faut qu'elle soit déterminée à se déployer par quelque motif présent à l'Entendement, & que la Volonté embrasse. [130, 131, 147, 148, 149, 150, 161.] Or, il n'est point de motif où il n'est point de sensation, & il n'est point de sensation où il n'est point de mouvement qui l'occasionne. (17, 18, 19, 20, 21.)

L'Âme demeureroit donc dans une inaction éternelle, si une cause extérieure ne mettoit son Activité en jeu. Cette cause réside dans les mouvemens imprimés aux fibres nerveuses. [26, 30, 31, 32, 33.]

179. SOIT que ces mouvemens dérivent de l'action des Objets, soit qu'ils aient leur rai-

fon dans quelque impulsion interne du Cerveau ; l'effet est essentiellement le même. L'Ame éprouve à l'instant les sensations attachées à ces mouvemens, & son Activité se déploie.

180. SI nous supposons donc qu'il se fasse dans le Cerveau de notre Statue quelque mouvement qui se communique aux fibres qui ont été ébranlées par les corpuscules émanés de la rose, ou par les corpuscules émanés de l'œillet, les sensations qui répondent au mouvement de ces fibres se réveilleront aussitôt ; & ce sera un *songe* que la Statue ne pourra encore distinguer de la *veille*.

181. LES mouvemens de la circulation & d'autres qui en dérivent, (24.) peuvent occasionner de ces impulsions qui se communiquent aux fibres sensibles qui ont été mues par les Objets. J'ajoute *qui ont été mues*, parce que j'ai fait voir dans le paragraphe 87, que cette condition est essentielle.

182. AINSI, le *songe* de notre Statue ne peut rouler que sur les deux sensations qu'elle a éprouvées. Elles seront réveillées à la fois, si l'impulsion interne agit à la fois sur les fibres auxquelles tiennent ces sensations. Elles seront

réveillées l'une par l'autre, si l'impulsion interne n'agit que sur les fibres appropriées à une des sensations. [73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 2, 3, 4, 5, 8.]

183. COMME la sensation de l'œillet est celle qui a excité l'Attention [133, 134, 135,] & le desir [170, 171.] de la Statue, les fibres appropriées (85.) à cette sensation sont celles qui ont été le plus fortement ébranlées. (136, 137, 139, 145, 176.) Une conséquence nécessaire de cela, c'est que ces fibres sont aussi celles qui ont le plus de disposition à se mouvoir. [88.] Je me suis beaucoup appliqué à approfondir tout ce qui concerne cette disposition. Je renvoie là-dessus aux Chapitres VII, VIII & IX.

IL y a donc lieu de penser, que la sensation de l'œillet sera celle que l'impulsion interne (181.) réveillera la première. Cette sensation réveillera à son tour celle de la rose. (87.) L'Âme donnera de nouveau son Attention à celle de l'œillet; (134, 135.) & ce jeu se répétera autant de fois qu'une nouvelle impulsion ébranlera les fibres.

184. QUE des impulsions intestines puissent

agir sur les fibres sensibles & réveiller ainsi les sensations attachées à l'ébranlement de ces fibres, c'est un fait que l'expérience atteste. Si, pendant que je suis dans l'obscurité, je presse fortement le coin de mon œil avec le doigt, je verrai à l'instant des éclats de lumière. La simple pression du doigt fait donc sur le nerf optique une impression semblable à celle qu'y produiroit la présence d'un Corps lumineux. Une circulation trop accélérée produit sur ce nerf les mêmes effets. Elle en produit d'analogues sur le nerf auditif : l'on croit entendre alors différens sons.

JE pourrois aisément grossir la liste de ces faits : mais ceux que je viens d'indiquer me paroissent suffire pour établir la vérité dont il s'agit.

185. J'AI supposé que la Statue avoit les deux sensations présentes à la fois : (116, 133.) comme il est des Philosophes qui doutent si nous avons *à la fois* plusieurs idées, je suis acheminé à traiter ici cette question.

AVANCER que l'Ame a plusieurs sensations présentes à la fois, c'est avancer que l'Ame éprouve dans le même instant indivisible différentes modifications. J'ai admis cela ; mais, parce que je ne l'ai pas prouvé, ce n'étoit qu'une pure sup-

position : je dois maintenant démontrer que cette supposition est vraie , s'il est possible de démontrer quelque chose dans une pareille matière.

186. MA démonstration est très-simple. Si l'Ame n'éprouvoit pas à la fois plusieurs sensations , il n'y auroit point de *Réminiscence* , & s'il n'y avoit point de *Réminiscence* , il n'y auroit point de *Personnalité*. (90, 113.)

Je dis d'abord qu'il n'y auroit point de *Réminiscence* : car si lorsque l'Ame éprouve pour la seconde ou la troisième fois une sensation , elle ne se rappelloit point qu'elle l'a éprouvée , cette sensation lui paroîtroit aussi nouvelle que si elle ne lui eût jamais été présente.

TOUTES les sensations seroient donc isolées dans l'Ame. Elles se succédroient les unes aux autres sans qu'il y eût jamais entr'elles cette liaison que forme la *Réminiscence*. Il n'y auroit point de *Moi* qui rassemblât ces sensations : il n'y auroit point de *Personnalité*. (113.)

187. MAIS , si lorsque l'Ame est affectée pour la seconde ou la troisième fois d'une sensation , elle se rappelle au même instant qu'elle l'a déjà éprouvée , elle revêt à la fois deux modifications

différentes. Elle a la conscience de la sensation excitée actuellement par l'objet & la conscience que cette sensation l'a déjà affectée.

Ces deux sentimens ne peuvent être ramenés à un sentiment unique : car le sentiment d'une sensation nouvelle ne peut renfermer le sentiment d'une sensation qui n'est pas nouvelle.

L'AME a donc dans le même instant indivisible, deux sentimens très-distincts, ou qui diffèrent essentiellement l'un de l'autre.

188. PAR une conséquence nécessaire du même principe, si l'Ame n'avoit pas plusieurs idées présentes à la fois, elle ne pourroit comparer ou juger. Cette proposition est facile à démontrer. Si l'idée du *Sujet* disparoït au même instant que l'Ame a l'idée de l'*attribut*, comment pourroit-elle juger que l'idée de l'*attribut* est renfermée dans celle du *Sujet* ?

LE *Sujet* & l'*attribut* sont deux idées *relatives*: l'une suppose l'autre. Pour que l'Ame apperçoive la relation, il faut nécessairement qu'elle ait les deux idées présentes à la fois, puisque le *jugement* n'est que la perception du rapport qui lie ces deux idées.

189. MAIS, dit-on, les idées se succèdent

dans l'Ame avec une si grande rapidité, qu'elle équivaut presque à la simultanéité. En passant rapidement de l'idée du Sujet à celle de l'attribut, l'Ame sent qu'elle n'a pas changé d'état; & ce sentiment est ce que nous nommons *jugement affirmatif*.

JE n'opposerai à cette opinion qu'un seul argument: il suffira à la détruire.

IL est des jugemens *négatifs*, comme il est des jugemens *affirmatifs*. Lorsque l'Ame juge qu'un attribut ne convient pas à un Sujet, elle sent donc que son état change en passant de l'idée de ce sujet à l'idée de cet attribut. Pour qu'elle sente ce changement, il faut qu'elle compare les deux états, & pour qu'elle les compare, il faut qu'elle les ait présents à la fois. Si elle n'avoit jamais à la fois qu'une seule idée, son état seroit toujours *absolu* & jamais *comparatif*. Elle changeroit continuellement d'état, & ne s'en appercevroit jamais.

190. L'Ame n'auroit donc point d'idées *relatives*, & conséquemment de plaisirs *relatifs*. J'entends par ces plaisirs ceux qui naissent de la comparaison que l'Ame fait entre différentes sensations ou différentes perceptions qui coexistent dans l'Ame, ou qui s'y succèdent dans un cer-

tain ordre. Ainsi, l'*Harmonie* en Musique, en Peinture, en Architecture, en Sculpture, &c. seroit perdue pour l'Ame si elle n'avoit qu'une seule idée présente à la fois.

191. ET qu'on ne dise pas que l'Ame a des idées *complexes*: car pour avoir une idée complexe, il faut avoir à la fois toutes les idées particulières dont elle n'est que l'assemblage ou le résultat. Je ne puis avoir l'idée complexe d'une Statue, que je n'aie les idées de toutes les Parties qui la composent; car toutes les Parties d'une Statue & cette Statue ne font qu'une seule & même Chose. Je ne puis juger que cette Statue est belle, si je ne compare entr'elles ses différentes Parties & les proportions de chaque Partie.

192. ENFIN, si l'Ame n'avoit jamais qu'une idée présente à la fois, elle n'auroit ni Volonté, ni Attention, ni desir.

ELLE n'auroit point de Volonté, parce que la Volonté suppose un choix, & que le choix suppose la présence de deux ou de plusieurs idées que l'Entendement compare. (147.)

ELLE n'auroit point d'Attention, parce que
l'Attention

l'Attention est un exercice de la Force motrice, qui a sa raison, ou dans la prépondérance du plaisir d'une sensation sur celui d'une autre sensation, [144.] ou dans un motif étranger à l'objet de la sensation, mais qui ne peut en être séparé. [140.]

ELLE n'auroit point de desir, parce que le desir est le souvenir ou la représentation d'un état plus agréable ou moins douloureux que celui dont l'Ame est actuellement affectée, [170, 171, 172 & suiv.] &c.





CHAPITRE XIV.

Théorie générale des idées.

Des idées sensibles.

De leur division en simples & en concretes.

Des abstractions sensibles.

De l'Imagination.

193. **I**L faut que j'épuise tout ce qui découle nécessairement des deux premières sensations de notre Statue : la marche analytique que je me suis prescrite l'exige.

QUAND la sensation de l'œillet succédera à celle de la rose, la sensation de la rose, à celle de l'œillet ; quand cela aura été répété plusieurs fois, la Statue acquerra-t-elle les idées de succession, de nombre, de durée, d'existence ?

194. J'APPERÇOIS que la solution de ces questions dépend de la détermination précise du mot idée.

DANS le paragraphe 19, j'ai pris ce mot dans

sa signification la plus étendue , pour toute maniere d'être de l'Ame, dont elle a la *conscience*. Je pouvois donner là à ce mot le sens le plus étendu : je parlois de l'origine de toute idée.

MAIS les manieres d'être de l'Ame varient comme les degrés de sa perfection. Le mot *idée* reçoit donc différentes déterminations suivant les manieres d'être que l'Ame revêt.

TANTÔT il n'exprime que de pures sensations : tantôt il désigne des notions. Il s'applique ainsi au Sentiment & à la Réflexion. Je suis donc obligé d'ébaucher ici la Théorie des idées , & d'abandonner pour quelque tems ma Statue : je la reprendrai ensuite avec plus d'avantage. [132.]

195. LA *sensation* est une modification de la Faculté de sentir ; & cette modification, toujours accompagnée de plaisir ou de douleur, a son origine dans l'ébranlement des fibres sensibles, [17.] soit que cet ébranlement ait sa cause dans l'impression d'un Objet, soit qu'il dérive de quelque mouvement intestin qui se communique à ces fibres. [181, 184.]

196. LA *perception* ne differe de la sensation que dans le degré de l'ébranlement. La *percep-*

tion est, comme la définit l'Ecole, la *simple appréhension de l'Objet* : elle annonce simplement sa présence. Si l'ébranlement augmente au point que la perception soit accompagnée de plaisir ou de douleur, elle devient *sensation*. Je vois de la lumière; j'ai une perception. Cette lumière est-elle assez forte pour offenser l'Organe? j'éprouve une sensation.

197. L'AME compare entr'elles des perceptions. Elle sent qu'une perception n'est pas une autre perception. Ce sentiment résulte de la différence qui est entre un mouvement & un autre mouvement, & du rapport de chaque mouvement à la Sensibilité ou à la *Perceptibilité*. [119.]

198. NOUS ne savons en quoi consiste ce rapport, parce que nous ignorons ce qui constitue dans l'Ame la *Perceptibilité*. Mais nous savons qu'il ne se fait aucun mouvement dans les fibres sensibles, qu'il n'y ait dans l'Ame quelque chose qui corresponde à ce mouvement. Cette chose est ce que nous nommons du nom général de *sensation* ou de *perception*.

199. AINSI, nous ne pouvons définir les sensations, & pour connoître telle ou telle sensation particulière, il faut l'éprouver. Pour pouvoir l'é-

prouver, il faut être doué de l'Organe au jeu duquel cette sensation a été attachée. Et comme chaque Espece de sensation a son organe ou ses fibres propres, [85.] le sentiment d'une sensation ne peut nous donner celui d'une sensation d'espece différente. Un Homme dont le Nez seroit dépourvu des fibres appropriées à l'odeur de l'œillet, ne pourroit acquérir aucun sentiment de cette odeur. L'Activité des Corps est donc, par rapport aux Etres sentans, en raison directe du nombre & de la qualité des instrumens au moyen desquels ils en éprouvent les impressions. Il peut donc y avoir des Etres pour lesquels ce Monde est très-différent de ce qu'il nous paroît être. Pour varier le Spectacle de l'Univers, l'AUTEUR de l'Univers a pu ne varier que les Lunettes.

200. UNE perception n'étant que l'Ame elle-même modifiée, elle ne peut éprouver cette perception qu'elle ne sente que c'est elle qui l'éprouve. Ce sentiment est ce que les Métaphysiciens nomment *conscience* ou *apperception*, & il est inséparable de toutes les opérations de la Sensibilité & de la Liberté. L'Ame ne se connoît point elle-même : elle ne connoît que par le ministère des Sens, & elle n'est rien de ce qui tient aux Sens. [2, 17.] Mais l'Ame sent ce qui se passe en elle ; & elle ne peut le sentir, qu'elle

ne sente en même temps que c'est en elle que cela se passe. Elle s'identifie donc avec ses perceptions ; & nous avons vu que cette identification est le fondement de la personnalité. [113.]

201. LES rapports (40.) qui lient l'Activité des Objets à celle des Sens , l'Activité des Sens à celle de l'Ame , donnent naissance aux sensations & aux perceptions. L'Ame apperçoit donc les Objets sous ces rapports. Ses premières sensations , ses premières perceptions n'en sont ainsi que de simples résultats , absolument indépendans de toute opération de l'Esprit. Elles sont les Loix (40.) primitives de notre Etre. Chaque Sens transmet à l'Ame son Objet dans le rapport de l'Activité de cet Objet à la mécanique de ce Sens. Et parce que tout ce qui existe hors de l'Ame a des déterminations (ibid.) indépendantes de l'Ame , chaque sensation , chaque perception a ses déterminations qui la distinguent de toute autre , & qui font qu'elle est ce qu'elle est.

202. ENTRE ces modifications de l'Ame , qui sont de simples résultats des impressions des Objets sur les Sens , (201.) il en est que l'Ame ne peut *décomposer* , parce qu'elles répondent à une *impression* qui est *une & simple*.

LES modifications de l'Ame qui ont ce caractere , portent le nom d'*idées simples*.

TELLES sont les sensations des odeurs , des saveurs , des sons , des couleurs , du froid , du chaud , &c. de toutes les qualités sensibles.

CHACUNE de ces sensations est en soi *une* , *simple*. L'Ame peut bien y démêler des degrés ; [162, 3, 4, 5, 6, 7, 9.] mais ces degrés sont toujours des degrés de la même sensation. La sensation est toujours *une* , absolument *une* dans chaque degré.

LES perceptions de l'étendue , de la solidité , de la Force d'inertie , du mouvement sont encore des *idées simples*.

CAR , quoique dans une étendue quelconque , l'Ame découvre des parties ; ces parties sont toujours de l'*étendue* : cette étendue est toujours en soi *une* , *simple*. Ceux donc qui ont entrepris de définir l'*étendue* , ont entrepris de définir une odeur , un son , une couleur. Dire avec l'Ecole , que l'*étendue* est *ce qui a des parties hors de parties* , ce qui a des parties *les unes hors des autres ; partes extra partes* , c'est dire que l'*étendue* est étendue.

UNE *Force* quelconque est ce qu'elle est : ses effets la déterminent, la manifestent. (123, 124.) Mais, ces effets ne sont pas cette *Force* : ils n'en sont que le produit. Les degrés de cette *Force* ne sont que cette *Force* augmentée ou diminuée. Sa direction est sa détermination vers un point plutôt que vers un autre point, &c.

APPLIQUEZ cela à la solidité, à la *Force* d'inertie, au mouvement, à toutes les *Forces physiques*. Toutes sont essentiellement *simples*, au moins dans notre manière de sentir & de concevoir : mais, elles peuvent se combiner ensemble & concourir à produire certains effets, comme je le dirai bientôt.

OBSERVEZ néanmoins qu'il est de ces *Forces* qui ne sont point susceptibles d'*augmentation* ni de *diminution*. Telles sont celles qui constituent ce que nous nommons les *attributs essentiels* de la matière. Ces *Forces* demeurent invariablement les mêmes dans chaque Partie de la *Matière*. Leurs effets sont par-tout uniformes. La perception de ces effets est une idée *simple*.

IL en est à cet égard des *Forces intellectuelles* comme des *Forces physiques*. La perception, le sentiment d'un acte de l'Entendement, de la Vo-

lonté, de la Liberté est une idée *simple*. Nous ne pouvons pas plus décomposer ces Forces, ces Facultés que nous ne pouvons décomposer l'Ame dont elles font les *attributs essentiels*. (*)

203. VOILA les différens *genres* de sensations & de perceptions qui composent la classe des idées simples. Le caractère de ces idées est, comme l'on voit, de ne pouvoir être décompo-

[*] †† CE que j'esquiffois dans ce paragraphe 202 en Septembre 1757, sur la *simplicité* ou l'*immatérialité* des Forces que nous nommons *physiques*, feu M. LAMBERT, de l'Académie de Prusse, l'avoit développé depuis avec beaucoup de profondeur dans sa savante *Architeétonique*, publiée en Allemand en 1771; & la singulière conformité des idées de ce grand Métaphysicien avec les miennes me flatte d'autant plus, qu'il étoit beaucoup plus capable que moi d'approfondir ce sujet abstrait. Ceux de mes Lecteurs qui ne possèdent pas la langue Allemande, trouveront un Précis très-bien raisonné de la Théorie des Forces de M. LAMBERT dans un petit Ouvrage publié en François, à la Haye en 1780, sous le titre d'*Exposition de quelques points de la Doctrine des Principes* de M. LAMBERT. L'Auteur très-estimable de cet Écrit étoit lui-même très-capable de manier les matieres les plus difficiles de la Métaphysique.

J'ai eu encore la satisfaction de m'être rencontré, sans le savoir, avec l'habile Académicien de Berlin, sur les principes les plus fondamentaux de la Psychologie, & je ne pouvois guere avoir de meilleures preuves que je ne m'étois pas trompé à l'égard de ceux que j'avois moi-même posés pour servir de base à mes recherches psychologiques.

fées en d'autres idées. Chaque idée simple est une au sens le plus étroit. On nomme ces idées; on ne les définit point; car la *définition* est l'énumération des idées que renferme un sujet. Mais, si un sujet simple agit, on le définit par son action. C'est ainsi que l'on définit les Forces; [123, 124, 202.], l'Ame, par ses opérations. [4, 124.]

204. REMARQUONS ici, que ce qui nous donne des idées simples n'est point *simple*. Par exemple, ce qui donne à notre Statue la sensation de l'odeur d'œillet, est *composé*. L'objet est un composé de corpuscules: [38.] l'organe est un composé de fibres. [41, 42, 43.] Mais, ces corpuscules sont à-peu-près similaires; les fibres le sont pareillement: [85, 111.] Chaque corpuscule, chaque fibre, chaque fibrille produit donc le même effet essentiel. Ce sont des Forces infiniment petites, qui concourent par leur réunion à donner à la sensation un certain degré d'intensité. La sensation est essentiellement la même dans toutes les fibrilles; mais, s'il n'y avoit qu'une fibrille qui fût affectée, la sensation seroit infiniment foible.

C'EST donc de l'identité & de la simultanéité de l'action des fibres que résultent la simplicité &

l'intensité de l'impression. De la simplicité & de l'intensité de l'impression résultent celles de la sensation.

ENTENDEZ par cette *intensité* celle qui est attachée au nombre des fibres mues. Il est une autre source d'intensité; c'est le degré de mouvement des corpuscules.

205. QUAND deux ou plusieurs ordres de fibres d'un même Sens, (85, 86.) ou que des ordres de fibres de deux ou de plusieurs Sens sont ébranlés à la fois par un Objet, l'impression qui en résulte est composée. La sensation ou la perception qui répond à cette impression, est donc aussi composée. Elle est le résultat de plusieurs impressions particulières, & spécifiquement ou génériquement différentes. C'est ce que l'on nomme *idée composée*, par opposition aux *idées simples*. (202, 203, 204.)

A la classe des idées composées se rapportent les perceptions de tous les Corps qui nous environnent.

ON dit qu'ils sont des *Touts particuliers* ou *concrets*, pour exprimer leur existence individuelle & leur composition. Les perceptions qui

représentent ces Touts, sont donc des idées *particulières* ou *concrètes*.

206. LES idées simples & les idées composées ou concrètes étant de purs résultats de l'action des Objets sur les Sens, [201, 202, 205.] on les nomme *idées sensibles*, par opposition à celles dont la formation tient à quelque opération de l'Esprit.

207. LORSQU'UNE idée concrète affecte l'Ame, celle-ci n'est pas tellement dépendante de l'action de l'Objet, qu'elle ne puisse point du tout modifier cette action. En vertu de cette Activité que l'Ame exerce sur ses sensations, (135.) elle peut décomposer l'idée concrète: elle peut séparer, pour ainsi dire, de l'Objet ce qui dans la Nature n'en est point séparé. Cette opération que l'on nomme *abstraction*, est un acte de l'Attention. (136, 7.) Les effets de cette Force varient comme ses déterminations. (140.) Tantôt l'Ame est déterminée à donner son Attention à une certaine Partie de l'Objet; & cela se nomme une abstraction *partielle*. Tantôt elle est portée à ne fixer qu'un certain mode de l'Objet, son odeur, sa couleur, sa figure, son mouvement, &c. & cela se nomme une abstraction *modale*. Tantôt enfin, elle ne considère en dif-

férentes idées concretes que ce qu'elles ont de commun ; & cela se nomme une abstraction *universelle*.

208. L'OPÉRATION de l'Ame dans toutes ces abstractions se réduit à l'attention qu'elle donne à quelques-unes des impressions particulieres qui composent l'idée totale ou concrete. [205.] Comme chacune de ces impressions a son caractère propre, ses déterminations, [201.] l'Ame peut les distinguer (131, 197.) & donner son attention à l'une préférablement à l'autre, [134, 135.] dans le rapport au motif qui la détermine. [130, 131, 140, 147, 148, 149.]

209. DANS tous ces cas, l'idée *abstraite* n'est qu'une idée *sensible* (206.) détachée par l'Attention du Tout dont elle faisoit partie. (205.) Je puis donc nommer abstractions *sensibles*, toutes les abstractions de ce genre.

210. C'EST par une Activité composée qu'un Objet agit à la fois sur deux ou plusieurs Sens. (205.) Cette activité est un agrégat de plusieurs Forces particulieres qui conspirent à produire un certain effet. (202.) Cet effet est l'idée concrete qui s'excite alors dans l'Ame, (*ibid.*) & qui est comme l'expression idéale de

ces Forces. C'est ainsi que la réunion de diverses Forces qui font dans la Matière, donne à l'Âme l'idée concrète du Corps. Ce qui excite dans l'Âme l'idée de l'étendue, n'est pas ce qui lui donne l'idée de l'inertie. Chaque qualité sensible est de même l'effet d'une Force inhérente au Sujet de cette qualité. Le rapport de cette Force au Sens sur lequel elle agit & la liaison de ce Sens avec l'Âme en vertu de l'Union, donnent naissance à l'idée de la qualité.

211. CHAQUE Sens a sa mécanique, son action, sa fin. Il n'est point de rapport entre les idées que l'Âme reçoit par un de ses Sens & les idées qu'elle reçoit par un autre Sens. Ce n'est donc point une question, si un Aveuglé, à qui l'on ouvrieroit les yeux, reconnoîtroit à la Vue un Corps rond pour être ce même Corps qu'il auroit touché auparavant? S'il n'est aucun rapport entre une odeur & un son, entre une saveur & une couleur, il n'en est point non plus entre les idées que le Toucher nous donne d'un Corps rond, & celles que nous en acquérons par la Vue. Mais, nous jugeons par la Vue de ce que nous avons touché, lorsque l'expérience nous a une fois enseigné à nous servir de ces deux Sens, & qu'elle a produit ce que l'on nomme l'association des idées.

212. LES *idées* que les Objets font naître dans l'Ame, peuvent se représenter à l'Ame sans l'intervention des Objets. La Faculté par laquelle ces représentations s'opèrent, est l'*Imagination*.

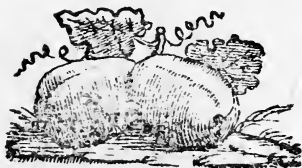
213. MAIS, les idées sont attachées aux mouvemens des fibres sensibles. (17, 57, 58.) Pour qu'une idée se présente de nouveau à l'Ame, il faut donc que les fibres appropriées à cette idée (85.) soient mues de nouveau. La disposition du Cerveau à répéter ces mouvemens, constitue donc le physique de l'*Imagination*.

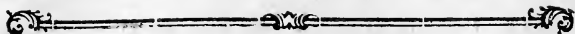
214. SI une ou plusieurs des idées qui composent une *idée concrete* (205.) sont reproduites, toutes les autres se reproduiront à l'instant. La conservation des idées tient au cerveau : (57, 95.) l'*idée concrete* résulte des mouvemens excités par un Objet dans différens ordres de fibres d'un ou de plusieurs Sens ; (205.) la reproduction de l'*idée concrete* par l'*Imagination* dépend donc en dernier ressort d'une communication secrète entre les différens ordres de fibres qui concourent à la production de cette idée. En vertu de cette communication, les mouvemens naissent les uns des autres. Il n'est pas tems encore de chercher à pénétrer le comment de cette liaison : je me borne à présent à indiquer les raisons qui en établissent la vraisemblance. Je

dis là *vraisemblance* & non la *vérité*, pour ne pas m'exposer au juste reproche de témérité, si j'osois décider sur un sujet aussi obscur. Mais, si l'on se rappelle les principes que j'ai exposés dans les Chapitres VII & IX sur le physique de la Mémoire & de la Réminiscence, on jugera du degré de cette vraisemblance, & on évaluera le poids des raisons. Si les fibres sensibles de tous les ordres ont une disposition naturelle à retenir les déterminations que les Objets leur ont imprimées, les fibres de différens ordres, qui ont été mues à la fois par un Objet, peuvent avoir acquis ainsi une disposition à s'ébranler réciproquement. Les déterminations que le Cerveau reçoit des Objets, répondent à l'action des Objets. Une idée concrete ne peut se conserver qu'il n'y ait dans le Cerveau quelque chose qui corresponde exactement à l'Objet de cette idée, puisque l'idée est la représentation de l'Objet. Cette chose, la chercherons-nous ailleurs que dans des fibres & des collections de fibres? Leur structure & leur arrangement respectif peuvent renfermer des conditions en vertu desquelles elles deviennent causes réciproques de leurs mouvemens, lorsqu'elles ont été mues ensemble par l'Objet une ou plusieurs fois. Ces conditions sont celles d'un problème qui n'a pas encore été résolu.

215. CE que je viens de dire de la reproduction des idées qui composent une idée concrète, doit s'appliquer à la reproduction de toutes les idées concrètes qui ont été excitées à la fois ou successivement par différens Objets. L'ordre dans lequel elles ont été excitées ou dans lequel elles se sont succédées, influera sur celui de leur reproduction par l'Imagination. Je le répète ; (214.) je ne cherche point encore comment cela s'opère ; je poë simplement les faits.

216. ENFIN ; il en est de même encore de la succession des idées simples. [202.] L'ordre dans lequel les Objets les auront fait naître , déterminera celui dans lequel l'Imagination les reproduira.





CHAPITRE XV.

Suite de la Théorie générale des idées.

Des effets généraux du Langage.

Des abstractions intellectuelles.

Des notions.

De la Substance, des attributs, des modes.

De l'Essence.

Réflexions sur les Essences.

De différens genres de notions.

217. **L**ES idées que nous recevons par les Sens, nous les revêtons de signes ou de termes qui les représentent. De là un nouvel ordre de choses : de là de nouvelles idées & de nouvelles distributions d'idées. La parole développe & perfectionne toutes nos Facultés.

L'ORIGINE du langage n'est point de mon

fujet. Je dois supposer le langage introduit, & en considérer les effets généraux.

218. LA relation naturelle qui est entre les Objets & nos idées, est indépendante de l'Ame. Il n'est point en son pouvoir de n'être pas affectée d'une certaine idée lorsqu'un certain Objet agit sur ses Sens. L'idée est un signe *naturel* de l'Objet, & ce signe est de l'institution du CRÉATEUR.

219. IL est d'autres signes des Objets, & ces signes sont purement *arbitraires*. Ce sont ceux qui ont dû leur naissance à l'introduction du langage.

CHAQUE Objet, chaque mode, chaque action de cet Objet ont été représentés par des caractères ou par des sons *articulés*, qui n'ont d'autres liaisons avec cet Objet & ses modes, que celles qui dérivent de la convention qui les a établies.

220. TOUTES nos idées ont donc été exprimées par des termes. Ces termes ont été représentés à l'Oeil par des lettres, & rendus à l'Oreille par des sons articulés. On a peint la parole, & on a parlé aux yeux.

221. LORSQUE les idées sensibles (206.) sont représentées par des signes ou par des termes, la présence du signe ou du terme réveille l'idée qui leur a été attachée. Il se forme ainsi entre le signe & l'idée une liaison analogue à celle qui est entre une ou plusieurs des idées qui composent une idée *concrete* & cette idée *concrete*. [205, 214.] Pour se rappeler un Objet, l'Ame n'a plus besoin d'avoir sous les Sens un Objet analogue; le signe de l'Objet qu'elle veut rappeler, lui suffit pour opérer ce rappel.

222. C'EST à la Faculté qui conserve & rappelle les mots représentatifs des Choses, que le nom de *Mémoire* a été particulièrement consacré.

223. MAIS, les signes de nos idées sont des figures ou des sons. [219, 220.] Ils affectent donc l'Oeil ou l'Oreille. Ils tiennent donc à des fibres de l'Oeil ou à des fibres de l'Oreille. Ces fibres vont aboutir au Siege de l'Ame: là sont d'autres fibres qui correspondent à celles-là, si même elles n'en sont une simple extension. (30.) La conservation & le rappel du signe ou du mot s'opèrent donc par une mécanique semblable à celle qui opère la conservation & le rappel de l'idée attachée à ce signe ou à ce mot. La Mémoire ne diffère donc point essentiellement de

l'Imagination ; [212 , 213.] je l'ai avancé ailleurs. (173.)

224. UN des premiers effets du langage est donc de multiplier les liens qui unissent nos idées. Elles ne sont pas seulement enchaînées les unes aux autres par les liaisons naturelles qui résultent de la manière dont elles ont été excitées par les Objets, [214 , 215 , 216.] & de l'analogie des Objets entr'eux ; elles tiennent encore les unes aux autres par les signes qui les représentent. (221.) Un mot suffit à réveiller une multitude d'idées.

225. DANS les abstractions sensibles, (209.) l'opération de l'Ame se borne à l'attention qu'elle donne à quelques-unes des idées que renferme l'idée concrète. (208.) L'usage des signes perfectionne beaucoup cette Faculté d'abstraire, parce qu'il donne à l'Ame plus de facilité à séparer & à fixer les idées qu'elle a séparées.

LORSQUE l'Ame manque de signes pour représenter ce qu'elle abstrait, elle ne peut pas toujours tendre assez son attention, pour qu'elle ne soit point affoiblie par les idées des choses qui touchent à celle qu'elle abstrait ou qui coexistent avec elle. [207.]

PAR exemple, si l'Ame est déterminée à donner son attention à la figure de l'Objet, son odeur, sa couleur, son mouvement, &c. pourront partager un peu cette attention. Mais, si l'Ame représente par des lignes la figure qu'elle veut abstraire, son attention sera concentrée dans cette figure, parce que l'idée abstraite existera *à part*. C'est cette sorte d'abstraction qui est l'objet de la Géométrie. L'objet de la Géométrie n'existe donc point dans la Nature.

PLUS la figure fera composée, plus le signe deviendra nécessaire. C'est que les contours étant variés, l'attention en est partagée. Elle le feroit plus encore, si le signe ne détachoit l'idée & ne la faisoit exister *à part*.

226. CE que l'Ame exécute par les signes sur les modes d'un Sujet, elle peut l'exécuter sur les effets des agens & sur les rapports qui lient les agens entr'eux. Elle représentera donc par des termes ces effets, ces rapports ; elle les détachera ainsi des Objets & en fera autant d'Etres idéaux sur lesquels ses Facultés se déploieront. De là toute la Théorie des qualités physiques & des qualités intellectuelles & morales.

227. LA facilité de séparer ou d'abstraire conduit à la *généralisation* des idées qui ont été abstraites. Il n'existe dans la Nature que des Touts particuliers ou *concrets*. (205.) Les rapports sous lesquels on peut considérer ces Touts, dérivent des qualités que les Sens nous y découvrent. Entre ces qualités il en est qui conviennent à plus ou moins de Sujets. De là les distributions des *Touts* en *classes*, en *genres*, en *espèces*. C'est ainsi que de la considération d'un Tout particulier, d'un Chêne, par exemple, l'Ame s'élève par degrés aux idées générales de Végétal, de Corps organisé, de Corps en général, d'Etre.

C'EST ainsi encore qu'en observant ce qui se passe au-dedans d'elle-même, l'Ame s'élèvera de la considération d'un acte de son Entendement, de sa Volonté, de sa Liberté, aux idées générales d'Entendement, de Volonté, de Liberté, & de celles-là aux idées plus *générales* encore d'Etre intelligent & moral.

228. Ces abstractions par lesquelles l'Ame généralise ses idées, tiennent moins à ce qui est dans la Nature, que n'y tiennent les abstractions sensibles. [207, 208, 209.] A mesure que l'abstraction est poussée plus loin par l'interven-

tion des signes ; les idées qui en naissent s'éloignent davantage des idées purement sensibles. [201 , 206.] L'idée concrète d'un certain Corps organisé reçoit ses déterminations de l'action de ce Corps sur les Sens. [201.] Avec le secours de l'Attention , l'Ame peut détacher de cette idée quelques-unes des idées qu'elle renferme , [208.] & en former ainsi , par une abstraction sensible , [209.] un signe représentatif de tous les Corps organisés de cette espèce qui se sont offerts à ses yeux. Mais , ce signe n'est , à proprement parler , qu'une image. Tous les traits de cette image sont déterminés. Ils le sont par l'action qui a produit l'idée concrète dont cette image a été détachée. Ces traits sont toujours ceux d'un Objet particulier. Le signe qu'ils composent a donc plus de rapport avec cet Objet , qu'il n'en a avec les Objets qui lui ressemblent : mais il peut servir à rappeler les idées de ces Objets dans le rapport à leur analogie & à l'ordre dans lequel ils se sont présentés à l'Ame. [215.]

C'EST ainsi , par exemple , qu'en détachant de l'idée concrète d'un Chêne ce qu'elle a de plus individuel , l'Ame pourra se former une idée générale du Chêne. Mais , je dis que le caractère ou le signe de cette idée conviendra plus au Chêne que l'Ame aura pris pour terme de com-

paraison, qu'aux Chènes qu'elle lui aura comparés.

IL n'en est pas de même de l'idée *générale* de Chêne, que l'Âme acquiert par les signes d'institution. Comme la décomposition de l'idée concrète est poussée beaucoup plus loin par l'usage de ces signes, [225.] l'idée *générale* qui s'en forme ne retient rien du tout de particulier. Les caractères qu'elle renferme conviennent donc également à tous les Chènes; car ils font l'expression de ce qui est dans tous les Chènes. Enfin, les signes qui représentent cette idée, ne sont point des images: ils n'ont point de liaison naturelle avec l'Objet. [219.]

229. C'EST donc en étendant & en facilitant l'exercice de l'Attention, que l'usage des signes arbitraires donne à l'Âme les moyens de décomposer & de saisir les rapports généraux de ressemblance qui lient les Êtres d'une même espèce, d'un même genre, d'une même classe. (225, 226.)

L'IDÉE *générale* de ces rapports, son expression littérale ou articulée (220.) appartiennent à l'Esprit. Cette idée n'a point d'*Archetype* hors de l'Esprit, comme parlent les Métaphysiciens.

Elle est, pour ainsi dire, de sa création. Il n'existe point de Chêne en général.

Je nommerai donc abstractions *intellectuelles* toutes les *abstractions* qui nous donnent des idées de cet ordre. Je les distinguerai ainsi des abstractions purement *sensibles*. (208, 209.)

230. LES idées auxquelles les abstractions intellectuelles donnent naissance, portent le nom général de *notions*.

LA *notion* n'est donc pas une *perception*: (196.) elle ne résulte pas simplement de l'action de l'Objet sur les Sens; elle suppose encore une opération de l'Esprit sur cette action.

231. SI l'Esprit considère un Objet concret (205.) dans le rapport à son *individualité*; s'il désigne par des termes les particularités qu'il y découvre & qui le caractérisent comme *Individu*, l'Esprit acquerra la notion *particulière* de cet Objet, & l'expression de cette notion fera une *description*.

232. SI l'Esprit considère l'Objet dans le rapport aux Objets qui lui ressemblent; s'il exprime de même par des termes ce que ces Objets ont

de commun, il acquerra la notion *générale* de l'Objet ; & l'expression de cette notion fera une *définition*.

233. CE que plusieurs Objets ont de commun, ce que l'Esprit découvre également dans tous, ce qu'il ne peut en séparer sans détruire la notion générale de l'Objet, l'Esprit le nommera l'*Essence* de l'Objet.

234. SI l'Esprit envisage l'Objet comme une chose existante à part & revêtue de certaines qualités qui en sont inséparables, qui ne pourroient exister hors d'elle, & dont elle est comme le support ou le soutien ; l'Esprit se formera la notion de la *Substance* ou du *Sujet*.

235. LA *Substance* a donc toutes les déterminations nécessaires à l'existence. L'Esprit les affirme de la Substance, parce qu'il ne pourroit la concevoir sans elles. Il les nomme *attributs essentiels*, parce que leur agrégat compose l'*Essence* du *Sujet*. [233.]

236. L'ESPRIT découvre d'autres déterminations, qui peuvent être ou n'être pas dans le *Sujet* ; mais qui dérivent de ses attributs. [235.]

Il les nomme *modes* ou *accidens*, pour exprimer la contingence de leur Etre.

237. LA description renferme donc l'énumération des modes du Sujet ; (231 , 236.) la définition , celle de ses attributs. (232 , 235.)

238. LES déterminations [235.] du Sujet [234.] font donc les *rappports* sous lesquels nous l'appercevons. [199 , 201.]

CEs rappports font les résultats de son activité combinée avec la nôtre. [Ibid.]

239. LES déterminations du Sujet ne font donc que des effets.

CEs effets ne font que de pures relations à notre maniere de sentir & de concevoir.

240. LES effets d'une Force ne font pas cette Force. Le principe qui produit n'est pas ce qui est produit. Mais , l'Esprit déduit l'existence de la Force , de l'existence des effets.

241. L'ESPRIT affirme donc des déterminations du *Sujet* l'existence du *Principe* de ces déterminations. Il le nomme l'*Essence réelle* du Sujet,

parce qu'elle renferme la *réalité* de tout ce dont nous n'avons que l'*idéauté*. Elle est la raison en vertu de laquelle le Sujet est ce qu'il est.

242. NOUS ne connoissons donc point l'Essence *réelle* des Choses. Nous n'appercevons que les effets, & point du tout les Agens. [123.]

243. CE que nous nommons l'Essence du Sujet, [233.] n'est donc que son Essence *nominale*. Elle est le résultat de l'Essence *réelle* ; l'expression des rapports nécessaires sous lesquels le Sujet se montre à nous. Nous ne pouvons le voir autrement, parce que notre manière d'appercevoir est indépendante de notre Volonté. [218.]

244. NOUS ne pouvons donc affirmer que le Sujet soit réellement ce qu'il nous paroît être : mais nous pouvons affirmer que ce qu'il nous paroît être, résulte de ce qu'il est réellement, & de ce que nous sommes par rapport à lui. (199.)

245. IL peut donc y avoir dans le Sujet des attributs qui nous soient inconnus, parce que nous manquons des Organes ou des moyens propres à nous en donner la perception. [Ibid.] Mais il est bien évident que ces attributs inconnus ne peuvent être opposés à ceux que nous

connoissons. Les contradictoires ne peuvent coexister dans un même Sujet.

246. LES attributs auxquels l'idée du Sujet est attachée, découlent de son Essence réelle. Ils en font les effets, les conséquences nécessaires. [235, 239, 240, 241.] Il y a donc dans les déterminations de l'Essence réelle quelque chose qui correspond aux attributs que nous connoissons, qui renferme le *virtuel* de ces effets, pour m'exprimer avec l'Ecole.

247. ON ne peut donc retrancher de l'Essence réelle ce qui correspond aux attributs que nous connoissons, sans détruire cette Essence : car toute Essence est nécessairement déterminée.

248. LES déterminations de l'Essence font ce qui rend son existence possible : la VOLONTÉ DIVINE rend cette Essence actuelle. (119.)

249. L'ESSENCE tire donc ses déterminations possibles de l'accord qu'ont entr'elles les idées qui la constituent ou qui font qu'elle est ce qu'elle est. (Ibid.)

250. CE qui est dans la Matière, qui nous donne l'idée du multiple, ne coexiste donc pas

dans une même Essence avec ce qui nous donne le sentiment du *Moi*, toujours opposé au multiple. [2.]

251. TOUTES les Choses qui sont, soit les idées, soit les Corps, ont une qualité commune, celle d'être.

SI l'Esprit ne donne son attention qu'à cette seule qualité, il acquerra la notion la plus générale, celle de l'*Etre*.

252. SI l'Esprit se replie sur lui-même; s'il abstrait de ses pensées ce qui les détermine, pour ne donner son attention qu'à ce qui est en lui, qui les apperçoit, qui se les approprie, [113.] il acquerra la notion de sa propre existence.

IL appellera donc *Moi*, ce qui est en lui, qui est le *Siege* de la *conscience* ou de l'*Apperception*. (200.)

253. A la notion de l'*existence* est inséparablement unie celle de la *durée*. Une Chose dont l'Esprit peut affirmer qu'elle est, est une Chose dont il peut affirmer qu'elle dure. La durée est une existence continuée.

254. Si l'espace qu'un Corps parcourt d'un mouvement uniforme, est divisé par l'Esprit en parties égales ou proportionnelles, & qu'il donne à ces parties les noms d'*années*, de *mois*, de *jours*, d'*heures*, &c. le mouvement de ce Corps exprimera la durée des Etres qui coexistent avec lui, & les parties de l'espace parcouru feront des parties de cette durée. Le tems en fera l'idée abstraite.

255. Si l'Esprit ne considérant dans un Objet que l'*existence*, la désigne par le mot d'*unité*, de la *collection* de semblables unités il déduira la notion du *nombre*. Les figures ou les termes par lesquels il exprimera différentes collections ou différentes combinaisons d'unités, feront des signes représentatifs des *quantités numériques*.

256. EN voyant des Etres se succéder, l'Esprit acquiert la notion de *priorité* & de *postériorité*. Il exprime par ces termes cette relation entre deux ou plusieurs Choses, en vertu de laquelle l'existence ou la perception de l'une précède l'existence ou la perception de l'autre.

257. LES Etres coexistent ou se succèdent sous des rapports en vertu desquels ils conspirent à un certain but. (40.) De cette relation de coexistence

tence ou de succession, l'Esprit déduit la notion de l'ordre.

258. Si l'Esprit considère les Objets dans le rapport à la capacité qu'ils ont de modifier agréablement ou désagréablement son existence ; s'il nomme *plaisirs* toutes les sensations qu'il aime mieux éprouver que ne pas éprouver, & *douleurs* toutes les sensations qu'il aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver, il se formera la notion du plaisir & de la douleur, &c. &c.



 CHAPITRE XVI.

Suite de la Théorie générale des idées.

Continuation des effets du Langage.

De la Réflexion en général.

*De la liaison des idées abstraites avec les idées
sensibles.*

Du Langage des Animaux.

De l'effet de la Réflexion sur la Liberté.

Des idées claires, obscures, distinctes, confuses.

De la vérité & de la fausseté des notions.

*Du jugement. De l'évidence. Du raisonnement.
De la méthode.*

259. C'EST donc en opérant sur les idées sensibles, [206.] que l'Esprit acquiert des notions. [230.] Cette opération porte le nom de *Réflexion*, & l'on dit que nos idées ont deux sources, les *Sens* & la *Réflexion*.

260. LA Réflexion est donc en général le ré-

sultat de l'attention que l'Esprit donne aux idées sensibles qu'il compare, & qu'il revêt de signes ou de termes qui les représentent. (225.)

261. AINSI, lorsque l'Esprit se rend attentif aux effets qui résultent de l'Activité d'un Objet, (123.) il déduit de ces effets par la Réflexion, la notion des propriétés de l'Objet. Cette notion est une idée réfléchie. L'idée sensible ne présente à l'Esprit qu'un certain mouvement, un changement de forme, de proportions, d'arrangement dans certaines parties, &c : l'Esprit tire de tout cela, par une abstraction intellectuelle, [229.] l'idée réfléchie des propriétés. [226.]

262. LE physique de la Réflexion consiste donc en général dans cette Force motrice [129.] que l'Ame déploie sur les fibres [136, 137.] appropriées à chaque espece d'idée sensible [85.] & sur les fibres appropriées aux signes qui la représentent. (223.)

263. Nos idées les plus abstraites, les plus spiritualisées, si je puis employer ce mot, dérivent donc des idées sensibles comme de leur source naturelle. L'idée de DIEU, par exemple, la plus spiritualisée de toutes nos idées, tient manifestement aux Sens. C'est de la contemplation des faits, sur-tout de la succession des Etres,

que l'Esprit déduit la *Nécessité* de cette PREMIERE CAUSE qu'il nomme DIEU. Il en déduit les ATTRIBUTS des traits de Puissance, de Sageffe & de Bonté répandus dans le Monde, & que les Sens transmettent à l'Ame. Enfin, l'idée de DIEU tient encore à ces quatre lettres *D, I, E, U*, ou à la prononciation de ces quatre lettres. [221.]

IL y a plus; quoique l'idée que nous attachons au mot DIEU, soit celle d'un Esprit pur, la vue ou la prononciation de ce mot ne laisse pas de réveiller en nous des images qui se diversifient suivant les Cerveaux.

264. LES signes ou les termes représentatifs des notions doivent donc toujours réveiller dans l'Esprit quelque idée sensible. De l'idée concrete [206.] d'un Corps triangulaire, l'Esprit détache par l'Attention l'idée modale de la figure. [225.] Il la trace sur le papier, & il la nomme un *triangle*. Lorsqu'il lira ce mot *triangle* ou qu'il l'entendra *prononcer*, il se représentera donc une figure formée de trois lignes. S'il ne se la représentoit point du moins confusément, il n'auroit point l'idée attachée à ce mot. La prononciation du mot ne réveillerait en lui que la figure & l'arrangement des lettres qui le compo-

sent. Mais, la figure & l'arrangement de ces lettres n'ont aucun rapport naturel ou nécessaire avec une figure formée de trois lignes. [219.] Il faut donc, pour que ce mot produise son effet, qu'il réveille dans l'Esprit l'idée qui lui est attachée. L'Esprit se représente donc une figure formée de trois lignes. Ce sera un triangle équilatéral, isocèle ou scalène, grand ou petit, suivant que son Cerveau aura été déterminé à lui retracer l'un ou l'autre de ces triangles, sous l'une ou l'autre de ces dimensions.

IL en est de même des mots représentatifs des Choses morales. Le mot de *Patriote*, par exemple, doit réveiller dans l'Esprit quelques-unes des idées sensibles (206.) dont la notion de *Patriote* a été tirée. Ces idées varieront suivant les Cerveaux ou suivant les différentes circonstances où le même Cerveau se trouvera placé. Tantôt l'idée sensible qui se réveillera sera celle d'un Homme qui offre une somme d'argent à sa Patrie; tantôt ce sera celle d'un Homme qui défend un rempart, &c. Et cet Homme, l'Imagination (212, 213.) le représentera avec certains traits, avec un certain habillement, dans une certaine attitude, &c. relatifs au sujet & aux idées sensibles qui l'auront plus souvent ou plus fortement affectée. Elle représentera de même à l'Esprit des

pieces d'or ou d'argent , des armes , une muraille , &c. Ces fortes de représentations , l'Imagination ne fera que les ébaucher , parce que la rapidité du discours ne lui permet pas de finir ; mais , ces ébauches suffiront à lier les parties du discours. Des images plus déterminées seroient superflues. Comme ces images se succèdent rapidement dans le Cerveau , l'Esprit n'en fixe aucune ; il en éprouve simplement l'effet , & cet effet est la perception de l'enchaînement des idées qui composent le discours.

L'ART du Peintre , du Poëte , de l'Orateur a-t-il un autre objet que d'exciter en nous , par des traits ou par des mots , les idées sensibles les plus propres à nous toucher & à nous émouvoir ? Mais , ce n'est pas ici le lieu de développer la mécanique de cet Art. On fait que les mots qui réveillent le plus d'images sont ceux qui nous remuent le plus fortement. C'est qu'ils agissent sur la Machine. [21 , 95.] Ces mots ébranlent les fibres auxquelles les sentimens sont attachés , & ces fibres sont les plus mobiles de toutes , parce que ce sont celles qui ont été le plus souvent & le plus fortement ébranlées.

265. LES idées abstraites sont donc des espe-

ces d'esquisses des Objets sensibles. Comme ces esquisses renferment des traits qui conviennent à un grand nombre d'Objets, elles rappellent à l'Esprit les idées de plusieurs de ces Objets. C'est ainsi que les caracteres d'un Genre de Plante réveillent dans la tête d'un Botaniste les idées de plusieurs des Espèces contenues sous ce Genre.

266. UN des grands avantages des signes artificiels sur les signes naturels, est donc que ceux-là s'appliquent également à un grand nombre d'Objets : ils étendent la vue de l'Esprit, & le rendent moins dépendant des idées sensibles. [221, 228.]

267. MAIS, puisque la capacité d'abstraire réside dans l'Attention, [207, 208, 209, 225.] il s'ensuit que l'usage des signes artificiels ne donne pas la capacité d'abstraire ; mais, qu'il ne fait que l'étendre & en faciliter l'exercice. [225, 226, 227, 228, 229.] De là vient que quelques Nations sauvages ont fort peu d'idées abstraites ; leurs langues sont extrêmement pauvres. Ces Nations ressemblent à des Enfans qui commencent à parler.

268. L'USAGE des signes artificiels est fort

refferré chez les Animaux. On les accoutume bien à lier une certaine action, un certain Objet à un certain son, à un certain mot; mais, ils ne parviennent point à généraliser [227.] leurs idées. S'ils y parvenoient, les opérations de chaque Espece ne seroient pas si uniformes, & les Castors d'aujourd'hui ne bâtiroient pas comme ceux d'autrefois. Si l'on a vu un Chien qui arrangeoit les lettres de l'alphabet & qui en composoit des mots, cela ne prouve pas qu'il eût les idées attachées à ces mots; mais cela prouve simplement que l'on étoit parvenu à lier dans son Cerveau la figure des lettres, aux sons qu'elles expriment. Les phrases que le Perroquet répète si bien, ne prouvent pas non plus qu'il soit doué du don de la parole; car la parole ne consiste pas seulement à prononcer des sons articulés; elle consiste principalement à lier à ces sons les idées qu'ils représentent. Or, on peut faire répéter au Perroquet des mots représentatifs des notions les plus abstraites.

269. LE Cerveau des Animaux est donc capable de former certaines associations d'idées: mais, les idées tiennent aux Sens; (17 & suiv. 57 & suiv.) l'association des idées dépend donc de l'association des mouvemens, & cette association des mouvemens dépend elle-même de la commu-

nication que les Organes ont entr'eux. (73 & suiv. 86 & suiv. 213, 214.) Je tenterois d'expliquer par ces principes les faits que j'ai indiqués dans le paragraphe précédent & beaucoup d'autres de même genre, si mon plan m'y conduisoit. Je montrerois comment l'éducation multiplie dans l'Animal les associations des idées, en multipliant les sensations, & par les sensations les mouvemens des fibres sensibles. J'essayerois de prouver que l'*Instinct* n'est en général que le résultat des impressions des Objets sur la *Machin*e, & que la portée de l'*Instinct* est en raison directe du nombre, de l'espece & de l'intensité des sensations. Mais, peut-être trouvera-t-on les principes de tout cela dans la suite de cet Ouvrage: notre Statue ne fera long-tems qu'un Animal.

270. LES Animaux ont, comme nous, des idées *simples* & des idées *concretes*. (202, 205.) S'ils ne généralisent point, comme nous, leurs idées, si les opérations des Individus de chaque Espece sont uniformes, ce n'est pas précisément parce que les Animaux manquent de signes: les signes ne donnent pas la Faculté d'abstraire; ils ne font que la perfectionner. [267.] Mais, la Faculté d'abstraire tient à l'Attention: (ibid.) l'Attention est une modification de l'Activité de

l'Ame, (136, 137.) & cette Activité est de sa nature indéterminée; il lui faut des motifs pour qu'elle se déploie. [130; 131, 140, 141, 144, 151, 178.] Si l'AUTEUR de la Nature a voulu que la Sensibilité des Animaux fût relative à ce que demandoit la conservation de leur Etre, leur *Attentivité*, je prie que l'on me passe ce mot, aura été renfermée dans les limites de leurs besoins. [117, 131.] Ils auront été rendus capables de former des abstractions *sensibles*, (207, 208, 209.) & ils n'auront pu s'élever aux *notions*. (230.)

CE caractere paroît propre à distinguer l'Animal de l'Homme.

UN Etre qui seroit doué de l'Attention au même degré que nous, & qui manqueroit de signes pour représenter, pour fixer les abstractions *sensibles*, (209.) ne pourroit-il point se faire à lui-même des signes? Ces signes seroient d'abord naturels: ce seroient de simples images: l'Esprit détacheroit peu à peu de ces images les traits les plus frappans, & qui conviendroient à un plus grand nombre d'Objets: il parviendroit peut-être ainsi à se faire une sorte de représentation *symbolique* des Objets. Quatre traits tracés sur le sable représenteroient quatre pieds,

& voilà les *Quadrupedes*, &c. Ceci n'est qu'une simple conjecture, sur laquelle je n'insisterai point: mais, si l'on réfléchit un peu sur les *hiéroglyphes* des Peuples les plus anciens & sur les *quipos* des Péruviens, on se persuadera peut-être que cette conjecture n'est pas absolument dépourvue de probabilité.

271. LES Animaux ont un langage d'actions, de gestes, de sons, de cris, & ce langage est naturel. Il est uniforme dans tous les Individus d'une même Espece. Il est l'expression naturelle des besoins, des desirs, des plaisirs de chaque Individu. Il lie les Petits entr'eux & aux Mères, comme il lie entr'eux les Individus de la même Société. La correspondance qui est entre les actions, les gestes, les sons, les cris & les sensations qu'éprouve l'Animal, indique une communication secrete entre les Sens & les Organes par lesquels l'Animal manifeste au-dehors ce qu'il sent.

272. DANS un Etre qui réfléchit, (259, 260.) la Liberté (149.) est essentiellement la même que dans un Etre qui ne réfléchit point. Mais, dans un Etre qui réfléchit, la Liberté est plus étendue, (153.) parce que la Volonté (147.) est éclairée. Elle ne se détermine pas sur de sim-

ples sensations ; et se détermine encore sur des notions. (230.) De là un nouvel ordre d'actions, parmi lesquelles sont celles que l'on nomme *morales*, parce qu'elles sont soumises à une Loi. Cette Loi est la *Loi naturelle*, qui est en général le résultat des rapports que l'Homme soutient avec les Etres qui l'environnent. Les Agens qui sont soumis à cette Loi, sont dits des *Agens moraux*. Je prie ceux de mes Lecteurs qui auroient été choqués des paragraphes 152, 153 & 159, de vouloir bien les expliquer par celui-ci. Il ne s'en suit point du tout de ce qu'un Etre a une Volonté & qu'il l'exécute, (146.) que cet Etre soit un Agent moral. Il s'en suit simplement que cet Etre n'est pas uniquement soumis aux Loix des Etres purement corporels ; mais, qu'il l'est encore à des Loix qui le concernent comme Etre mixte. [1, 201.] Les Animaux, l'Homme même dans la première Enfance, sont dépourvus de toute moralité ; mais, des Etres mixtes dépourvus de toute moralité, peuvent agir volontairement, parce qu'ils sont des Etres sentans. La connoissance des Loix naturelles suppose évidemment des notions ; mais, la Volonté peut se déterminer sur de simples sensations. (147.)

273. UNE idée sensible (206.) que l'Ame ne peut confondre avec aucune autre idée sensible,

est *claire* ou *adéquate*. L'impression de l'Objet sur l'Organe est telle que l'Ame distingue cette impression de toute autre (201, 208.)

274. UNE idée concrete est *obscure* ou *inadéquate*, si toutes les idées qui la composent ne sont pas présentes à l'Ame. (205.) C'est dans ce Sens que l'idée que nous avons de la *Substance* ou du *Sujet* (234.) est obscure. (238, 239, 240, 244, 245.) Mais, parce que nous ne connoissons pas l'essence réelle des Choses, (241, 242.) il ne faut pas en inférer que nous n'ayons pas une idée claire (273.) de l'*essence nominale*. [233, 235, 243.] Si nous ne l'avions pas, comment distinguerions-nous un Objet d'un autre Objet?

275. UNE idée simple [202.] n'est pas obscure à la maniere idée concrete: [274] une idée simple est une. [203.] Mais, une idée simple peut devenir obscure par la foiblesse de l'impression. Lorsqu'il n'y a pas assez de fibres mues, ou que celles qui sont mues ne le sont pas assez fortement, l'Ame peut ne pas reconnoître l'espece de la sensation. [204.]

276. LORSQUE l'Esprit peut décrire un Objet, qu'il peut énoncer toutes les idées particulieres

que renferme son idée totale ou concrete, [205.] l'idée que l'Esprit a de cet Objet est *distincte*; mais, cette idée est une *notion*. [231.]

277. LA notion est *confuse*, si l'Esprit ne possède pas tous les caractères distinctifs de l'Objet.

278. LA confusion est donc opposée ici à la distinction, comme l'obscurité l'est à la clarté. Une notion confuse [277.] peut donc renfermer des idées claires, [273.] comme une idée obscure peut renfermer des notions distinctes. [274, 276.] L'idée que le Jardinier a du Poirier est très-claire; [273.] la notion [230.] qu'il s'en forme est confuse. [277.] Celle que le Botaniste s'en forme est distincte. [276.]

279. Nous l'avons vu: l'Esprit tire ses notions des idées sensibles: (225, 226, 227, 228, 229, 259, 261, 265.) Les notions seront donc d'autant plus distinctes, [276.] que l'Esprit aura rendu les perceptions [196.] plus vives par l'Attention, [138, 141, 208, 225.] & qu'il possédera mieux la propriété des termes représentatifs des perceptions. [219, 220.]

L'ESPRIT d'observation, cet Esprit universel des Sciences & des Arts, n'est que l'Attention

appliquée avec regle à différens Objets. Un philosophe qui nous tracerait les regles de l'Art d'observer, nous enseigneroit les moyens de diriger & de fixer l'Attention. Il nous montreroit les heureux effets de cette Force dans les belles découvertes qu'elle a produites en différens Genres. Si ce Philosophe avoit lui-même découvert plusieurs vérités, s'il nous faisoit l'Histoire de la marche de son Esprit dans la découverte de ces vérités, cette Histoire seroit celle de son Attention. En attendant qu'un tel Livre paroisse, les Ouvrages des Observateurs les plus célèbres peuvent être regardés comme des Mémoires pour servir à l'Histoire de l'Attention.

280. PUISQUE l'Esprit déduit les notions des perceptions [279.] & que les perceptions sont des représentations des Objets, [196.] les notions doivent être conformes à ce qui est dans les Objets, ou ce qui revient au même, à l'état des Choses.

CETTE conformité des notions avec l'état des Choses constitue ce que les Logiciens nomment la *vérité* des notions.

281. LA *fausseté* des notions est leur opposition à l'état des Choses.

282. C'EST encore par l'Attention que l'Esprit parvient à se former des notions vraies des Choses. C'est en considérant les Choses en elles-mêmes, & dans le rapport (40.) ou l'opposition qu'elles ont entr'elles, que l'Esprit acquiert la connoissance de l'état des Choses. Cet état est indépendant de la Volonté; (218, 243.) mais, il dépend de la Volonté de diriger à son gré l'Attention. (148.) L'*Attentivité* est une Force indéterminée: (140.) cette Force reçoit ses déterminations de la Volonté, (148, 149, 150.) comme la Volonté reçoit les siennes de l'Entendement. (147, 158.) Ce sera donc relativement au degré de lumière de l'Entendement que la Volonté dirigera l'Attention dans la recherche du vrai. Les lumières de l'Entendement sont en général les notions distinctes qu'il se forme des Choses. (276, 279.) Plus le nombre de ces notions sera grand, plus la Volonté sera éclairée. Plus la Volonté sera éclairée, & mieux elle parviendra à diriger l'Attention. La direction de l'Attention est dans les motifs à la diriger. Ces motifs sont dans les notions qu'offre l'Entendement. L'application de l'Attention à tel ou tel Objet dépendra donc de la préférence que la Volonté donnera à un Objet sur un autre Objet. (131.) Cette préférence dépendra elle-même du rapport que l'Entendement découvrira entre cet
Objet

Objet & le bien-être ou la perfection de l'Individu. [158.] La perception du rapport des Choses au bien-être ou à la perfection de l'Individu tient au degré de connoissance que l'Entendement acquiert de la nature de l'Individu, & des relations qu'il soutient avec les Etres qui l'environnent.

283. LA perception & l'expression du rapport qui est entre deux ou plusieurs Choses, constituent la notion. Quand je définis [232 , 237.] l'Ame un Etre qui pense & qui veut, j'affirme de ce *Sujet* [234.] que je nomme l'Ame, les Attributs [235.] de *Pensée* & de *Volonté* par lesquels il m'est connu. (Ibid. 238 , 239 , 243.)

284. TOUTE notion renferme donc un jugement; car le *jugement* est la perception du rapport qui est entre deux ou plusieurs Choses.

CETTE perception naît de la comparaison que l'Ame fait entre ces Choses ou entre les idées qu'elle a de ces Choses.

TOUT jugement renferme donc une comparaison entre deux ou plusieurs idées.

285. TANTÔT il résulte de cette comparaison, qu'une chose convient à une autre; tantôt il en ré-

sulte qu'une chose ne convient pas à une autre. De là les jugemens *affirmatifs* & les jugemens *négatifs*.

286. LES rapports ou les oppositions qui sont entre les Choses, sont indépendans de l'Entendement qui les considère. Ils dérivent de qualités inhérentes aux Choses, & ces qualités découlent de l'Essence réelle des Choses. (241.)

287. LA manière dont l'Entendement humain juge des Choses est donc dans le rapport des Choses à la Nature de cet Entendement.

288. LA nature de cet Entendement, ou ce qui le constitue, est la capacité d'acquérir certaines idées & de les comparer.

289. CETTE capacité est renfermée dans les limites des moyens par lesquels l'Entendement acquiert des *idées*. [17, 19, 20, 199, 201, 217, 225, 226, 227, 228, 229, 259, 261, 263, 264.]

290. L'USAGE que l'Entendement fait de ces moyens est en raison de la manière dont il fait s'en servir. [279, 282.]

291. LA manière dont l'Entendement fait se servir de ces moyens, est en raison des circonstances où il s'est trouvé placé. [23.]

292. J'ENTENDS en général par ces circonstances l'assemblage des Causes physiques & des Causes morales qui peuvent étendre ou resserrer la portée de l'Entendement, augmenter ou diminuer en lui le nombre des notions distinctes. (276, 279.)

293. ET comme ces circonstances varient beaucoup, & qu'elles tiennent à un grand nombre de Choses qui ne varient pas moins, l'on comprend qu'il ne fauroit se trouver deux Entendemens placés précisément dans les mêmes circonstances.

294. ON peut donc admettre qu'il n'y a pas deux entendemens qui voient toutes les Choses précisément de la même manière. Il y a donc une grande diversité dans les jugemens de différens Individus; & il n'est rien que l'expérience mette dans un plus grand jour.

295. MAIS, les circonstances [292.] ne changent ni la nature des Choses, [119, 286.] ni la nature de l'Entendement. [288.] Les Choses demeurent ce qu'elles sont. Tous les Entendemens participent à une même Essence. [233.] Les idées sont les modes [236.] de cette Es-

fence. Le nombre & la qualité des idées sont ce qui différencie les Entendemens.

296. IL y a donc une proportion primitive entre les Choses [251.] & la capacité qu'a l'Entendement de les appercevoir & d'en juger.

297. EN vertu de cette proportion il est des Choses dont l'Entendement fait les rapports ou les oppositions d'une manière immédiate. Dès qu'il a les idées de ces Choses ou les idées attachées aux signes qui les représentent, il voit, comme par intuition, si une Chose convient ou ne convient pas à une autre Chose. [285.]

298. CETTE vue immédiate des rapports ou des oppositions constitue le caractère de ce que l'on nomme l'évidence.

299. L'ÉVIDENCE consiste donc dans un tel rapport ou dans une telle opposition entre deux Choses, que l'idée de l'une renferme ou exclut par elle-même l'idée de l'autre.

JE dis *par elle-même*, pour montrer qu'il n'intervient ici d'autre opération de l'Entendement que celle d'appercevoir.

AINSI, l'idée du *Tout* renferme nécessairement celle de *parties* : l'Entendement ne peut avoir l'une qu'il n'ait en même tems l'autre. Il apperçoit donc immédiatement que *le Tout est plus grand que la partie.*

300. Tous les Entendemens apperçoivent donc également cette sorte d'évidence. Si cela n'étoit point, il faudroit admettre que tous les Entendemens n'ont pas la même idée du *Tout* & des *parties* ; que le *Tout* est & n'est pas une collection de *parties* ; ce qui feroit admettre qu'une Chose peut être & n'être pas en même tems.

301. LES vérités qui ont ce caractère d'évidence, portent le nom de *premieres vérités*, parce qu'il ne faut pour les appercevoir que le plus bas degré d'intelligence, le degré qui suffit pour acquérir les notions que ces vérités renferment.

302. JE ne puis être trop exact : quand je dis que l'Entendement apperçoit *immédiatement* ces vérités, je ne veux pas dire, qu'à parler à la rigueur & psychologiquement, l'Entendement ne compare pas l'attribut avec le Sujet : ce sont deux idées relatives : si l'Entendement

ne les avoit pas présentes à la fois , s'il ne les comparoit pas , comment jugeroit-il de leur convenance ? [188.] Mais , je veux dire simplement que cette comparaison est si facile , si prompte , qu'elle équivaut à ce que l'Ecole nomme la *simple appréhension de l'Objet*.

303. LA facilité & la promptitude de ces sortes de comparaisons dépendent de la nature des idées sensibles (206.) dont la notion générale a été tirée. (230.) De l'idée concrète d'un Tout particulier , (205.) l'Entendement déduit par abstraction la notion du Tout en général. Dans l'idée concrète du Tout particulier sont renfermées les idées des parties qui le composent. L'Ame a donc les perceptions de ces parties prises individuellement , & elle a en même temps la perception du Tout qu'elles forment par leur réunion. (191.) Elle juge donc par une comparaison facile que le Composé est plus grand que le composant ; car elle voit plusieurs composans dans le Composé. La notion du Tout en général réveille l'idée concrète dont elle a été tirée , & avec elle la relation sensible du Composé au composant. (264 , 265.)

304. MAIS , il est une infinité de rapports ou d'oppositions que l'Entendement ne peut apper-

évoir immédiatement. La proportion qui est entre ces Choses & la capacité de l'Entendement est telle , qu'elles ne peuvent exciter par elles-mêmes la perception de leurs rapports ou de leurs oppositions. (296, 297, 298, 299, 303.) Pour acquérir cette perception , l'Entendement est obligé de fixer sa vue sur les Objets intermédiaires qui lient ces Choses trop éloignées à son égard pour qu'il puisse les comparer immédiatement. Il forme donc sur ces Objets plusieurs jugemens, plusieurs comparaisons qui le conduisent à découvrir les rapports ou les oppositions qu'il ne pouvoit saisir par eux-mêmes. Les idées que ces jugemens renferment sont donc des idées *moyennes*, & la collection de ces idées compose ce que les Logiciens nomment le *raisonnement*.

305. AINSI , l'Entendement n'appercevant pas du premier coup - d'œil le rapport de l'existence du Monde à l'existence de DIEU , recourt à l'idée *moyenne* de la succession des Etres engendrés les uns par les autres. Il considère cette succession comme une longue chaîne , & chaque Etre individuel comme un chaînon de cette chaîne. Il voit donc dans cette idée moyenne & concrete, [304.] que chaque chaînon a sa raison hors de lui ou dans le chaînon qui le précède ; d'où l'Entendement infere que toute la chaîne , qui

n'est que l'*assemblage* de tous les chaînons , a hors d'elle la CAUSE de son existence , &c.

306. LE nombre des idées moyennes que l'Entendement emploie dans le raisonnement , est donc dans le rapport de sa capacité [288 , 289 , 290.] à la nature des Choses qu'il compare. [295 , 296.] Toutes choses d'ailleurs égales , plus un Entendement a d'étendue ou de perspicacité , moins il multiplie les idées moyennes. Comme il a un grand nombre de notions en tout Genre , & qu'il généralise beaucoup , [227.] sa vue saisit des rapports plus éloignés. Il voit , comme l'a dit un grand Homme , (*) *les abstraits dans les concrets , les concrets dans les abstraits*. Voilà le Génie. Si un Génie de cet ordre énonçoit ses idées sur chaque Sujet précisément comme elles s'offrent à lui , il ne pourroit être bien saisi que par les Génies de son ordre. La suppression des *milieux* ou des idées moyennes le rendroit inintelligible aux Esprits médiocres.

307. QUAND un Etre qui réfléchit (259 , 260.) compare entr'eux deux ou plusieurs Objets , il n'est point borné dans cette comparaison à ce qui résulte immédiatement de la diversité

[*] LEIBNITZ.

des impressions de ces Objets sur les Sens : (197.) ces impressions réveillent en lui des notions, & sa comparaison est toujours plus ou moins réfléchie. Par exemple, si cet Etre compare deux Plantes, sa comparaison ne fera pas exactement renfermée dans les limites des impressions de ces Plantes sur les Organes : il se joindra encore à ces impressions des notions de *caractères*, de *qualités*, de *Genres*, &c. (227.)

308. UN Etre purement sentant compare, & par conséquent il juge; mais, ce jugement se réduit au simple sentiment qui résulte en lui de la diversité des mouvemens ou des impressions des Objets sur les Sens. (131, 197.) Expliquez par ce paragraphe & par le précédent les paragraphes 115 & 116.

309. DANS ce sens, les Enfans & les Animaux jugent; car ils sentent la différence qui est entre les sensations, & ils agissent en conséquence de ce sentiment. [131, 151, 152, 153, 272.] Mais, ils ne raisonnent pas proprement, parce qu'ils n'ont pas l'usage de la Réflexion. (259, 260.) Ils n'ont pas des notions, (230.) ils ne généralisent pas leurs idées : (227, 268.) leur Attentivité est renfermée dans la sphere de leurs besoins. (270.) Ils ne

faussent que les rapports des Choses à ces besoins. C'est là, comme je l'ai dit, ce que l'on nomme l'*Instinct*. [269.] Ils peuvent pourtant paroître *raisonner*, aux yeux de ceux que le merveilleux séduit, & qui ne savent pas toujours démêler ce qui appartient aux sensations de ce qui ne convient qu'aux notions. Il est des actions des Animaux, qui supposent plusieurs jugemens, & ce sont celles que le Vulgaire croit raisonnées. Mais, ces jugemens ne sont point du tout nos idées *moyennes*; [304.] ils se réduisent tous à la simple comparaison de sentiment que l'Animal fait entre différentes idées purement *sensibles*. [197, 206.]

310. LA Réflexion [259, 260, 261.] n'est pas le seul avantage que la parole donne à l'Homme sur la Bête: la parole met encore l'Homme en état d'arranger ses pensées d'une manière relative aux sujets dont il s'occupe, & au but qu'il se propose en s'en occupant. C'est là ce que les Logiciens nomment la *méthode*.

311. TANTÔT l'Esprit s'occupant de la recherche d'une vérité inconnue, dispose les idées moyennes ou connues de manière que les unes conduisent aux autres & que toutes conduisent

à la vérité qu'il cherche & qui devient comme la *conclusion* de tout le raisonnement. (*) (304.)

312. TANTÔT l'Esprit s'occupant de vérités qu'il connoît, les distribue dans un ordre tel que les vérités les plus générales, & les plus simples précédent les plus particulières & les plus composées qui deviennent ainsi comme les *conséquences* de celles-là. (**)

313. TANTÔT l'Esprit ne s'affervissant point à cet ordre compassé & logique, arrange ses pensées dans l'ordre naturel du discours. Il suit... mais, je ne fais ni une Logique ni une Rhétorique : je crayonne la Théorie générale de nos idées relativement à un Plan qui n'a rien de commun avec les Logiques & les Rhétoriques.

314. L'HOMME, doué de la parole, exerce par la parole sur ses idées l'empire le plus absolu. Il n'est point assujetti à l'ordre dans lequel son Imagination les lui retrace d'après l'impression des Objets : (212, 215, 216.) il les arrange sur le papier ou dans son Cerveau comme il lui plaît.

[*] L'analyse.

[**] La synthèse.

315. L'ANIMAL ne fauroit exercer sur ses idées un tel empire. Il peut bien donner son attention à celles qui lui plaisent le plus : (131.) mais, il ne fauroit les arranger, les distribuer dans un certain ordre. Il ne peut même en avoir le desir ; il est un Etre purement sentant. (268, 269, 270, 272.) Ce sont les Objets eux-mêmes qui arrangent les idées dans le Cerveau de l'Animal. Son Imagination ne travaille que d'après eux : (212, 213, 215, 216.) une sensation rappelée rappelle les sensations qui ont été excitées avec elle ou qui lui sont analogues.



C H A P I T R E X V I I.

Quelle idée la Statue a de la succession.

De la surprise, de ses causes, de sa nature & de ses effets en général.

Du plaisir attaché à la variété, à l'harmonie, au beau.

Naissance de la consonnance dans l'Ame de la Statue.

316. **Q**UAND je me suis proposé les questions par lesquelles j'ai commencé le Chapitre XIV, je voyois clairement que leur solution dépendoit de la détermination exacte du mot *idée* : [194.] mais je ne faisois qu'entrevoir une partie des choses que la détermination de ce mot m'a acheminé à développer. C'est là un des caractères des Ouvrages de méditation ; plus on se rend attentif à chaque Objet, plus plus on y découvre de nouvelles faces, & on se laisse entraîner à décrire ces faces. Bien des fois j'ai voulu revenir sur mes pas : je craignois que le Lecteur judicieux ne me reprochât de faire une longue digression, & d'in-

terrompre trop le fil des opérations de ma Statue. Cependant à mesure que j'avançois, je sentoïis combien il étoit convenable de mettre sous les yeux de mes Lecteurs un Tableau général de nos idées. Je comprenois que, si je ne rassemblois pas sous un seul point de vue tout ce qui concernoit ce Sujet, je serois obligé de le faire par partie à chaque nouveau pas que je serois former à notre Automate. Je concevois que cela retarderoit sa marche, & que le Lecteur la contemplerait avec moins de plaisir, parce qu'il la contemplerait avec travail. J'ai donc présumé qu'une Théorie générale des idées étendroit la vue de mes Lecteurs, & leur feroit saisir avec plus de facilité, de promptitude & de fruit tout ce qu'il me reste à leur exposer sur notre Statue. C'est par l'impression qu'ils éprouveront à la lecture de la suite de cet Ouvrage, qu'ils pourront décider si je me suis trompé dans mes jugemens. Je les rappelle à la réflexion que je faisois au paragraphe 132.

317. LA Statue n'a encore éprouvé que deux sensations, la sensation de l'odeur de rose, & la sensation de l'odeur d'œillet. (36, 70.) Voilà tout ce qu'elle connoît : voilà toutes les

idées que renferme son Cerveau, [95.] & ces idées sont simples. [202.]

JE demandois si lorsque la sensation de l'œillet succéderoit à celle de la rose, la sensation de la rose à celle de l'œillet, & que cela seroit répété plusieurs fois, la Statue acquerroit les idées de succession, de nombre, de durée, d'existence? [193.]

318. L'ON voit maintenant ce qu'il faut entendre ici par le mot *idée* : la Statue est encore bien éloignée de pouvoir acquérir des *notions*; [230.] elle n'a & ne peut avoir que ce qui résulte immédiatement de l'action des Objets [201.] sur ses Organes. Elle n'a donc que des sentimens; car le mot de *sentiment* pris dans le sens métaphysique, n'exprime que les résultats de l'impression des Objets sur la Machine & de la Machine sur l'Ame, en vertu des Loix de l'Union. (40, 44, 45, 46, 201.)

319. LORS donc que la sensation de l'œillet succede à celle de la rose, la sensation de la rose à celle de l'œillet, la Statue a le sentiment de son passage de l'une de ces sensations à l'autre. Ces sensations sont des idées claires;

[273.] l'Ame ne peut les confondre, elle sent que son état change en passant de l'une à l'autre.

ELLE a aussi le sentiment de son retour de l'une à l'autre, puisqu'elle est douée de Rémiscence. (91 & suiv.)

320. LA Statue a donc le sentiment de la *succession* de ces sensations; car ce sentiment s'identifie avec le sentiment de son passage de l'une à l'autre, & avec le sentiment de son retour de l'une à l'autre.

ELLE ne peut sentir qu'elle passe de la sensation de la rose à celle de l'œillet, qu'elle ne sente en même tems que l'une précède l'autre, &c.

321. MAIS, ce sentiment de la succession n'est point du tout la notion ou l'idée abstraite de la succession. (230, 256.) Il en est seulement le fondement, l'origine. (229, 259, 260, 261, 265.) L'Ame de notre Statue est actuellement bornée à n'éprouver que ce qui résulte immédiatement de l'action des Objets sur les fibres sensibles. (318.) Nous tomberions dans l'erreur si nous lui prêtions quelque chose de plus.

322. J'AI supposé que la succession dont je parle,

parle , continuoit pendant quelque tems : (193 , 317.) je veux supposer à présent un tems assez long : dans un de ces momens où je présenterai au Nez de la Statue l'œillet , aura-t-elle le sentiment de l'odeur que la rose va lui faire succéder ?

L'AME de la Statue a le sentiment de la succession passée ; elle conserve un souvenir des modifications qu'elle a revêtues. [91 , 95.] Elle ne peut avoir ce souvenir , qu'elle n'ait en même tems le sentiment de l'ordre dans lequel elle les a revêtues , ou ce qui revient au même , de la succession. (251 , 257.) Elle se rappelle donc que la sensation de la rose a succédé à celle de l'œillet. Quand donc l'œillet affecte son Odorat , elle se rappelle que l'odeur de la rose a succédé à l'odeur qui l'affecte actuellement. Elle juge donc qu'elle va éprouver ce qu'elle a éprouvé : car ce jugement n'est que la comparaison qu'elle fait entre son état actuel , & l'état qu'elle a accoutumé de lui sentir succéder. Comme elle a toujours éprouvé cela , & qu'elle ne raisonne point , elle ne peut soupçonner le moins du monde la possibilité qu'il y a que la rose n'affecte pas de nouveau son Odorat. Son Essence personnelle (295.) consiste actuellement en deux sensations qui se succèdent alternativement.

323. J'INTERROMPS la succession en ne présentant plus la rose au Nez de la Statue. Elle éprouve quelque chose de nouveau. Ce qu'elle jugeoit devoir succéder, (322.) ne succède plus. Elle sent donc un changement dans sa manière d'être ; & ce changement est d'autant plus senti que la succession a continué plus long - tems. (Ibid.)

ON en voit la raison : cette manière d'être de la Statue lui étoit devenue comme habituelle par la répétition des retours. (102.) La comparaison qu'elle fait entre ce qu'elle éprouve à présent & ce qu'elle avoit coutume d'éprouver , a donc un effet d'autant plus sensible.

324. QU'EST-CE que cet effet ? est-il un sentiment de *surprise* ? qu'est-ce que ce sentiment dans notre Statue ?

POUR tâcher de le découvrir , je suis la même route que j'ai suivie dans l'analyse du desir : (172 & suiv.) j'étudie ce qui se passe au-dedans de Moi , lorsque j'éprouve de la surprise.

325. UN *météore* s'offre tout à coup à mes yeux ; j'ai de la surprise. Si j'avois été préparé à l'apparition de ce phénomène , s'il s'étoit an-

noncé par degrés, je n'aurois point eu de surprise : je n'en ai point au lever des Astres ; j'y suis préparé.

C'EST donc parce qu'il n'y avoit point de rapport entre les idées qui m'occupoient immédiatement avant l'apparition du météore & cette apparition, que j'ai eu de la surprise. C'eût été le contraire, si l'on m'avoit annoncé ce météore, ou si j'avois apperçu dans le Ciel quelque chose qui m'y eût préparé. Il y auroit eu alors un rapport entre mes idées & l'apparition du phénomène, & je n'aurois point eu de surprise. J'en éprouverois beaucoup, si un Astre dont j'attends le lever ne se levoit point, ou simplement s'il se levoit plus tard qu'à l'ordinaire.

326. MON Ame compare entr'elles ses modifications, soit celles qu'elle éprouve ou qu'elle a éprouvées à la fois, (185 & suiv.) soit celles qu'elle éprouve ou qu'elle a éprouvées successivement. Elle juge par cette comparaison de leurs rapports & de l'ordre dans lequel elles se succèdent ou doivent se succéder. Si j'ai vu deux ou plusieurs choses se succéder un grand nombre de fois, je ne pourrai avoir la perception d'une de ces Choses que je ne m'attende à avoir la perception des autres. Si je n'ai point cette per-

ception , ou si j'en ai une toute différente & par conséquent imprévue , je serai surpris.

327. TEL est le cas que j'examine. (325.) Lorsque le météore m'a apparu , l'ordre de mes idées ne renfermoit rien qui pût me faire soupçonner cette apparition. La surprise que cette apparition subite m'a fait éprouver , a donc dû sa naissance à la comparaison que mon Ame a faite entre cette modification imprévue & les modifications antécédentes ou concomitantes. (326.)

328. MAIS , cette comparaison n'est en elle-même que l'attention que mon Ame donne à ses modifications. Le degré de cette Attention est toujours en raison du degré d'intérêt que possède chaque modification. (131 , 140 , 141 , 144 , 145.) Cet intérêt est le plaisir plus ou moins vif attaché à certaines modifications , [117 , 118.] & à la manière dont elles se succèdent : tout ce qui est nouveau , imprévu , sans être douloureux , procure à l'Ame du plaisir. C'est qu'il la sort de la route battue. Tout ce qui est nouveau imprime au Cerveau de nouvelles déterminations : des fibres qui n'avoient point été mues viennent à l'être , ou des fibres qui avoient été mues viennent à l'être dans un nouvel or-

dre. J'ai cherché ailleurs à pénétrer la cause physique du plaisir attaché à la nouveauté ; je renvoie là-dessus au paragraphe 108. Mais, quelle que soit cette cause, ce plaisir est réel, & le plaisir détermine l'Attention. (131, 144, 145, 151.)

329. MON Attention s'est donc portée sur le météore avec d'autant plus de célérité & de force, que son apparition a été plus subite, plus imprévue, & que le phénomène étoit plus propre par lui-même (144.) à exciter mon Attention.

330. Si l'apparition de ce phénomène, au lieu d'être subite, eût été graduelle, ma surprise en eût été fort diminuée : c'est que chaque degré m'auroit, en quelque sorte, préparé à ce qui auroit suivi. Ce qui auroit suivi, en auroit donc excité moins fortement mon Attention.

331. LES gradations que nous découvrons dans le Monde physique & dans le Monde intelligent, sont donc propres à soulager notre Attention & à faciliter les progrès de nos Connoissances. Je touche ici à un sujet bien intéressant ; mais que je ne puis actuellement approfondir.

332. Si une chose qui, dans l'ordre de mes

idées, doit arriver, n'arrive point, je serai surpris. Mon Attention se portera alors & sur les raisons que j'avois de m'attendre que cette chose arriveroit, & sur les causes qui ont pu empêcher qu'elle ne soit arrivée. Plus ces causes me paroîtront s'apposer de dérangement dans l'ordre des choses relatives à celle-là, plus mon Attention sera excitée, & plus ma surprise augmentera.

333. LA surprise peut aller au point d'ébranler fortement toute la Machine. Les fibres sur lesquelles l'Attention se déploie, [137, 141.] sont liées à d'autres fibres, [86.] auxquelles tiennent différentes idées ou différens sentimens: [85.] ces fibres tiennent elles-mêmes au système nerveux. [30.] Tout cela joue presque en même tems. Une multitude de sentimens se réveille à la fois. L'Âme éprouve subitement l'action réunie de toutes ces Forces particulières, &c.

334. TELLES sont, en général, mes idées sur la surprise. Je vais examiner si je puis les appliquer à la nouvelle situation de ma Statue.

335. EN présentant alternativement à son Odorat la rose & l'œillet, j'ai formé en elle l'habitude d'éprouver cette succession alternative.

J'ai monté son Cerveau & son Ame sur ce ton là.

336. J'AI dit ma pensée sur l'origine de l'habitude. [96, 97, 98, 99, 100, 101, 102.] Si j'avois laissé la Statue à elle-même après lui avoir fait éprouver quelque tems la succession dont je parle, cette succession auroit continué dans le Cerveau par la seule force de l'habitude : les sensations auroient été seulement moins vives.

337. EN cessant de présenter la rose au Nez de la Statue, j'ai donc apporté un changement très-sensible à sa maniere d'être, & ce changement l'Ame n'a pu le prévoir. [322.] Ce qu'elle avoit coutume d'éprouver, elle ne l'éprouve donc plus. L'ordre de ses idées est choqué. Elle compare son état antécédent à son état actuel : [323.] son Attention s'applique fortement à ces deux états ; & voilà les caracteres que j'ai cru remarquer dans la surprise. [325 & suiv.]

338. LA surprise de notre Statue ne sauroit être accompagnée d'émotion. Il n'y a encore que deux ordres de fibres d'un même Sens qui soient mus ; il n'y a point, par conséquent, d'idées accessoires qui soient réveillées. [333.] Les comparaisons que fait un Etre qui ne réfléchit

point, ne font pas celles d'un Etre qui réfléchit.
(307, 308.)

339. PAR ce que je viens de dire sur la surprise, l'on voit que la Statue a pu en éprouver lorsqu'elle a eu pour la première fois la sensation de l'odeur l'œillet. [70.] Cette sensation avoit pour elle le caractère de la nouveauté. (90.) Elle l'a comparée avec la sensation de l'odeur de rose, (115, 116.) & cette comparaison a pu exciter l'Attention au point de faire naître la surprise. Mais, je ne pouvois toucher à la surprise sans entrer dans quelque détail sur l'Attention & sur le jugement ; j'ai donc dû différer jusqu'ici à parler de la naissance de la surprise.

340. LA rose cesse donc d'affecter l'Odorat de notre Statue : l'œillet continue seul à agir sur lui. J'ai supposé que l'odeur de l'œillet plaisoit plus à la Statue que celle de la rose : [122, 133.] maintenant elle goûte donc pleinement le plaisir attaché à elle sensation qui lui plaît le plus. Toute sa sensibilité y est, si l'on veut, concentrée.

341. MAIS, notre Statue est un *Homme* : (13.) sa constitution est la même que la nôtre : nous

devons donc raisonner sur elle comme nous raisonnons sur l'Homme.

NOUS éprouvons que les sensations les plus agréables perdent de leur agrément, lorsqu'elles nous affectent pendant un tems trop long. Elles nous deviendroient insipides & même insupportables si elles nous affectoient toujours. La variété nous plaît ; c'est-là un fait que l'expérience ne permet point de révoquer en doute.

342. POURQUOI la variété nous plaît-elle ? Pourquoi les sensations agréables perdent-elles de leur agrément, lorsqu'elles nous affectent trop long-tems ? Pourquoi deviendroient-elles insipides & même insupportables , si elles nous affectoient toujours ?

ME voici sur un sujet qui embrasse une infinité de Choses. Si je parvenois à l'éclaircir un peu , je répandrais du jour sur un grand nombre d'Objets. Chercher la cause physique du plaisir attaché à la variété , c'est chercher une des clefs de la Science de notre Etre. Je poserai quelques principes ; je laisserai à mes Lecteurs à tirer les conséquences.

343. JE remonte à l'origine de tout plaisir :

ce font les fibres fenfibles & un certain degré de mouvement de ces fibres.

UNE fenfation agréable commence à perdre de fon agrément, dès que le mouvement des fibres qui lui font appropriées [85.] augmente trop.

ELLE devient douloureuse fi ce mouvement augmente au point de tendre à défunir les molécules des fibres. [62, 97.]

JE me fuis déjà affez étendu fur tout cela dans le Chapitre X ; je prie qu'on le relife.

344. LA continuation du mouvement dans les fibres fenfibles augmente leur mobilité. Ces fibres ne peuvent fe mouvoir que leurs molécules ne fe difpofent d'une maniere relative à l'exécution de ce mouvement. [59, 60, 61, 62, 63, 88.] Cette difpofition que les molécules contractent par le mouvement, eft elle-même une tendance au mouvement. On conçoit que le frottement des molécules les unes contre les autres doit diminuer par la continuation du mouvement. Ces molécules acquièrent par là plus de facilité à gliffer les unes fur les autres, leur jeu devient plus

libre, & de là l'augmentation de mobilité des fibres. [108.]

345. L'ACTION de l'Objet sur les fibres n'augmente pas d'intensité: mais, les fibres acquérant toujours plus de mobilité, cette action doit insensiblement produire sur elles un plus grand effet. Cet effet peut devenir tel que la sensation commence à déplaire à l'Ame. Le mouvement peut augmenter au point de n'être plus dans la proportion qui fait le plaisir. (121.)

346. VOILA déjà une des manieres dont je conçois qu'une sensation d'abord agréable peut commencer à nous déplaire. Mais une sensation agréable, qui demeureroit toujours telle, & qui nous affecteroit trop long-tems, ne laisseroit pas de nous causer enfin de l'ennui, du dégoût; & nous desirerions de changer d'état. J'entrevois beaucoup de difficulté à expliquer ce fait, & je ne me flatte pas d'y réussir.

347. UN Etre qui n'éprouveroit pendant toute sa vie qu'une seule sensation n'auroit ni ennui ni dégoût; il ne desireroit point de changer d'état, parce qu'il n'en connoitroit point d'autre. [116, 147, 168, 170, 171.]

UN Être qui auroit éprouvé une infinité de sensations agréables, mais qui ne seroit point doué de Réminiscence, ne desireroit point non plus de changer d'état, parce qu'il ne se rappelleroit aucun de ceux qu'il auroit éprouvés. [186, 192.]

348. NOUS ne nous dégoûterions donc point d'un plaisir, si nous ne connoissions que ce plaisir. Mais, parce que nous avons souvent changé d'état, que nous avons été souvent de plaisir en plaisir, que nous sommes doués de Réminiscence, & que nous savons de plus que nous pouvons goûter de nouveaux plaisirs, nous aimons à varier nos situations, à changer d'Objet. Nous desirons dans le rapport où nous connoissons.

349. PARCE que nous sommes doués de Réminiscence, nous avons le sentiment du passage d'une situation à une autre situation. Nous comparons nos situations; & l'on a dit & répété cent fois, que l'Ame aimoit à comparer. L'on a bâti là-dessus des Théories du beau; mais on n'a pas dit, que je sache, pourquoi l'Ame se plaît à comparer.

350. DANS chaque situation agréable il y a un

certain degré de plaisir absolu & un certain degré de plaisir relatif.

351. LE plaisir *absolu* est celui qui est attaché à chaque sensation, à chaque situation considérées en elles-mêmes. Il tient à un certain degré d'ébranlement des fibres sensibles. C'est de ce plaisir dont j'ai traité dans le Chapitre X.

352. LE plaisir *relatif* est celui qui naît de la comparaison que l'Ame fait entre ses idées ou entre ses situations.

353. QUE l'Ame se plaise à saisir des rapports, à faire des comparaisons, à sentir le passage d'une situation à une autre situation, c'est un fait que l'on ne peut nier. La vie humaine en est la preuve. Les plaisirs des Beaux Arts sont tous des plaisirs *relatifs* ou de comparaison. Le plaisir attaché au *beau* ne dérive-t-il pas de la *variété* des rapports que l'Ame saisit, de l'*unité* d'Action qu'elle y observe, & de l'*utilité* qu'elle découvre dans le but? Le moment où l'Ame passe d'un plaisir à un autre plaisir n'est-il pas le moment où le plaisir présent l'affecte avec le plus de vivacité?

354. JE ne cherche point à expliquer les plai-

firs *absolus* : (351.) ce feroit vouloir pénétrer la nature intime de l'Ame, & le fecret de fon union avec le corps. [46, 126.] Mais, je ne penfe pas qu'il foit téméraire de chercher quelque hypothefe qui rende raifon du plaifir attaché à la *variété*. [341, 342.]

355. JE me conforme à la marche que j'ai tenue dès le commencement de cet Ouvrage : j'ai à rendre raifon de ce que l'Ame éprouve, je remonte à l'origine de tout ce que l'Ame éprouve, au corps. [17, 18, 19, 21, 22, 92.]

JE reprends les paragraphes 347 & 348, je fuppose une fuite de fenfations, telle que la fenfation fubféquente l'emporte toujours en agrément fur la fenfation antécédente.

JE fuppose encore que l'Etre qui éprouve cette fuite de fenfations eft privé de Réminifcence. L'accroiffement de fon bien-être fera nul pour lui ; il ne le fentira point. Il ne fera jamais mieux ; il fera toujours bien. La fenfation la plus vive n'excitera pas plus fon Activité que la fenfation la plus foible. Il fera réellement moins bien fans defirer d'être mieux.

356. DONNONS à cet Etre la Réminifcence :

il aura un plaisir nouveau , celui de sentir l'accroissement de son bien-être. Ce sentiment développera son Activité. Son Attention s'appliquera successivement à toutes les sensations : elle se fixera sur celles qui lui plairont le plus. [144.]

357. MAIS , les sensations ont leur siége dans de petites machines organiques d'une délicatesse extrême : ces petites machines sont les fibres sensibles. L'expérience nous apprend que ces fibres ne peuvent être long-tems en action sans éprouver un changement que nous exprimons par le terme de *fatigue*. (136.)

358. LORS donc que l'Etre que je suppose [355.] aura fixé long-tems son Attention sur la sensation la plus agréable , les fibres auxquelles cette sensation est attachée [85.] commenceront à être fatiguées : elles ne rendront plus à l'Ame la sensation précisément comme elles la lui avoient d'abord rendue. La sensation en deviendra moins agréable à l'Ame : elle desirera de changer d'état. Son Attention se portera sur les sensations qu'elle connoît , parce qu'elle les a éprouvées. Et quoique ces sensations soient moins agréables en elles-mêmes , que celle sur laquelle elle avoit fixé son Attention , elle passera cependant de celle-ci à celles-là avec plaisir. C'est que chaque sensa-

tion ayant ses fibres propres, [85.] son Attention se déployera alors sur des fibres que le repos a préparées à l'action. Le moment du passage est le moment du plaisir le plus vif, [353.] c'est qu'il est celui où les fibres sur lesquelles l'Attention se déploie sont le plus disposées à l'action.

359. CET Etre apprend donc de l'expérience qu'en passant d'une sensation à une autre, il est mieux qu'en demeurant fixé trop long-tems sur la même sensation. Il aimera donc à changer d'état, à éprouver l'effet attaché au mouvement de fibres préparées par le repos à l'action : j'ai presque dit, de fibres fraîches. Un Organe usé par le plaisir, est un Organe dont les fibres n'ont plus assez d'activité pour procurer à l'Ame du plaisir dans le degré où elles le lui procuroient avant leur altération. Cette altération est un dérangement dans l'économie des fibres : leurs parties constituantes ne sont plus entr'elles dans le rapport propre à procurer à l'Ame tout le plaisir qu'elles sont destinées à lui procurer.

360. VOILA la seconde maniere (346.) dont je conçois que nous pouvons être déterminés à changer d'Objet. Mais les plaisirs *relatifs* (352.) ne se réduisent pas au sentiment que l'Ame éprouve, lorsqu'après s'être exercée sur des fibres fatiguées,

fatiguées, elle s'exerce sur des fibres qui ont toute leur activité. (358, 359.) Un Parterre dont toutes les Fleurs ne différeroient que dans leurs couleurs, plairoit moins qu'un Parterre dont les Fleurs différeroient & dans leurs formes & dans leurs couleurs. Cependant, dans la première supposition, l'Attention se déploieroit successivement sur différentes fibres, puisque chaque sensation a ses fibres propres. (85.) Il y a donc quelque autre chose qui constitue les plaisirs relatifs; & c'est cette chose que je tâche à découvrir.

361. COMPARER différentes sensations, c'est donner son attention à différentes sensations. (328.) Mais, l'Attention est un exercice de la Force motrice de l'Ame, [129.] & cet exercice est une modification de son Activité. 135, 136.) Comparer, c'est donc mouvoir, & mouvoir, c'est agir. Dire que l'Ame se plaît à comparer, c'est donc dire qu'elle se plaît à agir. (349.) Mais, l'Ame agit lorsqu'elle meut un ou deux ordres de fibres, comme lorsqu'elle en meut plusieurs. Pourquoi donc se plaît-elle davantage à mouvoir plusieurs ordres de fibres qu'à n'en mouvoir qu'un ou deux? C'est ici le principal nœud de la question.

362. LORSQUE l'Ame applique son Attention à deux sensations, elle a un plaisir *composé*; un plaisir formé des deux plaisirs *absolus* [351.] que renferment ces sensations. Il n'importe pour l'essentiel, que ces sensations soient excitées à la fois par deux Objets, ou que l'une soit excitée & l'autre rappelée, ou que toutes deux soient présentes par le souvenir. L'Ame a donc une plus grande quantité de plaisir en comparant ces sensations, que si elle les éprouvoit à part ou absolument isolées. [186, 347, 355.] On peut considérer les deux ordres de fibres appropriées à ces sensations, [85.] comme deux Forces qui agissent à la fois sur l'Ame, (185 & suiv.) & sur lesquelles l'Ame réagit à la fois.

363. Si au lieu de comparer deux sensations, l'Ame en comparoit plusieurs, le plaisir en deviendrait plus composé, & par cela même plus grand. [362.] Il y auroit plus de Forces en jeu: la Sensibilité & l'Activité de l'Ame en seroient plus excitées. (117.)

364. MAIS, pour que l'Ame exerce son Attention, il faut qu'elle ait des motifs à l'exercer. (140.) Ces motifs sont dans les idées qui lui sont présentes. [147, 148, 149, 150.] Il faut donc encore que ces idées soient claires, je veux

dire , que l'Ame ne les confonde point. (273.) Si celles que les Objets excitent par leur présence ou que le souvenir rappelle se confondoient , comment l'Attention s'exerceroit-elle ?

365. IL y a plus ; en se confondant , les sensations seroient dénaturées. Le plaisir absolu (351.) que chacune renferme seroit perdu pour l'Ame. Les plaisirs en se fondant , pour ainsi dire , les uns dans les autres , se détruisoient les uns les autres. L'essence de quelque plaisir que ce soit , est dans l'impression qu'il fait sur l'Ame. Afin que cette impression ait lieu , il faut que l'Ame en ait la conscience ou l'apperception , [200.] que son Moi se l'approprie ou s'identifie avec elle. (113, 252.) Cette conscience , cette identification est toujours relative au degré de clarté de chaque impression. Si l'Ame ne démêle point une sensation , elle n'a point la conscience de cette sensation , & conséquemment le plaisir attaché à cette sensation.

366. C'EST donc dans le degré de clarté ou d'impression [273.] des plaisirs absolus [351.] que l'on doit chercher la première origine des plaisirs relatifs. [352.] Quand l'Ame distingue toutes ses sensations , elle jouit de toutes , son Moi se les approprie toutes. Elle goûte le plai-

fir absolu que chacune renferme, & elle jouit ; en même tems, de la somme de plaisirs relatifs qui résulte de l'impression réunie des plaisirs absolus. [362, 363.]

367. LES plaisirs absolus ont leur principe dans différens ordres de fibres sensibles, qui ont entr'eux des rapports [40.] d'où naissent les plaisirs relatifs. Toutes sortes de combinaisons de tons, toutes sortes de combinaisons de couleurs ne produisent pas l'*harmonie* en musique & en peinture. Nous apprenons de l'expérience qu'il n'y a que certaines combinaisons de tons, certaines combinaisons de couleurs qui flattent agréablement nos Oreilles & nos Yeux, & c'est sur l'expérience qu'on a fondé la Théorie de ces Arts qui ont tant de pouvoir sur nous.

368. L'EXPÉRIENCE nous apprend des faits, & les faits sont la Nature. L'expérience nous apprend donc que telle est la nature de l'économie de notre Cerveau, que toutes sortes d'ébranlemens ne sont pas propres à y faire naître l'*harmonie*. Nous ne découvrons pas à l'œil les fibres qui transmettent à l'Âme cette harmonie. Nous ne voyons pas quels ordres de fibres il faut mouvoir, comment & selon quelle combinaison il

Faut les mouvoir pour produire telle ou telle consonnance musicale ou pittoresque. Mais nous savons que les tons & les couleurs n'agissent pas immédiatement sur notre Ame. (120.) Nous savons qu'elle n'en reçoit les impressions que par le ministère des nerfs. [26.] Nous savons de plus, que chaque ton, que chaque couleur tient à des fibres qui leur sont appropriées. [85.] Nous représentons les tons par des caractères ou par des *notes*: [217, 219.] nous les combinons diversement. Nous formons des traits différemment colorés: nous leur donnons différentes proportions: nous les distribuons sous certains rapports. L'emploi que nous faisons des tons & des couleurs dans la formation de l'harmonie, nous représente l'ordre dans lequel les fibres sensibles se meuvent pour exécuter cette harmonie & la transmettre à l'Ame: car les vibrations des différentes cordes de l'Instrument, & le jeu de la lumière différemment modifiée & réfléchié par le Tableau, nous expriment ce qui se passe dans notre Cerveau, lorsqu'il est ébranlé par l'un ou par l'autre. Il est, à sa manière, cet Instrument & ce Tableau.

369. L'HARMONIE consiste donc en général dans une certaine suite, dans une certaine

combinaison de mouvemens de différens ordres de fibres sensibles.

370. IL y a donc un rapport *primitif* entre les différens ordres de fibres sensibles, en vertu duquel, suivant qu'elles sont ébranlées, elles produisent telle ou telle consonnance, tel ou tel plaisir relatif. (352.)

371. NOUS ne pouvons pas plus dire pourquoi une certaine suite ou une certaine combinaison de mouvemens des fibres sensibles produisent l'harmonie, que nous ne pouvons dire pourquoi l'ébranlement d'un certain ordre de fibres, produit une certaine sensation. Cela tient à la nature des plaisirs absolus (351.) que nous ne pouvons connoître. (354.)

372. LA variété que l'Âme découvre dans les parties d'un Tout, & la diversité de mouvemens qui résulte dans le Cerveau (368.) de la diversité d'action de ces parties, ne suffisent donc pas à procurer à l'Âme le plaisir de l'harmonie. [369.] Il faut encore que toutes ces parties concourent ensemble à un même but. (353.) C'est au jugement que l'Âme porte du rapport d'action de ces parties à ce but, que

tient le plaisir attaché à l'agréable relatif, [352.] au beau.

373. LORSQUE différentes parties conspirent au même but, elles concourent à produire un même effet.

CET effet est *un*; parce qu'il est la somme ou le résultat de toutes les Forces particulieres qui concourent à le produire. [366.] Il est le produit de l'action combinée de toutes les parties.

374. LA perception de cet effet est toujours accompagnée de plaisir, & ce plaisir constitue l'*utilité* de l'effet.

375. PLUS ce plaisir est vif, plus il renferme de sensations agréables, plus il contribue au bien-être ou au perfectionnement de l'Intelligence qui en jouit, & plus il y a d'*utilité* dans le but ou dans l'effet. (373.)

376. DE la *variété* des rapports, (40, 372.) de l'*unité* d'action [373.] & de l'*utilité* du but, (374, 375.) l'Esprit déduit donc la notion générale du beau.

377. PLUS il y a de parties qui conspirent

au même but, plus il y a de rapports apperçus.

PLUS il y a de rapports apperçus, plus l'Activité de l'Ame se déploie.

378. SA sensibilité est affectée à la fois par un plus grand nombre de plaisirs absolus. (351, 362, 363.) L'Attention se porte successivement & avec rapidité sur tous ces plaisirs; (ibid.) les rapports qui les lient tous (367, 368, 369, 370.) les dirigeant tous au même but, (372, 373.) la variété des rapports ne la fatigue pas, parce qu'elle les contemple dans l'effet qu'ils produisent, & que cet effet est un. [373.] L'Ame jouit ainsi des plaisirs absolus attachés à l'action de chaque partie, [351.] & des plaisirs de comparaison qui résultent des rapports primitifs qui lient ces plaisirs absolus. [369, 370, 374, 375.]

379. DES Objets très-variés, mais dans lesquels l'Ame ne découvre aucun but, lui déplaisent: c'est que les *différens* ordres de fibres qui sont mêlés, ne le sont pas dans les rapports qui constituent les plaisirs relatifs. [352, 367, 368, 369, 370, 372.] Il y a alors un très-grand nombre des fibres mues sur lesquelles l'Ame

réagit. [129, 135, 136, 137, 361.] Mais, l'Activité de l'Ame est une Force limitée; [143.] un trop grand exercice la fatigue: elle se fatigue lorsqu'elle se porte à la fois sur un trop grand nombre d'Objets dont les différentes impressions ne se réunissent pas en un point commun. Chaque Objet agit alors à part: l'Ame n'éprouve que l'effet de la multiplicité variée. Quand, au contraire, toutes les impressions se réunissent en un point, ce point devient, en quelque sorte, un seul objet qui rassemble en lui toutes ces Forces dispersées; l'Attention se fixe à ce point d'où elle découvre comme d'un centre, tous les rayons qui vont y aboutir. [*]

[*] JE ne faisois ici qu'ébaucher ce que j'étois appelé à finir. Pourquoi l'unité d'action des Objets produit-elle une épargne dans la dépense que l'Ame fait de ses forces? Pourquoi l'Ame a-t-elle plus de facilité à saisir le même nombre d'Objets lorsqu'ils tendent à un but commun, que lorsqu'ils n'y tendent pas? J'avois bien posé le principe général de la solution; mais je ne l'avois pas développé, & il demandoit à l'être. Un de mes plus chers Éleves en Philosophie, M. JEAN TREMBLEY, digne Neveu de l'illustre Auteur de la belle découverte des Polypes, qui n'a pas moins approfondi la Métaphysique que la haute Géométrie & l'Astronomie, & qui s'étoit plu dans sa jeunesse à commenter sous mes yeux l'*Essai analytique*, avoit eu de fréquentes occasions d'en développer les principes, & de les appliquer à la solution de bien des questions de divers genres que je lui proposois, ou qu'il se proposoit lui-même. Celle qui fait l'Objet de cette Note ne lui avoit pas échappé, & je me fais un plaisir de transcrire ici

380. TEL est, en général, l'effet que produit l'Art des distributions. Il présente à l'Ame sous un petit nombre de points de vue une multitude d'Objets divers, dont le nombre & la variété l'accableroient ou la fatigueroient s'ils agissoient

d'après lui la solution très-philosophique qu'il en donnoit.

« L'Analyste, disoit-il, donne bien le principe général de la solution, en représentant l'attention comme fixée au point où toutes les impressions viennent se réunir, & découvrant de là, comme d'un centre, tous les rayons qui vont y aboutir. Mais, on ne voit pas encore clairement, comment le nombre d'objets considérés étant supposé le même, l'Ame a moins de peine à les saisir lorsqu'ils convergent vers un point, que lorsqu'ils ne convergent pas. Examinons donc la chose de plus près, & cherchons dans la nature même des Objets la raison de ce phénomène.

« Les Objets dont les impressions se réunissent en un point commun, ont plus de rapports & de plus grands rapports que ceux dont les impressions ne se réunissent pas: il y a donc plus de choses communes à considérer dans les premiers que dans les seconds. Lorsque l'Ame a découvert une certaine qualité dans un Objet, & qu'elle vient à découvrir dans un autre Objet une qualité analogue, elle n'exerce pas autant son Activité que si elle avoit découvert dans cet Objet une qualité tout-à-fait différente. L'Ame n'a pas besoin alors de se modifier différemment; elle reste à peu de chose près, dans l'état où elle étoit: & comme il y a en elle moins d'idées différentes, il y a aussi un moindre exercice de son Activité; il y a moins de faisceaux de fibres en jeu: elle peut par conséquent appliquer son Activité à la considération d'un plus grand nombre d'Objets s'ils tendent vers un but, que s'ils n'y tendent pas. Plus la convergence des Objets sera grande, plus elle sera marquée, & plus les idées qu'ils

sur le Cerveau épars ou confondus. En distribuant les mouvemens sous certains rapports, cet Art met entr'eux une harmonie (369.) qui facilite l'exercice de l'Attention. Il compose de de cette multitude d'Objets divets des masses plus ou moins grandes. Il applique l'Attention à ces masses : il empêche ainsi qu'elle ne soit trop partagée : il lui procure des comparaisons faciles. [*].

„ exciteront dans l'Ame rentreront les unes dans les autres ;
 „ plus le nombre des faisceaux de fibres nues fera petit ,
 „ plus la facilité avec laquelle l'Ame exercera son Activité
 „ sera grande. Au moyen de cette unité d'action, les Objets
 „ se concentrent ; ils occupent un plus petit espace , & ren-
 „ trent dans la sphaere de l'Ame. Voilà, si je ne me trompe ,
 „ la solution psychologique de la question que je m'étois pro-
 „ posée „.

[*] †† Mon jeune & estimable Commentateur ne dévelop-
 poit pas moins bien ce paragraphe que le précédent. “ L'art
 „ des distributions, ajoutoit-il, en instituant des rapports en-
 „ tre les Objets, facilite les comparaisons. Lorsque les choses
 „ sont isolées, qu'elles existent indépendamment les unes des
 „ autres, chaque Objet fait une classe séparée ; il excite dans
 „ l'Ame des idées qui ne conviennent qu'à lui, & ces idées se
 „ multipliant avec les objets, épuisent bientôt l'Activité de
 „ l'Ame qui est mise ainsi hors d'état de considérer d'autres
 „ choses. Mais au moyen de l'Art des distributions, une même
 „ classe renferme un grand nombre de choses ; les rapports
 „ qui unissent ces choses entr'elles sont rendus faillans. L'Ame
 „ fait ces rapports : elle les considère, les analyse, en tire
 „ des idées générales qui conviennent à toutes les choses qui

381. Si les rapports sont compliqués ; si leur action est embarrassée ; si le but auquel ils tendent ne se démêle qu'avec peine ; si leur action se partage entre plusieurs buts particuliers qui ne coïncident pas dans un but général ; cette variété déplaira encore à l'Ame : c'est que la pluralité & la divergence des buts partageront trop l'Attention : c'est que la complication des rapports la tendra trop. (379.)

382. Si , au contraire , les rapports ne sont pas assez variés ; si les mêmes parties sont trop répétées dans le même Tout ; il en naîtra une

„ font renfermées dans une même classe ; & par le secours de
 „ ce petit nombre d'idées générales, l'Ame peut retrouver
 „ chaque Individu particulier, sans avoir besoin de les graver
 „ tous dans sa Mémoire. C'est ce petit nombre d'idées géné-
 „ rales résultantes de cette multiplicité d'Objets, qui met en-
 „ tre eux une harmonie, & l'Attention s'exerçant sur un beau-
 „ coup moins grand nombre d'idées ; cet exercice en devient
 „ incomparablement plus facile. L'Ame ne considère plus des
 „ Objets particuliers ; mais elle considère des *masses d'Objets* ;
 „ & les rapports que les distributions lui découvrent entre
 „ les divers Objets d'une même masse, les lient entr'eux &
 „ n'en forment qu'un seul Tout. Ainsi l'Attention, au lieu de
 „ se diviser à l'infini, en se répandant sur chaque Objet par-
 „ ticulier, ne s'applique qu'à chaque masse : alors toute sa
 „ force ne se perd pas par la division à l'infini ; & le nombre
 „ des Objets de comparaison étant proportionné à la capacité
 „ de l'Attention, rien n'empêche l'Ame d'opérer, & d'opérer
 „ avec facilité & plaisir. „

uniformité qui ne déplaira pas moins à l'Ame qu'une variété excessive : c'est que la Faculté de comparer n'aura pas assez d'exercice ; la somme des plaisirs relatifs [352] fera trop petite : car cette somme est toujours en raison de la diversité des plaisirs absolus (351.) & des rapports qu'ils ont entr'eux. (362 , 363 , 366 , 367 , 368 , 369 , 370 , 377 , 378.)

383. Au reste, quand j'emploie le mot de *dé-plaire*, ce mot est ici relatif à ce que l'Ame connoît. Un Etre qui n'a jamais goûté le plaisir attaché à l'*unité variée*, n'est point choqué de l'*uniformité*. Il ne peut désirer de jouir d'un plaisir dont il n'a pas l'idée. [147 , 170 , 171 & suiv.] Un Etre qui a des idées de l'agréable, du beau, juge sur ces idées des Objets qui s'offrent à lui.

384. TOUT ce que je viens d'exposer sur les plaisirs relatifs, (352.) l'Auteur de l'*Essai de Psychologie* l'a rendu en moins de mots, mais la rapidité de son style le rend quelquefois obscur.

” L'AME, dit-il [*], se plaît dans l'exercice de ses Facultés : elle est un Etre actif ; mais son activité est bornée. L'Ame aime donc

[*] *Principes philos.* Part. V, Chap. VIII.

„ à faifir des rapports , mais elle n'aimera pas
 „ des rapports trop compliqués. Le beau lui
 „ plaît , parce qu'il est un & varié : il offre des
 „ rapports faciles à faifir. Le beau paroitra donc
 „ à l'Ame d'autant plus *beau* qu'il offrira un plus
 „ grand nombre de rapports , & de rapports
 „ faciles à faifir , ou qu'il réveillera en elle un
 „ plus grand nombre de fentimens agréables
 „ ou des fentimens plus vifs. Les rapports des
 „ moyens à la fin font une fource de beauté.
 „ L'importance de la fin & la fimplicité des
 „ moyens font une plus grande beauté encore.
 „ L'Homme est beau : un monde est plus beau :
 „ l'Univers est fouverainement beau : il est le
 „ fyftème général du bonheur.

„ L'AME fe plaît aux gradations , dit ailleurs
 „ [*] cet Auteur ; elle aime à comparer , & il
 „ n'est point de comparaifon où il n'est point de
 „ rapports apperçus. Les Sciences & les Arts
 „ tournent fur ce pivot.

„ L'AME est fi bien faite pour comparer , qu'el-
 „ le ne fauroit demeurer long-tems fur le même
 „ Objet fans en affoiblir l'impreffion : c'est qu'el-
 „ le vient à ne comparer plus. La premiere

[*] Ibid. part. VII, Chap. XVIII.

» impression est ce qui la frappe , à cause de sa
» liaison avec une impression précédente qui en
» différoit plus ou moins : il faut à l'Ame des
» passages ; ils font changemens. Ceci tient à
» une infinité de faits. »

385. POURQUOI l'importance de la fin & la simplicité des moyens font-elles une grande beauté? (384.) C'est ce que notre Auteur ne développe point & qu'il devoit développer.

LA fin est l'effet ; (373.) les moyens font les rapports. (372.)

LES rapports font des Forces douées d'une certaine activité. [40, 210.]

LA convergence ou la réunion des Forces produit l'effet. (372, 373.)

L'IMPORTANCE de l'effet est dans le nombre, la variété, la qualité & l'intensité des plaisirs ou des biens qu'il renferme. [374, 375.]

LA simplicité des moyens est dans le nombre & l'espece des Forces conspirantes.

PLUS le nombre des Forces est petit, moins

leur action est composée, & plus il y a de simplicité dans les moyens.

PLUS il y a de simplicité dans les moyens, plus l'Attention s'exerce agréablement.

ELLE agit à la fois sur un plus petit nombre de fibres. [379, 380.]

CES fibres correspondent à un grand nombre d'autres qu'elles mettent en Action. (86.) Les moyens correspondent à la fin. Les moyens ont leurs fibres: la fin a les siennes. [85.]

L'ACTION de toutes ces fibres est donc harmonique. [369.] Les moyens ont des rapports déterminés avec la fin. Ils en ont aussi entr'eux. Il en est encore entre toutes les parties de la fin.

Tous ces rapports en supposent évidemment entre les différens ordres de fibres représentatives des moyens, de la fin & de toutes les parties de la fin. [17, 18, 21, 201, 259, 265.]

LA fin est un effet qui a son principe. Le principe lie ensemble toutes les parties de l'effet.

LES moyens font auffi liés enfemble par les qualités en vertu defquelles ils tendent au même but.

AUX fibres représentatrices des parties de la fin tiennent différens plaifirs abfolus, (351) qui ont entr'eux des rapports d'où naiffent différens plaifirs relatifs. (352 , 362 , 363 , 366 , 367 , 368.)

PLUS ces plaifirs font propres à exercer agréablement & utilement toutes les Facultés de l'Ame, plus ils font nombreux, & plus il y a d'importance & de variété dans la fin.

SI donc le moyen eft très fimple, il y aura beaucoup de variété, & de variété intéreffante dans l'unité.

LA convergence de toutes les parties de la fin dans le moyen, donnera à l'Ame la Faculté d'en faifir tous les rapports.

LES mouvemens harmoniques de différens ordres de fibres, viendront frapper fur un point commun auquel l'Attention fe fixera. [377 , 378 , 379 , 380 , 381 , 382.]

CE caractere de beauté éclate fur-tout dans

les Ouvrages de la Nature. Un Bel Esprit [*] à dit-élegamment *que la magnificence y brille dans le dessein & l'épargne dans l'exécution.*

386. SOMME totale : les plaisirs absolus isolés ne peuvent produire des plaisirs relatifs. [355, 356, 362, 363.] Les plaisirs absolus qui se confondent ne le peuvent pas non plus. [364, 365, 366, 367.]

CHAQUE plaisir absolu a son caractère propre, son essence. [197, 198, 233, 354, 371.]

CE caractère se combine avec celui de différents plaisirs absolus, & cette combinaison fait le fondement de l'harmonie. [367, 368, 369.]

PLUS il y a de plaisirs absolus qui concourent à produire une harmonie, plus cette harmonie exerce agréablement nos Facultés. [376, 377, 378.]

PLUS une harmonie est propre à perfectionner nos Facultés, plus elle renferme de beauté. [373, 374, 375, 385.]

LE perfectionnement de nos Facultés dépend

[*] FONTENELLE.

en dernier ressort de l'ordre dans lequel les différentes fibres de chaque sens sont mises en jeu. [17, 18, 19, 21, 22, 23, 85, 86, 95, 213, 214, 215, 216, 223, 274, 275.]

PLUS une harmonie met de fibres en jeu ; plus elle en lie étroitement tous les mouvemens, plus elle perfectionne l'exercice de nos Facultés dans un ou plusieurs Genres.

LES fibres des Sens vont aboutir au Cerveau. [26, 28, 29, 30.] Elles lui communiquent donc les impressions harmoniques qu'elles ont reçues. [34, 41, 42, 43, 44.]

IL les conserve par l'énergie de sa mécanique. [23, 57, & suivans, 96, & suivans.]

IL devient à son tour le principe des déterminations de l'Activité de l'Ame. [130, 131, 150, 151, 178.]

MAIS, les fibres de tous les Cerveaux ne sont pas semblables ; je veux dire que tous les Cerveaux ne se ressemblent pas. Les causes qui concourent dans la génération suffiroient à les varier.

Tous les Cerveaux n'ont donc pas une

égale disposition à exécuter toutes fortes d'harmonies.

LE plus ou le moins d'aptitude d'un Cerveau à exécuter telle ou telle harmonie dépend du plus ou du moins d'aptitude de ses fibres à se prêter à tel ou tel mouvement. [121.]

LE plus ou le moins d'aptitude des fibres à se prêter à tel ou tel mouvement dépend de la nature, des proportions & de l'arrangement de leurs élémens. (62, 97, 98, & suiv.)

LE plus ou le moins d'aptitude d'un Cerveau à exécuter telle ou telle harmonie détermine le degré de plaisir que cette harmonie fait éprouver à l'Ame. [120, 121.]

LE degré de plaisir que l'Ame goûte dans telle ou telle harmonie, détermine le degré de son penchant pour cette harmonie & pour toutes les harmonies analogues.

LE plaisir détermine l'Activité. [117, 130, 131, 147, 148, 149, 150, 159, 170, 171, 172, 173, 174.]

387. Si c'étoit ici le lieu de développer davantage mes principes sur les plaisirs relatifs, (352.) j'essayerois de les appliquer aux Méthodes d'Instruction, & de montrer comment ils peuvent servir à faire juger du degré de beauté (376.) des productions de l'Art & de celles du Génie & de l'Esprit.

IL y a dans l'*Essai de Psychologie* un Chapitre [*] dont l'obscurité a choqué quelques Lecteurs, & en particulier un savant Journaliste. [**] Voici ce Chapitre.

“ LA perfection de l'éducation consiste à multiplier les mouvemens du *Sensorium* le plus qu'il est possible ; à combiner ces mouvemens de toutes les façons assignables & conformes à la destination de l'Individu ; à établir entre ces mouvemens une liaison en vertu de laquelle ils se succèdent dans le meilleur ordre ; enfin, à rendre habituel tout cela. „

QUAND on ne possède pas le Systême entier de l'Ouvrage, il est en effet difficile de saisir le vrai sens de ce Chapitre. Là, comme dans

[*] Chap. LXVIII.

[**] *Biblioth. des Sciences & des Arts.*

plusieurs autres endroits de son Livre, l'Auteur s'est trop plu à exercer la pénétration de ses Lecteurs. Je trouve cependant une explication assez claire de ce Chapitre dans le Chapitre LXXX, & dans plusieurs Passages du même Auteur. Je citerai ici quelques-uns de ces passages, à cause de la conformité des principes qu'ils renferment avec ceux que je viens d'exposer. Je dois d'ailleurs cette justice à l'Auteur, puisqu'il m'a, en quelque sorte, prévenu dans l'exposition de ces principes.

“ LE développement de l'Ame, dit-il (†),
 „ est la suite de ses modifications variées ; &
 „ ces modifications, sont l'effet nécessaire du
 „ jeu des organes, & des circonstances qui le
 „ déterminent.

„ LE nombre, la variété, l'espece des modi-
 „ fications déterminent le degré de perfection
 „ de l'Ame.

„ LE langage, en multipliant les mouvemens
 „ & les combinaisons des mouvemens, en les
 „ assujettissant à un certain ordre, est ce qui
 „ perfectionne le plus l'Activité de l'Ame.....

[†] *Princip. philosoph.* Part. VII. Chap. XVII, XVIII.

„ LE grand Art de la culture de l'Esprit con-
 „ siste donc à varier le plus qu'il est possible
 „ les mouvemens de l'Organe intellectuel; & à
 „ établir entre ces mouvemens une gradation
 „ telle qu'ils se reproduisent mutuellement.....

“ SI nous savons tant de choses imparfaitement,
 „ si nous avons tant d'idées confuses, ce n'est
 „ pas toujours que les Objets de ces idées ne
 „ soient pas assez à la portée de notre Esprit;
 „ c'est pour l'ordinaire, parce que ces Objets
 „ ne nous ont pas été présentés dans un or-
 „ dre convenable. On a excité presque tout
 „ d'un coup dans notre Cerveau beaucoup de
 „ mouvemens très-variés: on a remué bien
 „ des fibres; & de tout cela il n'a résulté que
 „ des liaisons imparfaites; les rapports n'ont été
 „ que peu sentis; quelquefois point du tout.

„ IL ne falloit par remuer tant de fibres à
 „ la fois; l'Activité de l'Ame en a été trop par-
 „ tagée. Il falloit exciter d'abord des mouve-
 „ mens très-simples; l'Ame en auroit mieux saisi
 „ l'effet des mouvemens composés par leur liai-
 „ son naturelle avec ceux-là.....

388°. LA variété, le beau font naître la sur-
 prise. Ils excitent fortement l'attention: ils ré-

veillent à la fois un grand nombre de sentimens, &c. Je renvoie là-dessus à ce que j'ai dit sur la surprise dans les paragraphes 324, 325, & suiv.

389. ENFIN, d'où vient que l'harmonie la plus agréable qui nous affecteroit toujours, nous déplairoit à la longue & nous deviendroit même insupportable? (342.) Si je satisfaisois à cette question j'aurois ébauché les Elémens de la Théorie des plaisirs relatifs. (352.)

NOTRE existence est successive. Elle est composée d'une suite de situations qui different plus ou moins les unes des autres.

NOUS comparons la situation antécédente à la situation subséquente. Le moment où cette comparaison nous affecte le plus est celui où nous passons de l'une de ces situations à l'autre.

LA raison en est que la vivacité de nos sentimens est proportionnée à l'intensité des mouvemens qui les occasionent. (33.)

OR, quand deux situations ne nous affectent pas à la fois, le moment où nous passons de l'une à l'autre est celui où la situation antécé-

dente conserve le plus d'intensité. [162, 163, 164, 165, 166.] Il est donc aussi celui où la différence des deux situations nous affecte le plus, [358.]

SI donc les deux situations sont agréables, elles renferment chacune des plaisirs absolus. (351.)

CES plaisirs ont entr'eux des rapports d'où naissent les plaisirs relatifs. [352, 362, 363, 367.]

LES plaisirs relatifs sont d'autant plus vifs, que l'impression des plaisirs absolus est plus forte.

CETTE impression n'est jamais plus forte que dans l'instant du passage de l'une de ces situations à l'autre.

PAR une conséquence du même principe, si la situation subséquente est désagréable, elle ne le paroîtra jamais plus que dans l'instant du passage. Son opposition avec la situation antécédente sera alors aussi frappante qu'elle pourra l'être.

390. MAIS, lorsque l'Âme demeure fixée long-

tems dans la même situation, l'impression de la situation antécédente s'affoiblit de plus en plus. [162, 163, & suiv.] Bientôt l'Ame n'est plus occupée que du sentiment de la situation présente : cette situation est très-agréable ; la sensibilité y est concentrée : l'Ame lui donne toute son Attention. [144.]

391. Dès que l'impression de la situation antécédente ne se fait plus sentir à l'Ame, la situation présente doit perdre de son agrément ; car elle perd celui qui est attaché à la comparaison que l'Ame fait de cette situation avec la situation antécédente moins agréable. [355, 356, 389.]

IL est vrai que l'Ame peut se rappeler la situation antécédente : mais l'impression qui se fait par le souvenir est ordinairement plus foible que celle que produit la présence de l'Objet. [89.] D'ailleurs, la vivacité du plaisir attaché à la situation présente, est très-propre à rendre encore plus foible l'impression qu'excite le souvenir. (142, 143, 145.)

392. Si la situation présente n'avoit pas été prévue, si à cette situation est attaché le sentiment du beau, le moment de la surprise fera le

moment le plus délicieux. [324, 325, & suiv. 388.] Il est celui où l'Activité se déploie avec le plus de célérité & de force. Mais, ce moment est nécessairement très-court, & tous ceux qui lui succèdent lui sont inférieurs en agrément.

393. LA situation actuelle ne fait donc plus éprouver à l'Âme le même degré de plaisir qu'elle lui avoit fait d'abord éprouver. L'action continuée de l'Objet & la réaction de l'Âme produiront encore une nouvelle dégradation dans le plaisir, qui augmentera de plus en plus par la durée de l'ébranlement. [358.]

394. L'ÂME commencera donc à desirer de changer de situation. Son Attention s'appliquera au souvenir des situations par lesquelles elle a passé, & à l'idée des nouvelles situations qu'elle conçoit qu'elle pourroit revêtir. (348, 358.) Elle se les peindra vivement; elle en jouira par l'Imagination. (172, 174.) Mais, le sentiment de la différence qui est entre cette sorte de jouissance & la jouissance réelle, augmentera la vivacité du desir. [175.] Le desir ne pourra acquérir plus d'activité que la situation actuelle n'en devienne plus désagréable. (Ibid.) Elle deviendra à la longue insupportable, sur-tout si l'Âme fait qu'il n'est plus en son pouvoir de

changer de situation. L'impossibilité absolue de satisfaire à un desir vif est un état très-pénible. L'Ame se lassera enfin de desirer, & elle tombera dans une sorte d'inaction. Elle comparera cet état d'inaction à celui qu'elle éprouvoit lorsqu'elle déployoit ses Facultés dans toute leur étendue, & cette comparaison donnera naissance à ce sentiment presque douloureux que nous exprimons par le terme d'*ennui*.

395. TOUT ceci me ramene à notre Statue : sa Sensibilité est concentrée dans la sensation de l'odeur de l'œillet, qui est celle des deux sensations qui lui plaît le plus. (340.) Elle favore, pour ainsi dire, cette sensation ; elle lui donne toute son Attention. (145, 340.)

JE ne décide point sur la maniere dont la Statue pourra être déterminée à desirer de changer de situation. Je ne fais si ce fera simplement par l'augmentation de mobilité que l'action trop long-tems continuée des corpuscules de l'œillet (38.) produira dans les fibres, (343, 344, 345.) ou si ce fera par la fatigue 'qu'un exercice trop long-tems soutenu fera éprouver à l'Ame, (357, 358, 359.) ou enfin si ce fera par le concours de ces deux causes ; car la réaction

de l'Âme tend aussi à augmenter la mobilité des fibres. (129, 137, 141.)

396. QUOI qu'il en soit, la Statue desirera de changer de situation; & l'effet de ce desir fera le rappel de la sensation de l'odeur de rose, & l'Attention que l'Âme donnera à cette sensation rappelée. (170, 171, 172 & suiv.)

397. JE n'ai donc qu'à prolonger la durée de la sensation qui plaît le plus à la Statue, & je la lui rendrai enfin désagréable. On a vu dans les paragraphes 389, 390, 391, 392, 393, 394, tout ce qui doit s'ensuivre de l'état actuel de notre Automate: j'évite les répétitions.

398. PENDANT que l'Âme de notre Statue est dans cette sorte d'inaction qui fait naître l'ennui, (394.) présentons - lui la rose. L'instant où cette fleur commence à affecter son Odorat, est un instant de plaisir très-vif. Elle passe d'une sensation qui lui déplaît à une sensation agréable. Elle compare ces deux situations, [308, 356.] & cette comparaison augmente la somme de plaisir attachée à l'impression de la rose. [389.]

399. PROLONGEONS autant la durée de cette impression que nous avons prolongé celle de

l'œillet : il en résultera les mêmes effets. [395, 396, 397.]

LES fibres qui ont été ébranlées par l'action de l'œillet & par celle de l'Ame, ont pu perdre de leur mobilité : le repos a pu les délasser assez pour leur faire reprendre en partie leur ton. Elles pourront donc encore faire éprouver à l'Ame une sensation agréable lorsque l'œillet affectera de nouveau l'Odorat. L'état où se trouveront alors les fibres appropriées à l'odeur de rose, contribuera à relever l'agrément de la sensation attachée à l'impression de l'œillet. [398.]

400. LA succession alternative & plus ou moins rapide des deux sensations peut faire goûter à l'Ame de notre Statue une sorte de consonnance qui résulte des rapports primitifs qui lient les deux plaisirs absolus. [367.]

JE m'explique : l'expérience nous a fait connoître les rapports qui sont entre les tons & d'où dérive l'harmonie. [368, 369.] L'Art s'est exercé sur ces rapports, & la Musique est devenue une Science.

L'ART s'est aussi exercé sur les rapports qui lient les couleurs : il les a mêlées d'ombres, & il a produit l'harmonie pittoresque.

MAIS, l'Art n'a pas organisé notre Cerveau : il n'a fait que nous découvrir l'ordre dans lequel ses fibres demandoient à être ébranlées pour faire goûter à l'Ame le plaisir de l'harmonie. [368.]

SI l'Art eût travaillé sur l'Odorat, sur le Goût, sur le Toucher, comme il a travaillé sur la Vue & sur l'Ouïe, il eût, sans doute, étendu & perfectionné la Théorie des plaisirs relatifs. [352]

POURQUOI, par exemple, n'y auroit-il point entre les différens ordres des fibres de l'Odorat [85.] des rapports analogues à ceux qui sont entre les différens ordres des fibres de l'Ouïe, [84.] ou entre les différens ordres des fibres de la Vue ? [85.]

POURQUOI ne pourroit-on pas ébranler les fibres de l'Odorat de maniere à faire éprouver à l'Ame un nouveau genre d'harmonie ?

401. JE me crois donc fondé à supposer que la succession alternative des deux sensations, dans des intervalles plus ou moins courts, peut faire goûter à l'Ame de notre Statue une sorte de consonnance analogue à celle de deux tons.

CETTE consonnance nous paroîtroit bien insipide, parce que nous connoissons des accords composés. Mais, pour un Etre dont toute la connoissance est bornée à deux sensations, une pareille consonnance peut n'être point insipide.
[383.]





CHAPITRE XVIII.

Des Passions en général.

Idée de leur mécanique.

De l'Amour-propre.

Examen de la question, si l'Ame rappelle ses idées.

*Critique de quelques endroits de l'Essai de
Psychologie.*

402. **L**ORSQUE la Statue a un desir vif de changer de situation, elle a une *passion*; car la passion n'est au fond qu'un desir dont l'activité est extrême.

ON a écrit de gros Volumes sur les passions; mais, il me paroît qu'on s'est plus attaché à nous en dépeindre les caractères, les effets, qu'à remonter à leur mécanique.

ON a dit, en général, que les passions sont des mouvemens impétueux de l'Ame: on les a comparées à des tempêtes, à des ouragans, &c. Ces métaphores ont un fondement dans la Na-

ture : elles expriment des effets qui ont une cause physique. C'étoit ce fondement, cette cause qu'il falloit chercher.

403. EN analysant la Volonté, (147 & suiv.) la Liberté, (150 & suiv.) le desir, (170 & suiv.) la surprise, (324 & suiv.) j'ai posé les premiers principes de la mécanique des passions ; & le Lecteur attentif & pénétrant entrevoit déjà ce que je vais dire. Je ne puis m'engager ici dans la Théorie des passions : je dois me borner à indiquer les principes généraux de leur mécanique. J'aurai rempli mon but, si je mets mon Lecteur en état d'appliquer heureusement ces principes aux cas particuliers. C'est la méthode à laquelle j'ai cru devoir m'astreindre dans le cours de cet Ouvrage.

404. LA passion a toujours un objet : on ne desire point ce que l'on ne connoît point. (147, 347, 348.) La passion a donc son principe dans la *Volonté* : elle est une Volonté qui s'applique fortement à son objet.

405. LA passion est réellement un mouvement de l'Ame ; [402.] elle est un desir très-vif, & le desir est une modification de la Force

motrice de l'Ame : (129.) il est cette Force en tant qu'elle s'applique dans un certain degré à certaines fibres. (173 , 174.)

406. CE degré différencie le *penchant* de la passion. Le penchant est un premier degré de mouvement : la passion est ce mouvement dans toute son intensité.

407. ET comme la Sensibilité se proportionne au degré de mouvement des fibres , (117 , 143.) un mouvement dont l'intensité est extrême, attire à lui toute la Sensibilité. (138 , 139.) Une passion violente fait taire toutes les affections qui ne sont pas elle.

408. L'OBJET de la passion est plus ou moins composé : il affecte plus ou moins de Sens : il tient à plus ou moins de fibres.

409. CES fibres sont plus ou moins mobiles : elles sont plus ou moins sensibles : elles sont le siège de sentimens plus ou moins vifs.

410. PLUS l'objet de la passion est composé , (408.) plus les fibres auxquelles il tient sont sensibles ; (409.) plus il y a de sentimens & de sentimens vifs excités , & plus la passion est active.

Il y a plus de Forces en jeu , plus d'intensité dans les mouvemens , plus de quantité dans l'effet.

411. LES fibres que l'objet de la passion met en jeu , peuvent être en si grand nombre & si mobiles , que leur ébranlement intéresse toute la Machine au point d'y causer du désordre. (333.)

412. CHAQUE passion a son caractère. Ce caractère est en raison de l'espece des fibres ébranlées & du degré de leur ébranlement.

L'AMOUR saisit fortement son objet. Il réagit puissamment sur les fibres qui en ont éprouvé l'impression , & sur toutes les fibres qui ont avec celles-là quelque liaison directe ou indirecte. Ces fibres sont dans l'institution de la NATURE celles qui ont le plus de sensibilité. L'Imagination ne peint jamais avec plus de force , que lorsque son pinceau est animé par l'amour. L'Attention se fixe toute entière sur cette peinture. Tous les autres mouvemens sont suspendus. (138 , 139.) Par sa réaction elle augmente la vivacité , le feu des traits. Ce n'est plus une peinture , c'est l'objet lui-même. Il agit , il respire. Sa chaleur se répand dans les Sens : les esprits y coulent avec rapidité. Le desir s'allume ; mais

ce n'est qu'un desir : l'Ame jouit , mais ce n'est qu'en idée. Le plaisir qu'elle goûte lui fait juger de celui qu'elle pourroit goûter : elle s'arrête sur cette comparaison : son Activité s'y déploie & prête à l'objet de nouveaux charmes. Les fibres qui le représentent acquierent plus de sensibilité ; elles sollicitent l'Ame plus fortement & plus fréquemment. L'émotion augmente ; le désordre croît ; le desir brûle de tous ses feux : la passion est à son comble ; elle se soumet toutes les Facultés. Rapprochez ces effets de l'amour de l'importance de sa fin , & vous justifierez la NATURE.

L'ESPÉRANCE, moins impétueuse , plus réfléchie, peint avec des couleurs plus douces. Elle anime pourtant ses peintures & prend tous les caracteres de la passion , lorsque les biens qu'elle a pour objet sont de nature à émouvoir puissamment la Sensibilité. En réagissant sur les fibres représentatrices de ces biens , l'Ame s'en procure un avant-goût. Toutes les fibres du Cerveau qui sont à l'unisson des fibres ébranlées , correspondent à leurs mouvemens & les augmentent. L'Attention en se portant en même tems sur les fondemens de l'espérance , prête par son action une nouvelle force aux motifs. L'espérance croît en raison de la vivacité de

cette impression : déjà l'Ame n'espere plus ; elle possède.

413. Nos sentimens de différens genres tiennent à des fibres de différens genres. [85].

L'ÉBRANLEMENT des fibres par l'Imagination (212, 213, 214.) reproduit les sentimens qui leur sont attachés.

LE degré de l'ébranlement décide de la vivacité des sentimens ; l'espece de la fibre , de l'espece du sentiment.

LES objets nous plaisent ou nous déplaisent dans le rapport ou l'opposition qu'ils ont avec notre bien-être.

UN Objet qui n'a fait sur nous que des impressions désagréables, nous déplaît en raison de l'espece & de l'intensité de ces impressions.

QUAND donc nous pensons à cet objet, notre Ame ébranle les fibres qu'il a ébranlées : elle reproduit ainsi le sentiment désagréable de cet objet.

MAIS, ce sentiment est lié à une multitude

d'autres sentimens de même genre, que l'objet a excités, & qui sont reproduits avec ce sentiment par la liaison des fibres. [214.]

L'ATTENTION augmente par son activité la vivacité de toutes ces impressions. L'Ame se retrouve, en quelque sorte, dans l'état où l'objet l'avoit mise par sa présence.

ELLE ne se borne pas même à reproduire ce qu'il a produit. La Réflexion [259 & suiv.] lui fait imaginer de nouvelles situations plus désagréables encore, qu'elle conçoit que l'objet pourroit lui faire éprouver. Il lui devient donc odieux; il répugne à la Volonté. (147.) Telle est, en général, la mécanique de la *haine*.

DES maux que l'Ame a éprouvés lui donnent l'idée d'un mal possible. Il devient probable si l'Ame connoît des causes qui peuvent le rendre actuel. Il devient prochain, si ces causes lui paroissent sur le point d'agir. L'idée d'un mal probable donne à l'Ame l'idée du danger. Elle mesure la grandeur du danger par la grandeur du mal.

SI l'Ame se trouve exposée à un danger éminent, sur-tout s'il est subit, [329, 330.] son

Attention se portera avec impétuosité sur le mal dont elle est menacée, & sur les causes qui lui paroissent prêtes à le lui faire éprouver. Il lui semblera l'éprouver déjà. La promptitude & la force avec lesquelles l'Activité se déploiera sur les fibres représentatrices de ces choses, rendront plus effrayante la peinture que l'Imagination en offrira à l'Ame. La liaison des fibres ébranlées avec certains *plexus* ou certains *nœuds* des nerfs, y excitera une forte de commotion qui se communiquera à toute la Machine. Les esprits reflueront de toute part vers les parties qui seront le plus en mouvement. Des muscles en seront appauvris : (142.) la circulation en sera troublée, &c. De là la *crainte*, la *frayeur* & leurs divers effets.

JE me borne à ce petit nombre d'exemples que je ne fais presque qu'indiquer. Ils suffiront pour faire juger de mes principes sur la *mécanique* des passions.

414. JE viens de toucher en passant aux *plexus* & aux *nœuds* des nerfs : on fait que les *plexus* sont formés de l'entrelacement d'une multitude de nerfs. Il y a de ces *plexus* dans différentes régions du Corps. Et comme il y a plus de sentiment là où il y a plus de nerfs ras-

semblés, le sentiment est très-vif dans ces plexus. Leur communication avec le Cerveau établit entr'eux & lui une réciprocité d'action. [*]

DIFFÉRENS nerfs se rencontrent dans un point commun. Ils y forment un *nœud*. Les Anatomistes nomment ce nœud un *ganglion*. Le sentiment est aussi très-vif dans ces ganglions. Ils sont des espèces de petits Cerveaux. Il n'est personne qui n'ait éprouvé dans de grands mouvemens de l'Ame une forte de pression ou de commotion dans la région de l'estomac. Les ganglions qui occupent cette région sont le siège de ce sentiment. Leur jeu répond à celui de la passion. Ils sont liés avec le Cerveau, qui en est alors le moteur, & qu'ils meuvent à leur tour. [**]

[*] †† LORSQUE deux ou plusieurs nerfs viennent à se réunir, ou, comme parlent les Anatomistes, à *s'anastomoser*, il se forme au point de la réunion une forte de réseau ou d'entrelacement, & c'est à ce réseau qu'on a donné le nom de *plexus*.

[**] LES *ganglions* sont de petites masses organiques, plus ou moins compactes, assez souvent de la grosseur d'une olive, & qui en affectent encore la figure, dont la couleur est d'un gris qui tire sur le rougeâtre, & qui sont formées de la réunion de divers rameaux de nerfs & de petits vaisseaux sanguins, fortifiés & enveloppés d'un tissu cellulaire.

Les vrais usages des ganglions ne sont guere connus encore, & on n'a là-dessus que de simples conjectures. Je les comparois

415. TOUT Être qui peut avoir des desirs vifs , peut donc avoir des passions. Les Enfans & les Animaux ont donc des passions. Mais , ces passions sont purement physiques , parce qu'elles ont pour principe des idées pu-

ici à de petits Cerveaux , & je me conformois sur ce point de Physiologie à l'opinion de quelques Anatomistes célèbres. Mais d'autres Anatomistes d'un grand nom rejettent cette opinion , parce qu'elle leur paroît peu d'accord avec les observations les plus exactes. Les ganglions ont été disséqués avec soin & par des procédés ingénieux , & on ne leur a pas trouvé une structure qui ressemblât à celle du Cerveau : on n'y a observé qu'une cellulose plus ou moins compacte , & une sorte de réseau nerveux dont les mailles sont remplies par une espèce de parenchyme d'où naissent différens filets nerveux. D'ailleurs le Cerveau , dont une des principales fonctions est de filtrer les esprits , est d'une substance fort molle , au lieu que les ganglions ont une sorte de dureté qui leur est particulière.

L'habile MECKEL , qui avoit beaucoup étudié ces petits organes , leur assignoit trois usages principaux : 1. de servir à diviser les nerfs & à multiplier ainsi leurs ramifications : 2. de réunir plusieurs filets nerveux en un seul nerf : 3. de donner aux nerfs de nouvelles directions qui les conduisent , par des routes différentes & plus commodes , vers les parties auxquelles ils sont destinés. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus grands détails sur la nature & l'usage des ganglions. Ceux de mes Lecteurs qui désireront plus de connoissances sur ces particularités anatomiques , consulteront l'excellent *Traité des Nerfs* de M. TISSOT. Au reste , l'illustre WINSLOW , qui avoit tant approfondi la science du Corps humain , étoit du nombre de ces Physiologistes qui regardent les ganglions comme autant de petits Cerveaux , & il ne falloit pas moins que les observations les plus directes pour combattre une si grande autorité.

rement sensibles. [205.] La Volonté est subordonnée à la Sensibilité; l'Activité l'est à la Volonté. [147 & suiv.]

CHEZ les Enfans & chez les Animaux la sphere des passions est celle des sensations la sphere des sensations celle des besoins. [269, 270, 272, 308.]

416. DANS un Etre qui réfléchit, la sphere des passions a plus d'étendue; leurs effets sont plus diversifiés. Les passions n'y sont pas simplement excitées par des sensations, elles le sont encore par des notions. (230, 261.) Une sensation réveille une multitude de notions: une notion réveille une multitude de sensations. (264.) Toutes ces Forces se déploient presque en même tems: l'Ame éprouve tout à coup une foule de sentimens qu'elle ne démêle point, mais qui concourent à rendre ses mouvemens plus prompts, plus impétueux. La Réflexion (259 & suiv.) multiplie presque à l'infini les mouvemens du Cerveau & leurs combinaisons. De là de nouvelles classes de passions, & de nouveaux degrés de passions physiques (264; (272.))

417. ON chasse une passion par une autre passion. Lorsqu'un grand mouvement affecte la

Sensibilité, il faut un autre mouvement aussi grand pour y causer du partage. (407.) Si le nouveau mouvement l'emporte en intensité sur le premier, la nouvelle passion devient la passion dominante. Mais, on comprend que cela ne peut avoir lieu qu'autant que les deux passions n'ont pas des côtés communs. Si elles en avoient, le nouveau mouvement, loin d'affaiblir l'impression du premier, pourroit l'entretenir & même l'augmenter. Les fibres qui seroient le siege de ces passions auroient entr'elles des rapports en vertu desquels elles s'ébranleroient réciproquement. (87.)

418. LA passion s'affaiblit par la jouissance. La jouissance est le terme du desir. L'Ame ne conçoit, n' imagine rien au-delà de ce que la jouissance lui fait éprouver. L'activité du desir est en raison des plaisirs que l'Ame se représente, & de la vivacité avec laquelle elle se les représente. Tant qu'elle n'a pas joui, elle voit au-delà de ce qu'elle éprouve, & cela même est ce qui excite le desir.

419. SI la passion ne s'affaiblit pas, elle s'use. Les fibres trop long-tems & trop fortement ébranlées perdent enfin l'aptitude à transmettre à l'Ame le plaisir dans le degré qui excite

l'Activité. (359.) Il faut un tems aux fibres pour leur faire recouvrer cette aptitude, & ce tems est proportionné au degré de leur altération.

420. TOUT Etre qui sent veut sentir agréablement. Certe Volonté générale constitue l'*Amour-propre* ou l'Amour que tout Etre sentant a pour lui-même.

421. L'AMOUR-PROPRE ne differe donc point de l'Amour du bonheur. Si l'Etre sentant veut essentiellement le plaisir, qui est un état passager, l'Etre pensant veut essentiellement le bonheur, qui est un état permanent.

422. L'AMOUR-PROPRE ne differe point non plus de l'Amour de la perfection. Tout Etre pensant qui a des idées de perfection, veut l'espece de perfection où il met son bonheur.

SI un Etre pensant met sa perfection à faire du bien à ses Semblables, l'Amour-propre & la bienveillance coïncideront dans cet Etre.

423. LA bienveillance est donc cet Amour-propre élevé qui se plaît à faire des Heureux.

S'IL est si élevé qu'il porte l'Homme à se fa-

crifier pour ses Semblables, ce fera encore pour lui-même qu'il se sacrifiera.

424. LA compassion n'est pas la bienveillance : elle peut y conduire. La bienveillance est réfléchie ; la compassion est physique : elle a son principe dans le jeu de la machine.

ELLE consiste dans cette impression douloureuse que nous éprouvons à la vue des maux d'Autrui.

NOUS nous rappelons que nous avons nous-mêmes souffert. Ce souvenir est un sentiment pénible. La vivacité de ce sentiment fait la vivacité de la compassion. Elle nous excite à soulager les autres, pour nous soulager nous-mêmes.

425. LES passions ne font donc que des modifications de l'Amour-propre. Elles sont l'Amour-propre appliqué dans un certain degré à tel ou tel objet.

426. L'AMOUR - PROPRE est donc l'unique Moteur des Etres sentans & des Etres intelligens. La Sensibilité l'excite ; l'Entendement l'éclairc ; le tempérament & les circonstances le modifient ; les Loix le dirigent ; l'éducation le perfectionne, l'ennoblit.

427. NOTRE Statue a donc un *Amour-propre*. Le plaisir meut son Ame, comme il meut tous les Etres sentans. Elle veut la sensation qui lui plaît le plus : elle aime cette sensation, & cette sensation est elle-même.

428. MAIS, l'Amour-propre de notre Statue est resserré dans les bornes étroites de deux sensations & des divers degrés de ces sensations. La Volonté ne peut choisir que l'une ou l'autre de ces sensations & tel ou tel degré de chacune.

429. LA Statue donne son attention à la sensation qui lui plaît le plus. [131.] Par la Force motrice dont son Ame est douée, (129.) elle augmente la vivacité de cette sensation en réagissant sur les fibres qui en font le siege. [137.] Elle jouit ainsi de la plénitude du plaisir attaché à ce mouvement. (145.)

430. DANS cette situation, la Statue n'a point de desir ; elle jouit. Son Attention se borne à rendre cette jouissance plus agréable, à la favoriser. [340, 395.]

431. Dès que la sensation cesse de lui plaire, (395.) la Statue cesse de lui donner son attention. (144.) Elle est donc moins à cette sensa-

tion. L'impression qu'elle fait sur l'Ame en devient moins vive. Le mouvement des fibres appropriées à l'autre sensation [85.] peut commencer à se faire sentir à l'Ame. Ces fibres sont liées à celles sur lesquelles l'objet agit ; elles en sont ébranlées. (87.) Mais, tandis que l'Ame étoit toute entière à la sensation dominante, le souvenir de l'autre sensation, incomparablement plus foible ou plutôt moins actif, ne pouvoit l'affecter sensiblement. [145, 407.]

432. IL y a ici une chose qu'il importe beaucoup que j'approfondisse. J'ai dit dans le paragraphe 396, que lorsque la Statue desire de changer de situation, l'effet de ce desir est le rappel de l'autre sensation, & l'Attention que l'Ame donne à cette sensation rappelée.

Si je n'expliquois point ce paragraphe, je laisserois penser à mes Lecteurs que j'admets pour certain que l'Ame rappelle ses idées. C'est au moins l'opinion commune : mais, cette opinion est-elle vraie ? C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

433. LA production de nos idées, de quelque genre qu'elles soient, tire son origine des
mouvements

mouvemens imprimés par les objets aux fibres qui sont appropriées à ces idées. (17, 19, 22, 57, 74, 75, 76, 85, 92, 195, 199, 201, 223, 264, 265.)

UNE idée reproduite ou rappelée ne diffère point pour l'essentiel de cette même idée excitée par l'Objet.

LA reproduction de l'idée suppose donc la reproduction du mouvement dans les fibres appropriées à cette idée.

434. Si donc l'Ame rappelle ses idées, c'est en vertu de cette Force motrice dont j'ai supposé qu'elle étoit douée. [3, 4, 25, 128, 129.] En se déployant sur les fibres qui ont été mues par les Objets, son Activité y excite des mouvemens semblables à ceux que les Objets y exciteroient par leur présence.

435. MAIS, je crois avoir prouvé dans le Chapitre XII, que cette Activité de l'Ame est en soi un simple Pouvoir d'agir que la Volonté réduit en acte.

POUR que la Volonté détermine l'exercice de l'Activité ou de la Liberté, il faut qu'elle ait

un objet, un motif qui la détermine elle-même.
(Ibid.)

CE motif ne peut être qu'une idée sensible [206.] ou réfléchie, [261.] présente à la Sensibilité ou à l'Entendement. [238.]

436. JE suppose à présent, que tandis que l'Ame de notre Statue est affectée de l'odeur d'œillet, la sensation de l'odeur de rose ait totalement disparu : je demande comment on conçoit que l'Ame pourra rappeler cette sensation ?

ELLE ne sauroit opérer ce rappel qu'en ébranlant par sa Force motrice les fibres appropriées à l'odeur de rose. [433, 434.]

MAIS, cet exercice de la Force motrice est un effet qui a sa cause dans la Volonté. [435.]

COMMENT l'Ame pourra-t-elle vouloir une chose dont elle n'a pas l'idée ?

UNE idée qui a disparu ne peut être un motif pour la Volonté.

UNE idée présente ne peut être non plus un motif pour en rappeler une autre. Chaque idée

a son caractère propre ; elle est ce qu'elle est.

QUAND donc l'Ame est affectée d'une seule idée, elle ne peut voir dans cette idée que ce qui y est. Mais, l'Ame peut avoir plusieurs idées présentes à la fois, (185 & suiv.) & donner son attention à celles qui lui plaisent le plus (135.)

437. SI l'on disoit, qu'à l'occasion d'une idée dont elle est affectée l'Ame meut au hasard différens ordres de fibres, ou qu'en ne voulant mouvoir qu'un paquet de fibres, sa Force motrice s'applique à plusieurs ; on diroit une chose qui ne s'accorderoit ni avec les principes de cette matiere, ni avec l'expérience.

438. JE dis d'abord avec les principes de cette matiere : la Force motrice étant de sa nature indéterminée, toutes ses déterminations doivent avoir une cause extérieure à cette Force. Cette cause est la Volonté. La Volonté reçoit à son tour ses déterminations de la Sensibilité : celle-ci reçoit les siennes de l'action des Sens ; les Sens reçoivent les leurs de l'action des Objets. (117, 147 & suiv.)

439. PUIS donc que la Force motrice, ou ce qui est la même chose, la Liberté est subordon-

née à la Volonté, il faut chercher dans la Volonté la raison de chaque acte de la Liberté. (54.)

440. LORS donc que l'Ame ne veut mouvoir que le faisceau de fibres *A*, & que l'on suppose qu'elle meut en même tems les faisceaux *B*, *C*, *D*, [437.] ce sont trois effets dont il faut assigner une raison. [54.]

441. CETTE raison ne peut être dans la Volonté, puisqu'elle n'a pour objet que l'idée attachée au faisceau *A*.

ELLE ne peut être dans la Liberté, puisque la Liberté est en soi indéterminée. [149 & suiv.]

ELLE ne peut donc être que dans la liaison physique qu'ont entr'eux les faisceaux *A*, *B*, *C*, *D*, comme je le montrerai bientôt.

442. J'AI dit en second lieu, que la supposition dont il s'agit (437.) seroit contraire à l'expérience.

NOUS ne savons point *comment* l'Ame meut au gré de sa Volonté tel ou tel faisceau de fibres; mais, nous savons certainement, que tel ou tel faisceau de fibres *est* *en* au gré de la Volonté.

té. (4, 25.) La main n'est pas mue, lorsque l'Ame veut mouvoir le Pied.

443. SI donc l'on admet que l'Ame déploie son *Activité* sur les fibres des *Sens*, ne faudroit-il pas aussi admettre qu'il y a entre les mouvemens de ces fibres & la *Volonté*, le même accord qu'il y a entre les mouvemens des *Membres* & cette même *Volonté*? Si, lorsque l'Ame veut donner son *Attention* à une idée, la Force motrice n'obéissoit pas à la *Volonté*, comment l'Ame goûteroit-elle le plaisir attaché à la contemplation de cette idée?

444. CEPENDANT c'est un fait, qu'à l'occasion d'une idée nous nous en rappelons plusieurs. Tous les jours il arrive que nous cherchons dans notre *Mémoire* une idée que nous savons y être, & que nous parvenons enfin à rappeler. Cela ne prouve-t-il pas que l'Ame a le pouvoir de rappeler ses idées?

IL se présente ici deux cas à examiner; celui où une idée nous en rappelle plusieurs, & celui où à l'occasion d'une idée nous en cherchons une autre. Je dois examiner ces deux cas séparément.

445. JE l'ai déjà remarqué ; [214, 368, 386.] le Cerveau se modele , en quelque sorte , sur les Objets. Leur action imprime à ses fibres des déterminations qu'elles conservent. [57, 64.] Lorsque différens mouvemens ont été excités ensemble ou successivement, si un de ces mouvemens est reproduit , les autres le feront en même tems ou successivement. L'Âme acquiesce à ces reproductions , parce qu'elles lui rendent fidèlement ce qu'elle a éprouvé : cet acquiescement de la Volonté persuade à l'Âme qu'elles sont son ouvrage.

446. AINSI, lorsque l'Âme est acheminée à penser à une perspective agréable dont elle a joui bien des fois , tous les Objets qui composent cette perspective , se représenteront dans l'instant à l'Imagination. Souvent il suffira pour opérer cette représentation que l'image d'un seul de ces Objets soit retracée : l'image de tous les autres Objets se retracera au même instant. Ils s'offriront à l'Âme dans le même ordre , avec les mêmes formes , les mêmes proportions , les mêmes couleurs , &c. que dans le naturel. La célérité prodigieuse avec laquelle ce tableau sera exécuté , sa fidélité , le plaisir attaché à sa contemplation , son rapport avec l'idée qui l'aura

précédé, pourront tromper l'Ame & lui persuader qu'elle a rappelé ces images par un acte de sa Volonté. Parce qu'elle est comme elle veut être, elle croit qu'elle a voulu être comme elle est.

447. UNE chose pourroit pourtant la défabuler : c'est qu'elle n'est pas toujours la maîtresse de ne reproduire précisément que l'idée à laquelle elle est acheminée à penser. D'autres idées se reproduisent avec celle là, & troublent même l'Attention. La reproduction de ces idées n'est donc pas due à la Volonté ; mais elle est due au jeu de la machine, ou à la liaison physique que toutes ces idées ont entr'elles. (440, 441.)

LA peine que nous avons en méditant à écarter certaines idées, démontre qu'elles ne sont pas de la création de notre Volonté. Ces idées sont reproduites par celles qui nous occupent.

COMBIEN d'idées desagréables qui se reproduisent malgré nous ! Combien de fois ne nous arrive-t-il pas machinalement de prononcer un mot pour un autre !

448. Si quelqu'un, pour se prouver à lui-même qu'il a le pouvoir de rappeler quelles idées il veut, & cela sans aucun rapport appa-

rent qui les lie , prononçoit les mots *Monomatapa*, *Rhinoceros*, *Grand-Turc*, le rappel de ces mots ne feroit point une preuve de la vérité de son opinion. C'est que dans cette situation de l'Esprit, le Cerveau est monté pour reproduire des idées bizarres, & que les idées dont je parle sont au nombre des idées bizarres. La coutume les a liées ensemble par leur bizarrerie même. Les fibres auxquelles elles tiennent, sont dans l'habitude de s'ébranler réciproquement. Elles sont ébranlées elles-mêmes par l'idée qui occupe l'Esprit,

- . AINSI, ces idées qui ne paroissent avoir entr'elles aucun rapport, sont enchaînées les unes aux autres par des nœuds physiques. L'Esprit est occupé de l'idée de rappeler des mots sans fuite, sans liaison; cette idée en réveille de tels: la Volonté est satisfaite, & s'approprie le rappel de ces mots.

449. DANS un Cerveau qui a un grand nombre d'idées, les mouvemens sont presque perpétuels. Une de ses fibres vient-elle à être ébranlée? beaucoup d'autres correspondent aussi-tôt à ce mouvement. Une idée dominante en réveille un grand nombre d'autres, dont quelques-unes deviennent dominantes à leur tour. Par cette

mécanique, l'Ame n'est presque jamais sans quelque idée qui l'affecte. Elle a la conscience (200.) de tous les mouvemens qui s'operent dans l'Organe du Sentiment & de la Pensée. (28, 29.) Elle en est, en quelque sorte, la Spectatrice, mais une Spectatrice qui n'est jamais indifférente au spectacle.

450. PAR une suite d'un mouvement qui s'est fait dans mon Cerveau, l'idée de GENEVE s'offre à mon Esprit. Aussi-tôt ses Tours, ses Murs, ses Edifices; sa riche Situation, son beau Lac, ce Fleuve majestueux qui la traverse, ses Campagnes riantes où l'Art embellit la Nature; la sagesse de ses Institutions, (*) la pureté de sa Religion, les mœurs douces de ses Habitans, l'Esprit philosophique de plusieurs, les précieux avantages dont jouissent ses Citoyens, l'Education que j'y ai reçue, les Parens & les Amis vertueux & éclairés que j'y possède; aussi-tôt, dis-je, toutes ces idées & mille autres se retracent dans mon Cerveau, les unes à la fois, les autres successivement. Mon Esprit & mon Cœur contemplent ce Tableau: ils s'arrêtent avec complaisance sur la Liberté placée au centre: Liber-

[*] † C'étoit en Janvier 1758 que j'écrivois cela, & je fais cette remarque le 13 de Février 1782.

té! qu'il est doux de te nommer quand on te possède! J'éprouve un faifissement qui excite au-dedans de moi l'amour de cette Patrie pour laquelle je voudrois mourir.

TOUTES ces idées, tous ces sentimens tiennent à différens faisceaux de fibres, dont les mouvemens ont été enchainés les uns aux autres par les circonstances & par l'éducation. Ces faisceaux vont rayonner à un point commun, & ce point est le faisceau de fibres auxquelles est attaché le mot de GENEVE. (224, 264.) Ma Volonté approuve les effets de jeu, parce qu'il la replace dans la situation qui lui plaît le plus. Comment ne se l'approprieroit-elle point? elle voit ce qu'elle aime: son Cerveau la sert, comme elle se serviroit elle-même.

451. IL en est de même de la méditation, de la composition, du discours. Les mouvemens se reproduisent les uns les autres dans le rapport à l'analogie des Choses, & à l'ordre dans lequel elles ont agi sur le Cerveau. (214, 215.)

SI, par exemple, je médite sur l'Ame, les fibres auxquelles tiennent les mots (223.) représentatifs de ses Facultés (227.) se mettront les premières en mouvement. Le mouvement

partira du faisceau auquel est attaché le mot *Ame* : il se communiquera d'abord au faisceau auquel répond le mot *Entendement*, parce que cette Faculté est celle que j'ai toujours considérée la première ; il passera au faisceau *Volonté* ; mais je laisse à mes Lecteurs le plaisir d'étendre ceci, & d'appliquer ces principes à d'autres cas. Je les prie seulement de se souvenir que l'ordre des mouvemens doit varier dans différens Cerveaux, & même dans chaque Cerveau particulier, suivant les causes qui déterminent l'exercice de son Activité. [264]

452. JE passe au second cas que je me suis proposé d'examiner ; (444.) celui où à l'occasion d'une idée nous en cherchons une autre. C'est le cas où la *Volonté* paroît le plus devoir se déployer.

OCCUPÉ d'une idée, je cherche un mot : j'en tiens la première lettre : j'en rappelle la dernière syllabe : enfin, je rappelle tout le mot.

453. JE ne vois pas comment on pourroit rendre raison du rappel de ce mot dans l'opinion commune qu'il est dû à la *Volonté*. [432.]

J'ADMETS que mon *Ame* donne son attention à l'idée qui l'occupe.

J'ADMETS encore qu'elle la donne à la première lettre du mot.

MAIS, j'avoue que je ne comprends point comment la Volonté agiroit sur la dernière syllabe & sur le reste du mot dont elle n'a pas encore l'idée.

JE prie que l'on veuille bien réfléchir là-dessus, & sur tout ce que j'ai exposé dans les paragraphes 433, 434, 435, 436 & suiv.

454. COMMENT donc suis-je parvenu à rappeler ce mot? Voici mes principes sur cette sorte de rappel.

LE mot est un composé de caractères.

IL agit donc sur l'Imagination par la Vue & par l'Ouïe. (223.)

UN faisceau de fibres de mon nerf optique a été ébranlé par ce mot. Cet ébranlement s'est communiqué aux fibres correspondantes de l'Organe de ma Pensée. [28, 29, 30, 42, 43, 44.] Il leur a imprimé une détermination qu'elles ont conservée. [57 & suiv. 97 & suiv.]

IL en a été de même de mon Oreille lorsque ce mot l'a affectée.

455. JE puis donc me rappeler ce mot, ou par l'impression qu'il a faite sur mon Oeil, ou par celle qu'il a faite sur mon Oreille, ou par toutes les deux ensemble.

LES fibres de la Vue & celles de l'Ouïe communiquent les unes avec les autres, puisqu'il est certain que la Vue d'un mot me rappelle sa prononciation, & que sa prononciation me rappelle la figure & l'arrangement des lettres dont il est composé.

LA circonstance particulière où se trouvera alors mon Cerveau, déterminera par quelles fibres s'opérera le rappel du mot.

456. JE suppose que l'idée qui m'occupe soit celle qui est représentée par le mot *Aveugle*, & que cette idée me donne lieu de chercher le mot SAUNDERSON. Elle en réveille la première lettre S; ensuite la terminaison O N.

MAINTENANT je raisonne ainsi: le faisceau de fibres auquel est attaché le mot *Aveugle*, a été lié autrefois dans mon Cerveau avec le faisceau auquel est attaché le mot SAUNDERSON: mais, comme je n'ai pas eu occasion depuis long-tems de voir ou de prononcer ce mot,

la liaison qui s'étoit formée entre les deux faisceaux s'est affoiblie. [109.]

LE faisceau auquel tient le mot *Aveugle* ne communique pas sur-le-champ son mouvement à toutes les fibres du faisceau auquel tient le mot SAUNDERSON, ou s'il les ébranle toutes, il ne les ébranle pas toutes assez fortement pour que ce mot se représente en entier à mon Esprit.

LA lettre initiale d'un mot étant ordinairement celle à laquelle nous donnons le plus d'attention, est aussi celle dont la fibre ou les fibres correspondantes conservent le plus de disposition à se mouvoir. [183.]

LA fibre à laquelle tient la lettre S est donc celle qui se meut la première, ou qui est le plus fortement ébranlée par le faisceau du mot *Aveugle*.

PAR la même raison; les fibres auxquelles tient la terminaison *ON* se meuvent ensuite; car la terminaison d'un mot est avec la lettre initiale ce qui le détermine le plus.

LE mouvement une fois transmis dans un

certain degré aux fibres *S O N*, passe enfin aux fibres *U N D*, &c. & tout le mot est rappelé.

L'ATTENTION que je donne aux lettres *S O N*, augmente le mouvement de leurs fibres, (139, 140, 141.) & peut par conséquent contribuer à reproduire le mouvement dans les autres fibres du faisceau.

457. MAIS, d'où venoit ce sentiment confus du mot, que j'éprouvois avant qu'il eût été rappelé? Du mouvement très-foible que le faisceau du mot *Aveugle* imprimoit au faisceau du mot *SAUNDERSON*. (33, 139, 279.)

458. IL seroit superflu d'entrer dans un plus grand détail. On voit assez par quelle mécanique nous parvenons à rappeler une idée à l'occasion d'une autre idée qui nous est présente.

MON Lecteur interprétera donc conformément à ces principes tous les paragraphes où j'ai parlé du rappel des idées comme s'il étoit dû à l'Activité de l'Ame.

459. L'AUTEUR de la *Psychologie* a démontré avant moi la nécessité de recourir à la re-

production des mouvemens dans les fibres sensibles, pour rendre raison du rappel des idées. C'est même de ce principe qu'il est parti. (*) Cet Auteur, d'ailleurs si concis, est entré sur ces principes dans un détail qu'il auroit pu abrégé beaucoup : il a appliqué son hypothese aux cinq Sens, & il suffisoit de l'appliquer à un seul & d'indiquer comment elle s'appliquoit à tous. Mais, il a voulu éviter de décider la question, si la diversité des sensations dépend de la diversité des mouvemens imprimés à des fibres semblables, ou de la diversité spécifique des fibres; [77.] & il avoit cependant des faits qui paroissent la décider.

“ IL nous a paru, dit-il, [**] que la ré-
 „ production des idées étoit l'effet de la Force
 „ motrice dont l'Ame est douée, de cette Force,
 „ en vertu de laquelle agissant à son gré sur tous
 „ les points du Cerveau qui correspondent avec
 „ les Sens, elle le monte sur le ton qui convient
 „ à chaque espece de perception & de sen-
 „ sation.

„ ÉVITANT donc de décider sur les deux hy-
 „ potheses qui nous occupent, préférant de

[*] *Essai de Psychologie*, Introduction.

[**] Chap. XXVII.

„ les réunit pour mieux satisfaire à tous les phé-
 „ nomenes , nous dirons que l'Ame reproduit
 „ les idées sensibles , tantôt en donnant aux
 „ fibres le mouvement qu'exige l'idée qu'elle
 „ veut rappeler , tantôt en remuant l'espece de
 „ fibre appropriée à cette idée. „

NOTRE Auteur admet , comme l'on voit ,
 que l'Ame rappelle ses idées par un acte de sa
 Force motrice. Il revient par tout à cette opi-
 nion. Il établit que la Force motrice ne dif-
 fere point de la Liberté. *Cette Force mo-
 trice de l'Ame*, dit-il, [*] *cette activité qu'elle
 exerce à son gré sur ses Organes, est la Li-
 berté.* Il prouve très-bien que la Liberté est
 subordonnée à la Volonté ; celle-ci , à l'Enten-
 dement. [**] Il suit donc de ses principes , que
 le rappel des idées dépend en premier ressort
 de la Volonté. S'il eût approfondi davantage ce
 sujet, il eût , sans doute , reconnu qu'il falloit
 attribuer ici au Cerveau plus qu'il ne lui a attri-
 bué. Un Auteur capable d'exposer avec autant
 de précision & de clarté qu'il l'a fait , l'idée har-
 die contenue dans le Chapitre XXXII , ne de-
 voit pas trouver beaucoup de difficulté à expli-

[*] Chap. XLII.

[**] Chap. XLIII.

quer le rappel des idées par la seule organisation du Cerveau.

460. CE que l'on peut dire de plus psychologique en faveur de l'opinion commune qui attribue la reproduction des idées uniquement à la Volonté, est ce que dit notre Auteur dans le Chapitre VI.

” SOUVENT à l'occasion d'une idée, c'est
 „ l'Auteur qui parle, l'Ame a le sentiment con-
 „ fus d'une autre idée qu'elle cherche à rappel-
 „ ler. Pour cet effet, elle use de la Force mo-
 „ trice dont elle est douée: elle meut différen-
 „ tes touches, ou elle meut différemment les
 „ mêmes touches; & elle ne cesse de mouvoir
 „ qu'elle n'ait disposé son Cerveau de manière
 „ à lui retracer l'idée. Plus les rapports des deux
 „ idées sont prochains, plus le rappel est prompt
 „ & facile. Ces rapports consistent principale-
 „ ment dans une telle disposition des fibres ou
 „ des esprits, que la Force motrice trouve plus
 „ de facilité à s'exercer suivant un certain sens
 „ que suivant tout autre.

„ JE m'explique: l'état actuel de l'Organe
 „ de la Pensée est un état déterminé. Le passage
 „ de cet état à tous ceux qui peuvent lui suc-
 „ céder n'est pas également facile. Il est des tons,

„ il est des mouvemens qui s'excitent les uns
 „ les autres , parce qu'ils se font succedés fré-
 „ quemment. De cettè succession répétée naît
 „ dans la Machine une disposition habituelle à
 „ exécuter plus facilement une certaine suite
 „ d'airs ou de mouvemens que toute autre suite.
 „ De là , les différentes déterminations de la
 „ Force motrice dans le rappel des idées. „

Je remarque d'abord , que l'Auteur auroit dû
 expliquer ce *sentiment confus* de l'idée que l'on
 veut rappeler. (457.)

LORSQU'IL dit ensuite , que pour rappeler
 cette idée , l'*Ame meut différentes touches ou qu'elle
 meut différemment les mêmes touches* , il est évi-
 demment en opposition avec ses principes sur
 l'Activité ou la Liberté.

L'ACTIVITÉ est , selon lui , une Force indé-
 terminée. Elle reçoit ses déterminations de la
 Volonté. (459.) Lors donc que cette Force
 s'applique à la touche *A* plutôt qu'à la touche *B* ,
 le mouvement de cette touche *A* est un effet qui
 ne peut avoir sa raison dans l'Activité de l'Ame,
 puisque cette Activité est de sa nature indéter-
 minée , & que l'Auteur n'admet point la Liber-
 té d'indifférence (*).

[*] *Essai de Psychologie*, Chap. XLIV.

LES rapports physiques qui lient deux idées ne peuvent être non plus cause des déterminations de l'Activité, comme le veut l'Auteur. Une fibre qui n'est pas encore ébranlée ne peut agir sur l'Entendement & par l'Entendement sur la Volonté. [436.]

CE que dit notre Auteur à la fin du Chapitre est très-bien. Il est certain que *l'état actuel de l'Organe de la Pensée est un état déterminé, & que le passage de cet état à tous ceux qui peuvent lui succéder, n'est pas également facile, &c.* Notre Métaphysicien touchoit là au vrai: il ne s'agissoit que d'approfondir cela, & il auroit expliqué *physiquement* le rappel des idées. [452 & suiv.]

ENFIN, il auroit dû expliquer pourquoi *lorsque plusieurs mouvemens se sont succédés fréquemment, ils s'excitent les uns les autres.* C'étoit le problème dont j'ai parlé dans le paragraphe 214, & que je tâcherai de résoudre dans la suite de cet Ouvrage.

461. PUISQUE je relève ici cet Auteur, je le releverai encore sur une espece de contradiction qui lui est échappée, & qui n'aura été, sans doute, apperçue que par des Lecteurs très-familiarisés avec ces Matieres abstraites.

DANS un des Chapitres où il traite de la *simplicité* de l'Ame, il oppose ainsi la Force d'inertie à la Liberté.

„ LA Force d'inertie, dit-il [*], n'est pas
 „ moins opposée à la Liberté que l'étendue &
 „ le mouvement le sont à l'Entendement & à la
 „ Volonté.

„ LE corps est de sa nature indifférent au mou-
 „ vement & au repos. Il fait également effort
 „ pour retenir l'un ou l'autre de ces deux états...
 „ S'il change d'état, ce changement est l'effet
 „ d'une Force extérieure qui agit sur lui.

„ LE principe de nos déterminations paroît
 „ être d'une toute autre nature. Nous sentons
 „ en nous une Force toujours agissante, qui s'ex-
 „ erce par elle même, & dont les effets se di-
 „ versifient presque à l'infini.

„ NOUS sentons que nous pouvons commen-
 „ cer une action, la continuer, la suspendre &
 „ la reprendre par intervalles, & déterminer à
 „ notre gré la durée de ces intervalles.
 „ Nous sentons que nous pouvons passer subite-
 „ ment d'une perception à une autre perception,
 „ d'une étude à une autre étude, &c. sans qu'il

[*] Chap. XXXV.

, y ait entre ces choses aucun rapport qui les
c, & c. & c. ,,

Nous sentons, en effet, que nous pouvons commencer une action, la continuer, la suspendre, &c. mais, quand nous *commençons* cette action, nous avons un motif de la commencer; quand nous la *suspendons*, nous avons un motif de la suspendre. (140, 147, 148, 149 & suiv.) Qui a mieux établi que notre Auteur la nécessité des motifs pour déterminer la Liberté? Comment donc oublie-t-il ici des principes dont il a démontré si solidement la vérité?

CE n'est point qu'un motif détermine l'Ame à agir, précisément comme un Corps détermine un autre Corps à se mouvoir. Mais, dans l'un & l'autre cas l'effet est également déterminé ou certain: l'Auteur l'a très-bien remarqué. [*].

COMME un Corps resteroit éternellement dans son état de repos si un autre Corps ne venoit l'en tirer par son impulsion, de même aussi l'Ame resteroit éternellement dans son état d'inaction, si l'action des Objets sur les Sens ne la retiroit de cet état. (151, 178.)

[*] Chap. XLVIII.

TANT que l'Ame se plaît à une action elle la continue : le plaisir est le motif qui l'y détermine. La cessation du plaisir est le motif qui la détermine à faire cesser l'action. (358, 359.)

SI le desir de prouver notre Liberté nous porte à une action qui paroît indifférente, ce n'est pas le plaisir que cette action renferme en elle-même, qui est alors le motif déterminant; c'est le desir de prouver que nous sommes libres.

Nous sentons, ajoute l'Auteur, que nous pouvons passer subitement d'une perception à une autre perception, d'une étude à une autre étude, &c. sans qu'il y ait entre ces choses aucun rapport qui les lie. Il est vrai que nous sentons encore la possibilité d'un tel passage: mais, ce sentiment ne nous apprend point qu'il n'y ait entre ces choses aucun rapport qui les lie.

JE passe subitement de la perception *A* à la perception *B*; c'est-à-dire, que je détourne subitement mon Attention de la perception *A* pour la donner à la perception *B*. Si je n'avois aucun motif de changer ainsi d'Objet, comment en changerois-je, puisque je n'aurois aucune raison de le vouloir? (150 & suiv.)

JE puis n'avoir point le *sentiment* du rapport qui lie les deux perceptions, parce que ce rapport peut n'être que physique. Le faisceau de fibres auquel est attachée la perception *A*, peut ébranler le faisceau auquel est attachée la perception *B*, & me retracer cette perception à laquelle je donne aussi - tôt mon Attention, soit pour me prouver à moi-même ma Liberté, soit pour me prouver que j'ai le pouvoir de rappeler à mon gré telle ou telle idée. (448.)

AU reste, je reconnois que la lecture de cet Auteur m'a été très-utile; mais, le plaisir que j'ai eu à le lire ne m'a point séduit, & n'a pu dérober à mes yeux les erreurs & les inexactitudes qui lui sont échappées. L'Esprit philosophique & la candeur qui regnent dans son Ouvrage, me persuadent qu'il recevra avec reconnaissance toutes les critiques dictées, comme la mienne, par l'amour du vrai.

Fin du Treizieme Volume.



T A B L E

D E S

C H A P I T R E S.

	Pag.
<i>I</i> N T R O D U C T I O N .	I
CHAP. I. <i>Réflexions générales & préliminaires sur la nature de l'Homme.</i>	4
CHAP. II. <i>Dessin de cet Ouvrage. L'Homme considéré sous l'idée d'une Statue dont les sens agiroient séparément ou successivement.</i>	8
CHAP. III. <i>Continuation du même Sujet. Réflexions sur le Traité des Sensations de M. l'Abbé de CONDILLAC.</i>	10
CHAP. IV. <i>Quelle idée on peut se former de la</i>	

Statue. avant qu'elle ait commencé à sentir. Notions générales sur l'Origine des Idées. Pag. 13

CHAP. V. *Réflexions sur le physique de notre Etre. Considérations sur les nerfs, sur les esprits & sur le siege de l'Ame.* 17

CHAP. VI. *La Statue commence à sentir par le ministère de l'Odorat. Des rapports physiques en général, & des Loix de la Nature qui en sont l'effet. Idée de la mécanique de l'Odorat & de ce qui en résulte par rapport à l'Ame.* 27

CHAP. VII. *De l'état de la Statue immédiatement après la première sensation. Naissance du plaisir, du desir & de l'attention. De la liaison & du rappel des idées en général. Considérations sur la Mémoire.* 36

CHAP. VIII. *La Statue est affectée d'une nouvelle odeur. Principes & conjectures sur la liaison & sur le rappel des idées. Examen de la question : si la diversité des sensations dépend de la diversité des fibres ou de la diversité des mouvemens imprimés à des fibres semblables.* 50

CHAP. IX. *Continuation du même Sujet. Essai d'une Théorie de la Réminiscence. Naissance de l'habitude. Du plaisir attaché à la nouveauté. Considérations sur la Personnalité.* Pag. 67

CHAP. X. *Du physique du plaisir & de la douleur. De la question, si les Loix de l'Union sont arbitraires. Du tempérament des fibres & de ses effets. Considérations sur l'Activité, & sur celle de notre Etre en général.* 95

CHAP. XI. *De la Faculté de sentir, considérée comme une branche de l'Activité de l'Ame. De la question si l'Ame est passive, lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent. Des déterminations de l'Activité de l'Ame & de leurs causes. De la nature & des effets de l'Attention.* 109

CHAP. XII. *De la Volonté & de la Liberté. Erreurs sur ces Facultés. Examen de l'opinion de M. l'Abbé de CONDILLAC sur la Liberté. Réflexions sur l'analyse de l'Ame.* 129

CHAP. XIII. *De la dégradation des mouvemens*

dans les fibres sensibles, & de celle des sensations, qui lui correspond. Du desir, de la mécanique & de ses effets. Naissance des Songes. Idée générale de la mécanique qui les produit. Examen de la question, si l'Ame a plusieurs idées présentes à la fois. Pag. 146

CHAP. XIV. *Théorie générale des idées. Des idées sensibles. De leur division en simples & en concretes. Des abstractions sensibles. De l'Imagination.* 162

CHAP. XV. *Suite de la Théorie générale des idées. Des effets généraux du Langage. Des abstractions intellectuelles. Des notions. De la Substance, des attributs, des modes. De l'Essence. Réflexions sur les Essences. De différens genres de notions.* 178

CHAP. XVI. *Suite de la Théorie générale des idées. Continuation des effets du Langage. De la Réflexion en général. De la liaison des idées abstraites avec les idées sensibles. Du Langage des Animaux. De l'effet de la Réflexion sur la Liberté. Des idées claires, obscures, distinctes, confuses. De la vérité & de la fausseté des notions. Du jugement.*

DES CHAPITRES. 317

De l'évidence. Du raisonnement. De la méthode. Pag. 194

CHAP. XVII. *Quelle idée la Statue a de la succession. De la surprise, de ses causes, de sa nature & de ses effets en général. Du plaisir attaché à la variété, à l'harmonie, au beau. Naissance de la consonnance dans l'Ame de la Statue.* 221

CHAP. XVIII. *Des Passions en général. Idée de leur mécanique. De l'Amour-propre. Examen de la question, si l'Ame rappelle ses idées. Critique de quelques endroits de l'Essai de Psychologie.* 273



INDICATION

DES NOTES PRINCIPALES

QUI ONT ÉTÉ AJOUTÉES PAR L'AUTEUR

DANS CETTE NOUVELLE ÉDITION.

PARAG. 8. *Sur les différentes hypothèses concernant l'Union de l'Ame & du Corps.*

considérées dans le rapport à la manière de philosopher de l'Auteur. Pag. 7

PARAG. 29. *Incertitude des observations anatomiques sur le Siege de l'Âme.* 20

PARAG. 31. *Sur les mouvemens du fluide nerveux.* 22

Ibid. *Sur la nature du fluide nerveux.* 23

PARAG. 46. *Sur la simplicité ou l'immatérialité des différentes Forces répandues dans l'Univers.* 33

PARAG. 86. *Dans quel sens on doit entendre les mots de fibres, de molécules de fibres, de faisceaux de fibres, &c. que l'Auteur emploie si souvent dans son Livre.* 61

PARAG. 119. *Eclaircissement sur ce que dit l'Auteur touchant la question, si les Loix de l'Union de l'Âme & du Corps sont arbitraires.* 101

PARAG. 202. *Remarque sur l'opinion de l'Auteur touchant la simplicité des Forces physiques & la conformité de cette opinion &*

DES NOTES. 319

*de quelques autres du même Auteur avec
celles de feu M. LAMBERT. Pag. 169*

PARAG. 379. *Développement d'un des principes
de l'Analyse par M. J. TREMBLEY. 249*

PARAG. 380. *Autre développement par le
même. 251*

PARAG. 414. *Sur les ganglions & leurs usages. 281*

Fin de la Table.

